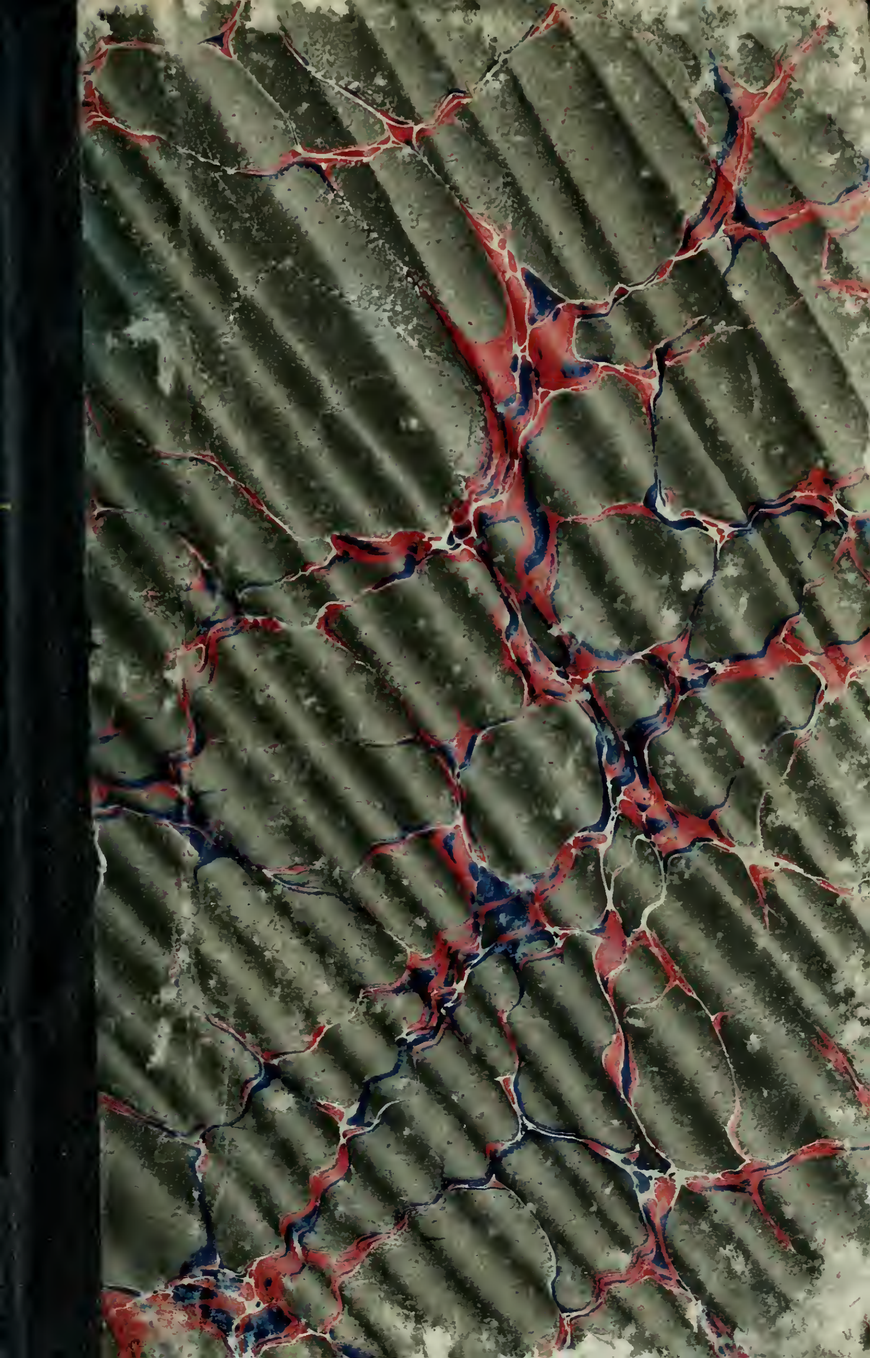


50 CENTIMES LA LIVRAISON — 15 FRANCS L'OUVRAGE COMPLET.

# JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE DE

# LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

LOUIS REYBAUD

Imprimerie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

50 CENTIMES LA LIVRAISON — 15 FRANCS L'OUVRAGE COMPLET.

# JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE DE

# LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

## LOUIS REYBAUD

Un beau Volume grand in-8

**ÉDITION ILLUSTRÉE PAR TONY JOHANNOT**

ORNÉE

de 180 Vignettes sur bois, dont 30 sujets tirés à part

L'immense succès du nouvel ouvrage de M. Louis Reybaud grandit chaque jour. Aussi nous sommes-nous décidé, d'après les demandes multipliées qui nous ont été faites, à le publier immédiatement en édition illustrée. — Nous nous sommes donc adressé tout naturellement à notre plus habile et ingénieux dessinateur, M. Tony Johannot.

L'ouvrage est divisé en 30 Livraisons. Chaque livraison se composera d'une feuille de texte renfermant 4 ou 5 dessins et un type tiré à part.

Il paraît une ou deux livraisons par semaine.

L'impression en est confiée à MM. Lacrampe et Compagnie.

**ON SOUSCRIT A PARIS**

CHEZ MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue Vivienne, 1,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Imprimerie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

# JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

# DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

Paris. — Imp. Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

# JÉROME PATUROT

A LA RECHERCHE

# DE LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

PAR

**LOUIS REYBAUD**

IV



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

de la Bibliothèque littéraire et de la Bibliothèque dramatique,
format in-18 anglais.

RUE VIVIENNE, 1.

1849

## CHAPITRE XXXVIII.

### Mes combinaisons.

Dans le flot qui nous emportait, il est deux choses que nous avions perdues de vue. La première concernait les miens; la seconde me touchait seul. Comme fonctionnaire, j'avais une réparation à poursuivre ; comme citoyen, j'avais à jeter les bases d'une societé sans défauts.

Ces objets étaient pressants, le premier surtout. Nous arrivions au bout de nos épargnes. Le superflu avait disparu; le nécessaire allait manquer. Malvina y épuisait les ressources de son génie. Personne mieux qu'elle ne s'entendait à tirer parti du dernier chiffon. A force d'art, elle avait réparé les

injures essuyées par son chapeau grenat, et en étendait le service bien au delà des limites de la saison. L'ordre le plus parfait régnait dans nos dépenses. Point de sacrifice au luxe; rien en dehors des besoins les plus stricts. Jamais de voitures; et en fait de restaurants, les cartes au rabais, les fourneaux économiques. C'était d'un bel exemple; la république austère devait s'en enorgueillir. On ne pouvait remonter plus consciencieusement le cours des âges, ni se rattacher avec plus de soin aux mœurs de Sparte et au régime du brouet noir.

Même dans ces conditions, il nous était impossible d'aller fort loin. Les réserves d'un employé ne sont rien moins qu'inépuisables. Depuis ma disgrâce, nous tirions d'une source qui ne se renouvelait pas. Cette perspective n'avait rien de rassurant. La détresse était proche; il fallait prendre un parti. Toute autre carrière que celle des fonctions publiques m'était désormais interdite. J'avais bu à la coupe de l'industrie et il m'en était resté un souvenir amer. L'industrie allait, d'ailleurs, se mourant : loin d'ouvrir ses bras à des nourrissons nouveaux, elle les fermait peu à peu aux anciens. Des milliers de mains pressaient vainement ses mamelles taries.

La situation était critique; ma femme le sentait

et le répétait. Cependant elle n'y opposait pas son activité ordinaire. Pour la première fois, je la voyais hésitante et comme au dépourvu. Dans les premiers jours de son arrivée, elle eut un moment, un éclair. Elle se montrait tout feu ; à l'entendre rien ne devait lui résister. Qu'elle se fît voir seulement et les obstacles s'applaniraient. Elle savait comment on dompte les volontés, comment on maîtrise la fortune.

— Jérôme, me disait-elle, tu vas juger des coups ; ce sera un beau spectacle. L'heure de la revanche a sonné ; attention. D'autres te demanderaient une semaine, un mois ; je ne te demaine que vingt-quatre heures. Oui, mon chéri, vingt-quatre heures et pas une minute avec. C'est ainsi qu'on prend les gouvernements d'assaut. Je voudrais bien voir qu'on me résistât. Ce ne sont pas ceux-ci, du moins : leur mesure est prise. Voici deux mois que je les observe, Jérome, et sais-tu ce que j'en conclus ? Qu'ils sont tous postérieurs à l'invention de la poudre. J'en aurai donc raison et vivement. Seulement j'ai une grâce à te demander, mon mignon.

— Laquelle, Malvina ?

— C'est que tu ne t'en mêles pas ; tu as la main trop malheureuse. Qu'Oscar s'abstienne également ;

il te vaut pour le guignon. Point d'excès de zèle; vous gâteriez tout.

Ainsi Malvina se réservait les soucis et les honneurs de l'entreprise. Cette ardeur se maintint durant quelques jours. Elle assiégea les portes des ministères et remplit les salles d'attente du récit de ses griefs. Les huissiers avaient toutes les peines du monde à l'éconduire. Elle leur tenait tête jusqu'au bout, et ne quittait la place qu'après les avoir couverts d'anathèmes foudroyants. Cependant peu à peu je vis ce zèle se ralentir et cette flamme s'éteindre. Chaque matin elle sortait du logis avec moins d'illusions et y rentrait plus découragée. On voyait qu'elle cédait du terrain et qu'elle se ménageait des moyens de retraite. Quand elle se sentit vaincue, elle couvrit son échec avec un art merveilleux.

— Au diable ce gouvernement! s'écria-t-elle; impossible de s'arranger avec lui. A quoi bon d'ailleurs! son règne ne sera pas long; sa chute est forcée. Un beau gouvernement, ma foi! Des hommes de paille! Des marionnettes dont les clubs tiennent les fils! Jérôme, Jérôme, point de pas de clerc. Il convient de rompre avec ces gens-là. Entre eux et nous, il y a des abîmes. Les vois-tu s'affermir, dis-moi? Pas le moins du monde. La dernière des

blouses est autant qu'eux. On leur marche sur les doigts du pied et ils disent merci. On les insulte et ils ôtent le chapeau. Et nous nous compromettrions à leur suite! Non, non, mon chéri, il faut garder sa dignité. Leur compte sera bientôt fait, le peuple s'en charge. Je vois cela dans l'air. Ainsi rompons et sur-le-champ. Notre place n'est pas de ce côté. Je veux que l'on sache partout que ce gouvernement est condamné à mes yeux et qu'il n'a pas ma confiance. C'est son coup de grâce; je l'affaiblis d'autant.

Le gant était jeté, les rôles se dessinaient. Entre le pouvoir et nous désormais il y avait rupture. Des politiques hostiles amenaient des intérêts distincts. Les Paturot ne pouvaient plus demander aux hommes qu'ils combattaient l'aumône d'une place. Il fallait accepter la guerre franchement, ouvertement. C'est ce que fit Malvina. Plus de démarches, plus de sollicitations. Elle y mit un scrupule exemplaire. Elle s'abstint, et autour d'elle tout le monde dut s'abstenir. Mais l'ennemi n'y perdit rien. Aux embarras qu'il rencontrait en Europe, vinrent se joindre ceux que lui causa notre maison. Ma femme avait une manière à elle d'habiller les gens, et cette fois elle n'y épargna point la façon. Le Luxembourg,

l'Hôtel de ville, tout y passa. Elle avait des mots écrasants, des adjectifs terribles. Elle connaissait les défauts de l'armure et y plongeait impitoyablement le fer. Au besoin, elle traçait des portraits de fantaisie dont l'œil le moins exercé eût reconnu les originaux. Pointde trêve, point de merci. Elle allait bourdonnant de côté et d'autre, cherchant les points sensibles afin de porter des coups plus sûrs. Souvent même, elle y laissait le dard. C'était un adversaire implácable.

Un rôle si bien rempli ne pouvait être partagé. J'en laissai à ma femme la responsabilité et le mérite. Quant à moi, un soin plus grave m'absorbait. Les torts du régime nouveau ne pouvaient me faire perdre de vue la poursuite de ma vie entière. Au delà du gouvernement je voyais la société. S'attaquer à un gouvernement, qui ne le fait? Le spectacle en est commun, et on s'y blase. Le détruire même n'est plus nouveau. Huit ont succombé dans le cours de soixante ans. C'est, pour chacun, sept ans et demi de durée en moyenne. Le bail est court et jusqu'à un certain point onéreux. A peine occupe-t-on les lieux qu'il faut songer au déménagement. Mais la société ne cède point ainsi; elle se défend, elle résiste. Elle ne se laisse pas emporter

au premier souffle de la rue; elle lutte contre les caprices de l'opinion. Un bloc de granit n'offre pas à l'action conjurée des éléments une masse plus solide et plus impénétrable.

Entamer ce bloc, prendre la société à partie, y faire pénétrer l'esprit du siècle, voilà quel dessein était le mien et quel rôle je me réservais. Plusieurs y songeaient comme moi; la concurrence ne respecte plus rien. Mais aucun n'y apportait le sentiment dont j'étais animé. Je me séparais de tous et pour les moyens et pour le but. J'aurais rougi à la pensée que l'on pût me confondre avec les empiriques dont Paris était inondé et qu'un rapprochement se fît entre mes plans d'études et les procédés violents, conseillés de toute part. Du plus au moins, il s'agissait, dans ces combinaisons brutales, d'une spoliation universelle, opérée méthodiquement. C'était à qui plongerait les mains dans les poches du voisin avec plus d'art, avec plus de dextérité. Les uns s'y reprenaient à plusieurs fois, et allégeaient les gens d'une manière insensible. D'autres enfonçaient les bras jusqu'au coude, et ne s'arrêtaient que devant un vide complet. La saignée à blanc ou les petites saignées, répétées coup sur coup, il n'y avait de choix, pour le patient, qu'entre les deux

systèmes. L'un amenait l'exténuation immédiate, l'autre l'exténuation à bref délai.

Aux partisans des saignées successives, les moyens ingénieux ne manquaient pas. Ils se jouaient du principe vital en l'attaquant et le ménageant, de manière à ce qu'il fournît la mesure entière de ses ressources. Ils poursuivaient une sorte d'équation entre la force du sujet et un régime d'épuisement. Tuer d'un coup, fi donc! un bourreau seul peut s'y plaire. Faire mourir à petit feu, à la bonne heure! c'est une œuvre d'artiste qui demande une main exercée. Ainsi il fallait enlever d'abord, à un titre plus ou moins spécieux, le quart, le tiers, la moitié de la substance, sauf à y revenir plus tard et à compléter l'opération. Quant au prétexte, il ne devait pas manquer. Impôt ou emprunt, le mot importait peu, pourvu que la saignée fût au bout. On pouvait même trouver des aides dans les débiteurs du patient, leur faire tenir la lancette et leur adjuger une part des profits.

Sans figures, tous ces plans de réformes, audacieusement prônés et colportés avec bruit, n'étaient autre chose que de la confiscation plus ou moins perfectionnée, un niveau passé sur les existences, une rançon imposée à la richesse. Des diverses ma-

nières de détrousser le public, les auteurs avaient choisi la plus commode, celle qui met un homme à l'abri des atteintes du Code pénal. Tous en arrivaient le plus naturellement du monde aux procédés qui sont en honneur sur les grandes routes, et ont l'escopette pour appui. Ce genre d'expéditions se couvrait d'ailleurs de beaux sentiments. A entendre les chefs, rien de plus pur, de plus évangélique. S'ils exploitaient les bourses, c'était dans l'intérêt de l'humanité. La fin justifiait les moyens. Ils frappaient l'opulence au profit de la misère, et rétablissaient un équilibre que la violence ou la ruse avaient détruit.

Par aucun point je n'appartenais à ces écoles ou à ces bandes, comme on voudra. Disposer du bien d'autrui me répugnait : j'y éprouvais du scrupule. Je ne contestais pas qu'il n'y eût beaucoup à reprendre dans notre ordre social et qu'une métamorphose ne fût nécessaire. Mais je ne l'envisageais qu'au milieu du respect de tous les droits. Jamais je ne l'eusse achetée au prix d'une spoliation. Il me semblait d'ailleurs que ces créateurs de mondes nouveaux n'avaient pas une idée bien nette de celui dans lequel ils avaient la douleur de vivre. Ils prenaient la nature au rebours, méconnaissaient tous

les instincts, et bâtissaient dans les nues un édifice monstrueux. La famille n'existait plus ; la propriété encore moins, la patrie n'était qu'un nom. L'homme devenait citoyen et propriétaire du globe, avec une femelle et des petits. C'était une perspective peu encourageante. Pour mieux m'assurer contre ces déviations, j'invitais mon esprit à des analyses de la plus grande profondeur. Je remontais au berceau des choses et à l'origine des sociétés. Surtout j'interrogeais la créature, et lui demandais le secret de sa mystérieuse destination. Nul travail n'était plus propre à me maintenir dans les voies de la vérité. Qu'on en juge.

Voici l'homme nu, me disais-je, parfaitement nu, dans ce costume où les peintres le représentent au moment où il est renvoyé de son paradis. Sa compagne est près de lui, vêtue non moins simplement. Ils expient l'un et l'autre leurs premières légèretés. N'ayant rien de mieux à faire, ils décorent la terre de quelques citoyens. Ces citoyens en exécutent d'autres, et l'espèce se multiplie. Mille hommes sont confectionnés, puis cent mille, puis un million. La façon n'en coûte rien. Ils se distribuent sur le globe au gré de leur tempérament. Ceux qui sont frileux vont vers le midi, et tournent

sensiblement au nègre. Ceux qui sont velus se dirigent vers le nord où ils se font indistinctement troglodytes ou albinos. Question d'instinct et de constitution. Les uns éprouvent le besoin d'être rôtis, les autres d'être gelés. Il le faut ainsi. Autrement le Sahara n'aurait point d'amateur, le Pôle point de clients. Bref, de grands courants s'établissent; les continents sont envahis; les populations s'y répandent comme des fourmilières. Les races se croisent et varient; les unes ont les cils et les yeux des lapins blancs, les autres des toisons où la carde s'exercerait avec succès. Tout est pour le mieux; c'est un bien imposant spectacle.

Les hommes sont donc en possession de leur domaine. Je dis les hommes à dessein. Tout est commun encore; rien n'a été distrait, désemparé. Chacun a un droit égal sur le fond et les dépendances. On peut cueillir des pommes vertes partout et en parfaite impunité; on peut disputer aux oiseaux les baies des arbustes sauvages. C'est une faculté sans limites et sans frein. Du Groënland à la Terre de Feu elle est acceptée, reconnue. Age fortuné! période mémorable! Le propriétaire, ce fléau récent, n'est point inventé. Seulement, il perce déjà, il s'agite, il se révèle. Voici comment. En s'étudiant avec

soin, l'homme reconnaît qu'il a une tête à lui, et qu'elle n'est point à un autre. Cette découverte le charme, et il la pousse jusqu'au bout. Il s'aperçoit alors qu'il a un buste à lui, des jambes à lui, des bras à lui. Les détails de cet inventaire le pénètrent d'orgueil ; il s'y exalte, il s'en enivre. Il se reconnaît alors une foule de beautés qu'il ne soupçonnait pas, des articulations, des clavicules, des muscles, des tissus, le tout doué d'une certaine grâce et pourvu de quelque utilité. De plus en plus charmé, il essaye ces objets comme on essaye un instrument ; il en joue comme d'un clavier. O surprise ! les révélations se succèdent. S'il pense, c'est avec son cerveau ; s'il marche, c'est avec ses pieds. Il ne penserait pas avec le cerveau d'un autre ; avec ses pieds un autre ne marcherait pas. Le problème est résolu ; l'énigme trouvée. Un mot profond s'échappe du cœur de l'homme ; c'est la voix de l'instinct, de la conscience. Ceci m'appartient, s'écrie-t-il. Voilà le propriétaire éclos ; voilà le monstre.

L'homme sent qu'il se possède ; c'est un pas de fait. Avec le temps, il ira plus loin. Les bons germes poussent promptement. Par exemple, il s'aperçoit qu'il est nu : cet état l'afflige. Dieu a donné aux fauves une fourrure et un plumage aux oiseaux. A

lui, rien : est-ce juste? Avisons, dit l'homme. Une vigne est sous sa main; il en arrache une feuille. C'est une inspiration mythologique : ne la condamnons pas. On ne tissait alors ni la laine ni le coton, et encore moins la soie. Le costume végétal était le seul connu; il a précédé les métiers à la Jacquard. La nature y pourvoyait; elle fournissait libéralement l'étoffe. L'homme est donc vêtu d'un pampre : qui oserait dire que ce vêtement ne lui appartient pas, qu'il n'est point à lui, au même titre que ses phalanges et ses rotules? Oui, le pampre est à lui, comme d'autres pampres sont au voisin. La vigne est généreuse; elle ne refuse d'habillement à personne. En attendant, la propriété a trouvé une forme nouvelle, un signe nouveau. L'homme se possédait seul; il possède maintenant ce qu'il s'approprie. Du pampre, il passe successivement à des costumes moins superficiels. Il durcit un épieu, guette un animal au passage, et l'étend à ses pieds. Sans désemparer, il le découpe en tranches, et le fait rôtir sur des charbons; c'est un repas bien gagné. De sa peau, il se fabrique un justaucorps; c'est une dépouille légitime. Le chasseur vit et se couvre aux dépens de la forêt. Ne sont-ce pas là des droits évidents? Qui lui contesterait la faculté de disposer de sa proie?

Dès ce moment la tenue a changé. Du pampre l'homme est arrivé aux fourrures. Il a des arcs, il a des flèches, et il en use seul à l'exclusion d'autrui. C'est son premier mobilier, son fonds d'établissement. Qu'on l'en prive, et il ne peut continuer son commerce. Aussi les conserve-t-il avec un soin jaloux. Le sentiment de la propriété trouve alors pour auxiliaire le besoin, et y puise des forces nouvelles; encore un pas en avant, et ce sentiment se transformera. Un jour l'existence nomade pèse à l'homme; il a vieilli, il aspire au repos. L'arc est trop lourd pour son bras; son œil affaibli manque de justesse. La forêt, d'ailleurs, est pleine de périls; elle a des gardiens terribles et d'impénétrables abris. Mauvais gîte et voisinage malsain. Rien de plus naturel que de chercher mieux. L'homme avise une vallée charmante où les prés s'étendent comme un tapis décoré de fleurs. Le terrain y est fécond, la végétation merveilleuse. Le grain s'y multiplie en épis, et les épis en gerbes, au gré du cultivateur. Des ceps chargés de grappes garnissent les coteaux. Rien n'y manque, ni les richesses du sol, ni les beautés du site. Pourquoi ne pas s'y fixer? pourquoi préférer plus longtemps la vie errante à la vie sédentaire? Un changement a lieu. L'homme construit de ses mains

la hutte grossière où il résidera. Avec le temps cette hutte s'embellit, s'améliore. Il en est de même des champs environnants. Soumis à des soins réguliers, ils gagnent en fécondité et en étendue. Ainsi la propriété s'élève et s'ennoblit peu à peu ; ainsi elle conquiert un titre définitif mérité par l'intelligence et consacré par le travail.

La propriété a désormais une sanction ; l'homme y est arrivé à travers le pampre et les fourrures. La bèche remplace l'arc, la houe succède à l'épieu. Désormais il dort tranquille sous un toit abrité. Y dormira-t-il seul? Non, il lui faut une compagne. L'instinct l'y pousse, l'exemple aussi. Tout s'accouple dans la création, depuis la colombe jusqu'à l'autour. L'homme ne peut agir autrement que l'autour et la colombe ; il est soumis, comme tous les êtres, aux lois de la pullulation. Puis le cœur y est intéressé, et le cœur est souverain chez lui. Il a besoin d'aimer et d'être aimé ; il n'a pas de plus grandes joies que celle de se voir revivre. A qui laisserait-il ce champ arrosé de ses sueurs? Et cette habitation, lentement embellie, qui en hériterait? Sans l'espoir de voir tout cela passer en des mains chéries, eût-il porté si longtemps le poids du jour, souffert tant de privations, essuyé tant de fatigues? eût-il planté ce

verger dont il ne cueillera pas les fruits et ces bois dont il ne verra pas les ombrages? eût-il, la veille encore, promené le soc dans une lande où la moisson trompera ses soins? Cette prévoyance ingénieuse, un père seul l'éprouve et s'y complaît. Un père seul comprend les plaisirs secrets de l'épargne. Il en répand les bienfaits sur sa race, et se trouve amplement dédommagé. De là un sentiment nouveau et un gage de plus donné à la civilisation. L'esprit de famille se place à côté de l'esprit de propriété. Ce que l'un a ébauché, l'autre l'achève. Les fruits du travail n'ont plus un caractère viager; ils se transmettent, et, unies par le sang, les générations le sont aussi par l'intérêt.

Que de chemin a fait l'homme depuis la feuille de vigne! Il était nomade, le voilà fixé; au lieu d'une proie, il a des troupeaux. Les arts, l'industrie sont venus. Autour de lui, on file, on teint, on tisse la laine. Habitations, vêtements, tout s'est raffiné ; aux besoins grossiers ont succédé des besoins plus délicats. Cependant il manque quelque chose à l'homme; la famille ne saurait lui suffire. Son esprit supporte mal l'isolement. De tous les êtres aucun n'est plus sociable, plus jaloux de se communiquer. Son caractère est d'accord en cela

avec sa sûreté. Il se groupe donc par la force des choses, par goût, par instinct. Peu à peu les chaumières se rapprochent, et dans leur agglomération forment des hameaux, des villages, des bourgs, des cités. A ce contact, les mœurs s'élevent, les arts se perfectionnent, des usages prévalent, des relations se créent. Le pampre est honni ou réservé pour les statues; on a le mousquet en guise d'épieu. C'est le moment où paraissent les maires et les allumeurs publics : la cité naît avec le premier réverbère. Le temps y ajoute chaque jour une conquête et un détail. On a des fontaines publiques et des juges de paix, des marchés forains et des commissaires de police. La prison se construit pour le malfaiteur, l'école s'ouvre à l'enfant. On réprime et on encourage, on enseigne et on punit. Pierre à pierre, l'édifice social s'élève : il a ses assises, il a ses gradins, il prend l'aspect régulier qui caractérise les constructions durables. Au sommet les magistrats, ce principe d'équité, et à la base le gendarme, cette institution qui fait le charme et la force de nos sociétés contemporaines. Du gendarme, on peut arriver à tout; la sécurité est la mère de l'invention. Elle donne des ailes au génie. Les choses s'embellissent donc comme à vue d'œil; il y a des arrêtés

de préfet et des règlements de grande voirie. Les pignons s'alignent, les rues se pavent, le chaume disparaît. On en arrive enfin à l'asphalte et au gaz : la civilisation coule à pleins bords.

Cependant rien n'est achevé ; il n'y a là que des rudiments sans unité, sans cohésion. L'homme a encore un pas, un grand pas à faire. Par l'habitation sédentaire, il s'est préservé des animaux carnassiers, par l'habitation collective des bandes de malfaiteurs. Mais où est son instrument de défense contre des voisins remuants et des peuplades en armes ? Au moment où il y songe le moins, des soudards peuvent envahir sa maison, boire son vin, piller son coffre, outrager sa femme et enlever ses enfants. Quelle force opposer à celle-là? Comment se mettre à l'abri de ces aventures? A demeurer sous le coup d'un tel péril, autant vaudrait retourner au pampre et à la vie des forêts. C'est ici que la civilisation se dessine, qu'elle livre son dernier mot. Au-dessus de l'homme, au-dessus des groupes d'hommes, elle place la nationalité, elle institue la patrie. La patrie, voilà le bouclier commun. Ses enfants lui doivent le respect, elle leur doit la sécurité. Sont-ils lésés, elle épouse leurs griefs ; sont-ils malheureux, elle s'empresse de les secourir. Ce qui était divisé la

patrie le rassemble ; de ces volontés éparses et fragiles elle forme un faisceau que rien ne briserait. Les droits conquis étaient sans garantie ; la patrie leur en donne une, elle assure l'individu, elle assure la cité. Au besoin elle s'arme pour l'intérêt commun et répand au loin un nom adopté par la gloire.

Ainsi, dans le silence du cabinet, je remontais à l'origine des choses et me retrempais aux sources vives de la méditation. C'était l'étude de la nature dans toute son étendue et toute sa pureté. J'avais saisi l'homme au berceau, au moment où il se trouve aussi nu que possible. Je l'avais suivi dans ses costumes divers, depuis celui où il sacrifie à la simple pudeur jusqu'au vêtement complet que l'art moderne lui a infligé. Je l'avais vu dévorant des chairs crues et perchant sur un arbre, puis amené, par la pente des événements, aux sommiers élastiques et aux poulets à la Marengo. Je l'avais trouvé seul et l'avais laissé avec une compagne. Je l'avais pris au dépourvu et l'avais investi de la propriété. De la souveraineté du désert je l'avais conduit par la main jusqu'à la mairie d'une bourgade. D'un sauvage, affreusement tatoué, j'avais fait un contribuable, un électeur, un fonctionnaire public. Cette métamor-

phose s'était accomplie lentement, graduellement, d'une manière irrésistible. Elle était le produit des instincts de l'homme et de la marche nécessaire du temps. On n'y eût pas changé un détail sans en troubler l'économie entière. Le doigt de Dieu s'y trouvait visiblement empreint. C'était l'histoire de la civilisation, divisée en quatre livres : PROPRIÉTÉ, FAMILLE, CITÉ, PATRIE.

J'avais un flambeau désormais : l'observation me l'avait fourni, l'étude en devait régler l'emploi. Je savais jusqu'où mes recherches pouvaient s'étendre et quelles limites elles n'eussent pas franchies impunément. J'avais porté à mes lèvres la coupe de l'analyse et m'étais inondé de ses vertus. J'avais vu l'homme dans toutes ses mues, l'homme primitif, l'homme perfectionné ; il n'avait plus rien d'obscur pour moi. Dans cette existence tous les termes s'enchaînaient, et sous une confusion apparente, l'œil découvrait une harmonie réelle et un ordre profond. Quelque désir que j'eusse de le trouver en défaut, j'étais obligé de convenir que le Créateur avait mis quelque suite dans ses desseins et qu'il avait fait très-convenablement les choses. On s'honore en rendant justice à qui de droit.

Toujours est-il que j'étais maître de mon sujet.

J'avais étudié l'homme afin de le mieux conduire au bonheur. Sous le pampre ou sous la pourpre, il ne m'échappait plus. Je lisais dans son âme comme dans un livre ouvert. C'était un précieux avantage.

Il ne me restait plus qu'à trouver mes sept combinaisons.



## CHAPITRE XXXIX.

### Les Tribuns pittoresques.

Ma femme avait eu le dernier mot dans son démêlé avec Simon. A force d'instances, elle l'avait vaincu. Il se résignait à porter sa croix jusqu'au bout. Agir autrement eût été manquer aux convenances. On l'avait envoyé à Paris pour y faire une constitution : pouvait-il s'en retourner les mains vides? Il y allait de son honneur. C'est sur ce point que Malvina insistait. L'argument était décisif, et le meunier n'y opposait que des soupirs, exhalés des profondeurs de sa poitrine. Il courbait la tête devant la nécessité. La gloire le touchait peu ; mais il cédait au devoir.

— Va pour la constitution, dit-il en courbant le front sous un sentiment douloureux. Dès le moment que ça ne peut pas se passer sans moi !

Il faut dire que les choses s'étaient fort embellies chez lui ; les nouvelles du moulin étaient meilleures. Faute de fonds, le club avait suspendu ses travaux. Les garçons s'occupaient un peu plus de leurs sacs et moins de leurs droits imprescriptibles. Gaspard avait désavoué le magister ; il supportait bravement les hontes du salariat. Puis la besogne avait repris, et les eaux, en remontant, permettaient de lui imprimer une activité nouvelle. Tous ces détails, arrivés coup sur coup, calmaient le meunier et versaient du baume sur les blessures de son cœur. Il consentit à voir les choses sous des couleurs moins sombres et à modérer jusqu'à nouvel ordre l'expression bruyante de son désespoir. Malvina aidait à cette cure par des mercuriales administrées avec art. Elle savait à propos compâtir aux douleurs de notre ami, ou rire des airs affligés qui seyaient mal à ca carrure.

Nous ne nous quittions plus ; Simon accourait dès qu'il avait quelques instants de liberté. Tous ses billets de tribunes publiques étaient pour nous, et quand cette ressource lui manquait, il prenait ma femme sous le bras et assiégeait les huissiers jusqu'à

ce qu'elle fût placée. Aussi ne bougeait-elle plus du palais ; on l'eût prise pour une dame de la maison. Elle se tenait au courant des grands tournois politiques et des récits qui se débitent à l'oreille et dérident les fronts soucieux. La petite pièce après la grande. Elle savait comment avaient dormi les chefs de l'État, et quel diplomate étranger s'était montré à leurs soirées. Un dîner avait-il lieu? elle n'en ignorait rien, ni les noms des convives, ni leur rang à table, ni les mots charmants échappés à la bouche d'un ambassadeur. Les épigrammes qui circulaient sur les bancs lui parvenaient presque aussitôt; elle ne les voulait qu'en primeurs. Pour le moindre incident, le plus petit détail, elle envoyait Simon aux écoutes et ne se retirait pas sans avoir satisfait sa curiosité.

A tout prendre l'aliment abondait : cette assemblée offrait un spectacle plein de grandeur. Elle tenait dans ses mains les destinées du pays, son repos, son honneur, son salut. Elle était la dernière épave de ce naufrage où tant de choses avaient péri. Que le flot la brisât et tout s'en allait avec elle. La France était livrée aux démons. Résister à la pression du dehors ou en être emporté à la première faiblesse, voilà le problème dans sa redoutable sim-

plicité. L'Assemblée n'avait encore rien fait pour le résoudre. Elle hésitait, et sur ce sol en feu ne savait où poser le pied. Elle obéissait à des courants contraires, un jour résolue jusqu'à l'audace, le lendemain réservée jusqu'à la timidité. Elle donnait un gage à l'ordre et le retirait, faisait une avance aux factions et ne tardait pas à s'en repentir. Ce qui lui manquait surtout, c'était un point d'appui. Pas un nom en qui elle pût avoir confiance. Tous ceux qu'entourait quelque éclat lui semblaient compromis dans des engagements suspects; aucun ne répondait à ses sentiments, à sa pensée. Les uns étaient en arrière d'elle, les autres en avant. De là ses tâtonnements et ses doutes. Elle invoquait une clarté qu'elle pût suivre, une devise qu'elle pût adopter. En attendant elle flottait comme une nef sans pilote.

Il convient d'ajouter que l'Assemblée ne se connaissait pas. L'instinct disait que les éléments en étaient bons, mais ils n'étaient point éprouvés. Il en est des assemblées comme d'un régiment : c'est sur le terrain qu'on les juge. Tant qu'elles n'ont pas passé par le feu des délibérations, on n'en peut rien augurer. Là seulement se vident les grandes questions de tactique et de manœuvre, les évolutions

d'ensemble, les retours offensifs, en un mot tout ce qui caractérise des troupes exercées. Or rien de pareil ici. Point de cadres formés, point de chefs reconnus. Un mélange de recrues et de vétérans, sans lien entre eux, sans grades, sans hiérarchie. Partout l'indiscipline et la confusion ; partout un goût décidé pour les escarmouches et un éloignement pour les batailles réglées.

Cette disposition des esprits se révéla dès le premier jour. Dans les assemblées vieillies sous le harnais, chacun garde son rang et ne se commet pas à l'aventure. Les chefs engagent l'action, et à un signal convenu, le corps d'armée donne avec une imposante unité. Aucune force n'est perdue, aucun trait ne s'égare. Notre jeune assemblée ne l'entendait pas ainsi. Ces traditions répugnaient à son ardeur ; elle était impatiente de gagner ses éperons. La carrière fut donc ouverte aux champions isolés. Tous voulurent y descendre et exécuter quelque prouesse. Ils étaient jaloux de montrer leur grâce aux départements dont ils portaient les couleurs. Peut-être ces passes d'armes avaient-elles une médiocre utilité pour le pays ; mais le héros y trouvait une occasion de se produire, de saluer le public et de distribuer dans le vide de grands coups

d'estramaçon Son objet était rempli ; quant au pays, il pouvait attendre.

Sérieusement cet écueil était l'un des plus grands dont cette assemblée eût à se défier. Elle abondait en hommes nouveaux qui aspiraient à l'éclat, et portaient à la tribune des discours en vue de palmes lointaines. Dans les comités, dans les bureaux, cette ardeur de paraître se retrouvait. Les vanités s'y donnaient carrière. Tout représentant voulait remplir l'univers de son nom, apporter sa pierre au monument de l'avenir. Aussi que de motions et propositions! que d'amendements et sous-amendements! Les plus ambitieux s'élevaient jusqu'au projet en vingt-cinq articles, les plus modestes se contentaient du perfectionnement d'une virgule ou de l'amélioration d'un accent. Mais ils tenaient tous à honneur de laisser dans les lois un témoignage de leur perspicacité. Quel triomphe ce jour-là! Les feuilles publiques en faisaient mention, et la province assistait à cet événement avec un orgueil de mère. La législation en éprouvait seule quelque tort ; elle ne gagnait guère à ce que chacun y inscrivît son mot. Un succès de ce genre mettait les gens en goût et l'exposait à tous les assauts, à toutes les surprises.

Où cette initiative s'exerça surtout, c'est dans les sphères de l'invention. Qui récapitulera les plans merveilleux qu'on vit alors éclore! Que de systèmes financiers, que d'institutions de crédit! Vingt cerveaux cherchaient à la fois un nom honnête pour une nouvelle planche des assignats. D'autres renouvelaient la face de l'agriculture et de l'industrie, reboisaient les montagnes, construisaient des palais pour les ouvriers, défrichaient les landes, peuplaient le nord de l'Afrique, ajoutaient un procédé nouveau à l'art de ne point payer ses dettes, réglaient le travail, fixaient le salaire, s'épuisaient enfin à trouver un thème qui leur fût propre, et se résumât en bruit extérieur, en gloire, en impressions officielles, en éclatante notoriété. Joies innocentes, mais terribles! Terribles pour le trésor, terribles en raison des développements. Au bout de chacun de ces plans, se trouvaient des millions et un nombre infini de discours. On refusait les millions; mais les discours comment les refuser? Ainsi les heures, les jours, les mois s'écoulaient au milieu d'une agitation stérile, et de ce temps si précieux, l'Assemblée en avait donné la moitié au moins à des prétentions personnelles et aux petites misères de la vanité.

Cependant, sur cet ensemble encore confus, deux

partis se dessinaient. Là plus d'hésitation ni de tiédeur. Les croyances y étaient nettes et précises. Ces deux partis avaient chacun une devise et un but. L'un voulait réparer, l'autre voulait détruire. Le premier se composait d'hommes modérés qui, sans regarder la République comme l'œuvre de leurs mains, lui apportaient cependant un concours judicieux et sincère. Ce n'était pas la fiancée de leur choix, et ils n'avaient contracté avec elle qu'un mariage de raison. Mais ils connaissaient leurs devoirs, et ils étaient décidés à faire bon ménage. Le second parti ne le prenait pas aussi froidement. La République était son idole, et il l'entourait d'un culte jaloux. Seul il l'aimait comme elle voulait être aimée. Entre elle et lui, les choses ne dataient pas d'hier ; c'était un dévouement ancien, une affection invétérée. Il avait tout joué sur un mot, sa vie, sa fortune, sa position, sa liberté : n'était-ce pas à lui de dire ce que ce mot impliquait d'engagements et renfermait de promesses ?

Ces deux partis, en se rencontrant à l'Assemblée, comprirent sur-le-champ que le débat se passerait entre eux, et dès le premier jour ils échangèrent des qualifications empruntées à l'histoire révolutionnaire. — Voici la Montagne, dirent les modérés.

— Voici la Plaine, dirent les exaltés. Le choix des bancs correspondit à ces dénominations. La Plaine comprenait un mélange de parlementaires anciens et nouveaux, légion calme, prudente, ennemie du bruit. Ses plus glorieux membres étaient des champions aguerris qui connaissaient les ressources de l'art et savaient conduire une campagne dans les règles. Ils ne se prodiguaient pas et ne prodiguaient pas leurs gens; mais donnaient à propos et disposaient bien leurs forces. Avec de tels exemples, la Plaine ne pouvait qu'acquérir : elle avait le nombre, elle avait la discipline, et, ce qui vaut mieux encore, des instincts profonds de justice et de modération.

La Montagne n'avait pas le nombre, mais elle y suppléait par le bruit. Des hauteurs où elle siégeait, elle suivait d'un œil ombrageux la marche des débats, et sur le moindre prétexte, elle intervenait. Si le motif était léger, elle n'employait que les notes adoucies et les interruptions bénignes. C'était le petit jeu, celui des jours sereins. On mettait alors une sourdine sur les organes. Mais l'objet prenait-il de la gravité, à l'instant la scène changeait d'aspect. Des cataractes d'apostrophes descendaient du haut des bancs : on eût dit une trombe fondant

sur un navire en détresse. Les yeux s'allumaient, les joues se coloraient. La lumière se jouait vivement au sein des barbes révoltées. Les orages ordinaires s'arrêtaient là ; dans les grandes circonstances, les choses allaient jusqu'à l'ouragan. Alors toutes les poitrines se déchaînaient à la fois et fonctionnaient à grand orchestre. Il y avait les basses, il y avait les altos, il y avait les trombones. Des glapissements s'y mêlaient, des sifflements aussi ; toutes les nuances, toutes les instruments. Jamais plus furieux concert ne retentit dans aucune enceinte. Le geste et la pose complétaient le tableau. La crête des bancs semblait s'animer. Trente hommes debout dirigeaient vers la tribune des bras courroucés, et roulaient des yeux incroyablement farouches. Les épithètes, les substantifs voltigeaient en se croisant. Le diapason arrivait peu à peu à sa dernière limite. Enfin, dans un suprême élan, la Montagne se précipitait de ses sommets, et venait, le plus poliment du monde, proposer à l'orateur une partie de chausson ou de pugilat.

Dans le cours de ces scènes, le président gardait une contenance faite pour toucher les cœurs. Dès qu'il voyait courir sur les hauteurs de la gauche ces vagues frémissements, symptôme de la tempête, il

dirigeait vers ses amis égarés un regard mélancolique et suppliant. Ce regard demandait grâce. Hélas! il ne l'obtenait pas. Le dignitaire de l'Assemblée avait affaire à des âmes de bronze; ses airs attendris les effleuraient tout au plus. Un concert formidable y répondait. Le président ne se rebutait pas; la patience est son plus bel attribut. Dans un geste de détresse il exhaltait toute sa pensée. Peine perdue! Le bruit redoublait d'intensité. Alors il comprenait qu'il devait faire quelque chose de plus pour ses amis. Entre eux et lui il ne pouvait y avoir qu'un malentendu. Il était impossible qu'ils eussent conspiré la ruine de toutes ses sonnettes. Comment les calmer? se demandait-il; comment dompter cette Montagne? Et en guise de réponse il se mettait à rudoyer vigoureusement la Plaine. Justice distributive digne d'un esprit ingénieux! La Montagne l'accueillait à sa façon, c'est-à-dire par un abominable vacarme.

Ce n'est point ainsi que Malvina l'eût pris; elle eût réglé ses comptes autrement. Ces scènes l'exaspéraient: volontiers elle y eût mis bon ordre. Dans les tribunes publiques elle s'en expliquait avec une entière liberté.

— Encore ces hérissons! s'écriait-elle. Il n'y en

a que pour eux. Et allez donc, mes petits amours ! Sont-ils en colère aujourd'hui ! Bien ! démolissez les banquettes, le mobilier du gouvernement ! Brisez tout ; on fera du neuf ! La patrie a de quoi ! Ne vous gênez pas, mes agneaux ! Quelles figures, bon Dieu ! quelles figures ! Parions qu'ils ont tous des faux nez. Et les barbes ! et les crins ! Bien rugi, lion, bien rugi ! Le fait est qu'il rugit bien. Chacun son mérite. Ah ça ! qu'est-ce qu'ils font donc? ils marchent en masse vers le président. Parole d'honneur, ils vont le couper en quatre et le mettre en pâté. Mais, malheureux, ne voyez-vous pas que ce serait une détestable nourriture ! Vous allez vous délabrer l'estomac à toujours ! Bon, maintenant c'est à un collègue qu'ils en veulent. Dieu ! que je grifferais volontiers ! Comme ça me démange ! comme ça me démange ! Trois heures de fauteuil seulement ; trois heures, et nous verrions bien. Ils trouveraient à qui parler. Enfin les voilà qui se mettent au repos ; ça n'est pas malheureux. Et penser que tout ça a des épouses. Pauvres femmes ! Voilà de la vertu. C'est-à-dire que j'aimerais mieux aller vivre chez les hippopotames. Des nez pareils ! Parions qu'ils sont faux.

C'est par ces propos empreints de peu de respect

que Malvina saluait chaque jour les membres de la Montagne. Elle était indigne de les comprendre, de les apprécier. Elle ne les pénétrait pas comme moi. Sous des moyens assez vulgaires ils cachaient de hautes conceptions. Leurs cris étaient de tradition pure ; leurs piétinements un legs qu'ils ne pouvaient en aucune manière répudier. Ils avaient hérité de tout cela comme du chapeau en cône et du gilet à revers. Ils étaient les fils des révolutionnaires du siècle passé ; ils en étaient la survivance. Leurs airs, leurs vêtements, leurs discours, leurs actes relevaient de ces modèles fameux. Ils brandissaient le poing comme Danton, et lançaient l'apostrophe à l'instar de Saint-Just. Leurs murmures remontaient à Lebas, leurs interruptions à Legendre. S'ils se plaisaient aux émotions de la rue, c'était en vue de Camille Desmoulins ; s'ils parlaient de découper l'Europe à leur guise, c'était en mémoire de Jean Debry. Ainsi rien n'était à eux, ni leur turbulence, ni leur politique, ni leurs discours, ni leurs gilets. Ils s'agitaient sur leurs bancs, ils péroraient dans les banquets en ombres glorieuses, en fantômes vénérés. Dès lors toute responsabilité personnelle s'effaçait. Pourquoi le blâme ? pourquoi la louange ? Ils ne siégeaient pas à l'Assemblée, mais à la Con-

vention, ils abdiquaient au profit des morts. C'était, sur un air connu, le comble de la piété filiale.

En dehors de ces partis, nettement dessinés, la représentation nationale offrait d'autres éléments d'observation et d'étude. La plupart des orateurs qui avaient marqué sous le dernier règne y avaient repris une place qu'aucun talent nouveau n'aurait pu leur ravir. L'art de la parole ne semblait pas avoir gagné beaucoup au suffrage universel. Sur un point seul il y avait progrès. Le genre pittoresque, naguère délaissé, se relevait d'une manière évidente. Il fournissait de curieux échantillons, et il n'est pas sans intérêt d'en consigner ici le souvenir. Plus tard peut-être iront-ils rejoindre les races perdues.

Le plus mémorable de tous est celui qui sut apporter à la tribune le juron dans toute sa pureté. L'histoire lui en donnera le brevet. Elle dira en outre que le juron reçut le baptême solennel aux rires et aux acclamations des représentants de la France. Elle ajoutera que le juron ne fit point une entrée honteuse devant cette élite du pays, qu'il ne se produisit pas timidement, à demi-voix, comme un parvenu qui rougit de lui-même; mais qu'il éclata d'une manière irréprochable, pleinement, à diverses fois, et sous les auspices d'une accentuation

triomphante. C'est qu'il s'était trouvé un homme en position de se permettre un tel écart. Cet homme avait pris la tribune pour une table de café, et cela avec tant d'abandon que ce qui eût révolté de la part d'un autre et encouru un châtiment fut accepté de sa part et couvert d'une amnistie joyeuse. Ce fut un véritable succès. L'aspect de l'orateur, son langage y prêtaient beaucoup. Il portait une tête presque juvénile sur un buste d'athlète, et s'exprimait avec une bonhomie pleine de raffinement et une trivialité qui ne manquait pas de grâce. La borne eût été pour lui un meilleur trépied, mais la tribune ne l'intimidait pas. Toujours est-il que sans lui jamais le juron n'eût obtenu devant une assemblée décente des lettres de naturalisation. Il s'y maintint glorieux, superbe, obstiné, jusqu'au jour où, en compagnie de son parrain, il lui fallut partir pour les rives de l'exil.

Ce qui caractérisait un autre tribun, c'était une mèche de cheveux associée à ses mouvements oratoires et à une éloquence émanée du cœur. Cette mèche de cheveux ne lui laissait ni repos ni trêve. Elle allait et venait de manière à maîtriser l'attention et à captiver le regard. On ne voyait, on ne suivait qu'elle. Du reste, on eût dit qu'elle avait

le sentiment du rôle qu'elle jouait ; en bien des moments elle semblait être un reflet, une émanation, ou tout au moins un interprète de la pensée. Ainsi, elle était au besoin sévère et chevaleresque, d'autres fois pensive et mélancolique. Au gré du sujet, elle variait, se transformait. Tantôt elle retombait mollement, tantôt elle procédait par bonds impétueux. Elle tenait un jour de l'hymne, l'autre jour de l'élégie. Rarement une identification plus complète passa sous les yeux de l'observateur. Elle existait aussi dans les tons de la physionmie, dans l'effet des lignes, dans les ardeurs du geste, dans l'éclat du regard. Tant il est vrai qu'une harmonie d'ensemble s'établit à la longue entre les éléments divers dont se compose l'organisation humaine, et que la flamme intérieure se révèle sur l'enveloppe, comme les feux du volcan sous la lave qui les recouvre.

Je passe à un troisième tribun, un vrai bouquet d'artifice. Tout ce que la langue fournit de mots pétillants, de gerbes lumineuses, de verres de couleur, de fusées éblouissantes, il l'avait à son service et le mettait aux pieds de l'Assemblée. On s'étonnait à bon droit qu'un orateur si admirablement nourri eût à sa disposition un pareil sac aux gentillesses.

Cela était pourtant. Après le juron, la tribune eut le style chevelu, le grand style, le style impérial, c'est-à-dire une richesse de plus. Rien n'y manquait, ni l'antithèse à grand orchestre, ni l'épithète à tous crins, ni l'image par-dessus les maisons. Quant aux paillettes, c'est à pleines mains que l'orateur les jetait ; il n'y regardait pas. Le vocabulaire politique s'enrichissait d'expressions fort étonnées de s'y trouver et d'accouplements de mots qui s'effrayaient de faire ménage ensemble. Du reste, c'était bien la grande école d'il y a vingt ans, l'école chatoyante, l'école mordorée, calme comme le lac, pure comme l'azur, touchant aux profondeurs du sol par les racines du chêne et menaçant l'empyrée avec la flèche de Strasbourg. Elle prenait, ainsi qu'en ses plus beaux temps, la création pour vêtement et l'éternité pour emblème. Très-bien ; je savais par cœur ces ciselures de prix, et, comme à de vieilles connaissances, je pouvais leur tirer un coup de chapeau. Il me plaisait seulement de les voir arriver à la tribune et de jouir de l'accueil qu'on leur faisait. Il me plaisait surtout de les entendre de la bouche d'un orateur si florissant. Il ne s'y épargnait en rien et prodiguait tout le répertoire. Grâce à lui, l'art chevelu eut un dernier beau jour ; il dégagea bien

des hypocondres chargés par le souci, et força les portes du journal officiel de la République.

Après le poëte, le penseur. C'était encore une des brillantes acquisitions du moment. Il croyait au nombre trois et s'y plaisait à l'égal d'un dieu. Quand il abordait la tribune, c'est trois à trois qu'il en gravissait les marches. Il se mouchait trois fois, buvait trois verres d'eau, et dirigeait trois doigts vers son auditoire, le pouce, l'index et le médium. Il portait une redingote brune à trois rangs de boutons, qui ressemblait, vue de loin, à une fourrure de phoque, garnie d'un Esquimaux. Son discours avait trois points et chaque point trois propositions indéfiniment démontrables. Il appuyait ses propositions sur trois sentiments et les soumettait à trois analyses. Partout le nombre cabalistique se retrouvait. L'idéal d'un gouvernement se fût composé, à ses yeux, de triumvirs assistés de trois chambres et de trois conseils de ministres. Volontiers il eût accouplé trois pigeons et mis trois chevaux à un fiacre ; il eût donné trois ailes à l'oiseau et trois bras à l'homme. La nature opposait seule quelque obstacle à ces diverses améliorations. A le voir d'ailleurs à la tribune, on devinait l'esprit profond, sensible, aimant (trois adjectifs), dont les recherches repo-

saient sur les bases de la justice, de la nature et de la vérité (trois substantifs). Puis, s'écriait-il, réfléchissons. De quoi se compose la vie? De trois mots : moi, toi, soi. De quoi devrait-elle se composer? De trois autres mots : nous, vous, eux. C'est ainsi qu'on terrassera le démon de l'égoïsme. Trois mots; trois mots, je n'en veux pas plus, ajoutait-il. Donnez-moi trois mots, et je remue le monde, mieux que le géomètre syracusain avec son levier. Trois mots, tous les peuples ont eu trois mots; les Babyloniens : *Manè, Thecel, Pharès*; les Grecs, *alpha, beta, gamma*; les Français, *liberté, égalité, fraternité*, et les Japonais, ces sublimes Japonais, la formule bien connue des philosophes modernes : CHARR-RANN — TONN.

Tel était le quatrième tribun qui sacrifiait au pittoresque. Bien d'autres encore pourraient prendre place à ses côtés. Par exemple, les orateurs à escabeau, invention récente et digne du respect des hommes. Pour éviter d'être confondu avec un premier sujet des théâtres enfantins, on prend un escabeau et l'on récite sa petite fable à la compagnie. Rien de plus ingénieux. Vingt orateurs encore portaient à la tribune de légers travers. Celui-ci se tapotait le ventre en manière d'encouragement; celui-

là tenait les yeux fixés vers le cintre comme s'il eût attendu ses inspirations d'en haut. Mais ces misères de détail s'effaçaient devant des calamités plus générales. Ainsi on avait en matière de fléaux :

Les obstinés, qui ne voulaient plus lâcher la tribune après y avoir mordu. Un dogue a la dent moins tenace. Aucun bruit n'eût été assez fort pour les faire renoncer à leur dessein. Le choc des couteaux ne les intimidait pas ; ils essuyaient, sans broncher, toutes les apostrophes. Renoncer à un discours laborieusement préparé! Jamais. Plutôt mourir sur l'appui de la tribune ! Ils persistaient donc, s'y reprenaient à vingt fois, et arrivaient, comme ils se l'étaient proposé, à leur dernière phrase. Dieu sait au prix de quel enrouement !

Les furieux dont le regard était plein de menaces et dont le geste ressemblait à un perpétuel défi. Furieux de deux sortes ; furieux par nature, furieux par occasion. Rien ne résistait aux mains de ces hommes quand ils entraient en crise. La tribune en éprouvait de notables détériorations. Ils semblaient prendre à tâche d'en ébranler l'économie, tantôt en la ramenant vers eux avec une vigueur peu commune, tantôt en la repoussant vers l'enceinte par un mouvement alternatif C'était là

un déplorable excès contre lequel la questure n'aurait pas dû rester désarmée. Que l'Assemblée eût renfermé seulement vingt de ces furieux, et cette estrade d'où l'on parlait à la France et à l'univers n'aurait pas résisté un seul jour aux dommages qu'ils lui auraient infligés.

Les plaisants, qui tenaient en réserve, pour les jours décisifs, des épigrammes à toutes fins et des ripostes aiguisées à loisir. Guet-apens négligé par la loi et qui aurait dû être assimilé au port d'armes prohibées.

Enfin les gesticulateurs, race innombrable et superbe! La tribune leur appartenait, et ils y déployaient leurs grâces. Geste horizontal, geste circulaire, l'Assemblée n'avait guère que l'embarras du choix. Que de variétés! L'un usait de la main droite comme d'une hache avec laquelle il fendait l'air; l'autre exécutait dans le vide un temps de natation, répété à l'infini. Celui-ci décrivait une ellipse, celui-là une parabole. Il en était qui frappaient la tribune de coups redoublés, comme s'ils eussent voulu y faire pénétrer leurs arguments de vive force. D'autres encore aimaient à parcourir l'estrade dans un mouvement régulier, semblable à celui de l'animal qui s'agite derrière ses barreaux.

Chacun prenait la pose qui lui était le plus favorable, ou le front renversé en arrière, ou le buste profilé des trois quarts, ou enfin les phalanges engagées dans l'habit. Toutes ces allures demandaient une étude et relevaient des règles de la perspective. Il fallait s'y essayer longtemps, les préparer chez soi, les mûrir avant d'arriver à un effet complet et à une exécution irréprochable. Les grands orateurs eux-mêmes ne négligeaient pas ce moyen. C'était celui de Napoléon prenant des conseils de Talma. Toute mise en scène a besoin de répétitions.

Ainsi se passaient les choses dans cette assemblée qu'une révolution venait d'investir d'un pouvoir presque discrétionnaire. Elle était, comme toutes les choses humaines, un mélange de bien et de mal, une expression vraie et sincère de la société dont elle émanait. Elle était turbulente; et comment ne l'eût-elle pas été en un tel temps et avec un tel nombre? Elle était passionnée, et en cela elle demeurait fidèle aux circonstances de son origine. Elle était inexpérimentée, et pouvait-elle ne pas l'être avec tant de membres nouveaux? Mais c'était au fond une assemblée honnête, laborieuse, courageuse, aimant le pays; et c'est une justice que lui rendront hautement tous ceux qui l'auront

bien connue. A aucun prix, sous aucun prétexte, on n'aurait obtenu d'elle une mesure qui blessât l'équité et répugnât à sa conscience. Ce sera son titre et son éternel honneur. On pourra l'accuser d'avoir manqué de lumières; on ne l'accusera pas d'avoir manqué de droiture.



## CHAPITRE XL.

### La politique de la Bourse.

Il s'était écoulé deux semaines sans que je visse Oscar. Depuis notre retour, j'avais pu remarquer qu'il apportait dans ses visites une discrétion exemplaire, et nos rencontres étaient dues presque toujours au hasard. Je n'ai jamais su d'où provenait cette réserve si nouvelle pour lui. Ce que je puis dire, c'est que j'en souffrais. Le peintre n'était pas un de ces hommes que l'on prend et quitte impunément. Il possédait une manière à lui de comprendre la vie et de l'interpréter ; il avait, pour me servir de son mot favori, du cachet. Dans mes jours sombres, cette originalité était pour moi un besoin.

J'y oubliais mes ennuis, j'y trompais mes inquiétudes. Nul remède n'agissait plus sûrement contre la mélancolie et le désespoir.

Il me manquait; je ne le voyais plus. Si c'était calcul de sa part, ce calcul était adroit. Il gagnait à se faire désirer. Chaque jour ajoutait à mon impatience. Je ne cessais d'en parler; je n'avais plus que ce nom aux lèvres. Que fait Oscar? que devient Oscar? comment n'est-il pas venu? où peut-il être? Involontairement ces exclamations m'échappaient. Malvina en avait les oreilles rebattues. Aussi n'y tenait-elle pas; elle quittait la place dès que j'entreprenais mon refrain. Alors je sortais pour exhaler ma plainte au dehors. Je demandais Oscar aux boulevards d'alentour. Je parcourais les trottoirs qui lui étaient familiers; je ne quittais plus l'asphalte où ordinairement il tenait ses assises. Recherches vaines! soins superflus! Le peintre ne se montrait à aucun de ses horizons habituels : il semblait fuir le théâtre de ses succès. Cette circonstance m'inquiéta; j'en arrivais aux commentaires sinistres. Un homme de cette importance ne pouvait pas disparaître ainsi. La police devait avoir de ses nouvelles. Pour un rien je serais allé m'informer dans les bureaux ou visiter les dalles funèbres qui

servent de dénoûment à tant de drames inconnus.

Des divers points de Paris où je pouvais rencontrer mon insaisissable compagnon, il en était un que je n'avais pas encore visité, c'était son domicile. Je savais quelle valeur avait ce mot et à quel point il était illusoire. Il le donnait aux curieux comme un leurre et avec le désir de leur échapper. Cependant, en désespoir de cause, je m'y rendis. Peut-être le soin de sa santé l'y retenait-il : qui est à l'abri de tels ennuis? Pour Oscar c'eût été du nouveau; il portait la vie radieusement. Mais les coups de foudre ne respectent rien. Dans tous les cas, j'en serais pour une course vaine. Une de plus après tant d'autres; le mal n'était pas grand. J'arrivai ainsi à la porte du peintre. Le concierge avait une consigne; je ne m'y arrêtai pas, j'insistai. Il fut inébranlable. Oscar n'était point chez lui, et on ne pouvait me dire à quelles heures je le rencontrerais. Je ne sais si mon imagination se mit de la partie, mais il me sembla qu'en me parlant ainsi, cet homme avait quelque chose de fatal dans la voix et dans le regard. Mon anxiété ne fit que s'en accroître : je crus fermement qu'Oscar reposait au fond de la Seine ou dans les abîmes d'un égout.

Pendant quelques jours encore je poursuivis cette

recherche infructueuse. La fable nous raconte les efforts que fit le poëte de Thrace pour retrouver une épouse égarée. Je ne conteste pas ce récit, bien qu'il me semble empreint d'un peu d'exagération ; mais ce que je puis dire, c'est que, dans mon expédition à la découverte d'Oscar, l'antiquité fut vaincue. Je n'y épargnais ni peines ni soins ; je faisais retentir l'air à chaque instant de ce nom favori. J'allais partout. Rien ne me retenait ; rien ne me rebutait. L'illusion s'en mêlait parfois. Il me semblait le voir à chaque coin de rue, à chaque table de café, et, trompé par la ressemblance, je frappais sur l'épaule d'un inconnu. Avec ce manége, je faillis me mettre vingt affaires sur les bras. Il n'était personne à qui je ne parlasse d'Oscar ; je demandais de ses nouvelles à tout venant. Je le décrivais au besoin et répandais sur mon passage son signalement caractéristique. Mes journées s'écoulaient de la sorte, et, en rentrant le soir, je me promettais de recommencer le lendemain.

Enfin le hasard, un pressentiment me conduisirent à la Bourse, vers l'heure où commencent les négociations des fonds publics. Sous le poids de la crise, c'était alors un désert. Moi, qui l'avais vue dans ses jours florissants, j'avais de la peine à la

reconnaître. Le parquet, ce siége des opérations licites, avait l'air d'un tombeau ; quelques agents se transmettaient à demi-voix des ordres rares, avec des chiffres significatifs. Ils erraient, dans leur enceinte circulaire, comme ces ombres du Styx qui attendent les honneurs de l'ensevelissement. Tout semblait frappé d'une léthargie irremédiable. Il était des jours où l'on avait de la peine à fournir une cote, à signer un bordereau. Qu'on juge de la situation d'esprit où se trouvaient ces officiers publics. Les événements leur avaient fait ces loisirs et ils ne pouvaient se défendre d'un rapprochement douloureux. Dans ce temple, solitaire aujourd'hui, que d'adorateurs se pressaient naguère! Que de clients autour de cette corbeille délaissée maintenant! Et ces offices, qu'on découpait en fiefs pour les rendre plus accessibles, ces offices, qu'allaient-ils devenir? Quelle était leur valeur, et en avaient-ils une? N'étaient-ils pas destinés à se fondre au feu d'une révolution, comme la neige au soleil d'avril? D'ailleurs, la grande époque du crédit public avait passé sans retour. Le crédit vit de stabilité, et tous les empires étaient ébranlés sur leurs bases. Des siècles suffiraient à peine pour réparer les ruines accumulées depuis quelques mois. Ainsi pensaient

les membres de l'opulente corporation en conduisant le deuil de leurs beaux jours.

Même attitude dans la coulisse, même douleur. Tout s'enchaîne dans l'empire de l'agio. La coulisse est une industrie libre, née près d'une industrie privilégiée. Ces deux puissances se supportent et s'entr'aident mutuellement. La coulisse crée et prépare les joueurs, le parquet les recueille. La coulisse entretient la fièvre aléatoire, sans laquelle la Bourse descendrait au niveau d'un bureau de placement où l'on met les capitaux en sevrage. Ce que le parquet dédaigne, la coulisse le recueille. Elle est une succursale précieuse. Sans la coulisse, qui offrirait un abri aux petites ruines et un refuge aux désespérés? Où trouverait-on la chance de s'endormir sur son dernier écu et de se réveiller millionnaire? Où iraient ces enfants du siècle, que la morale a chassés de la martingale et de la loterie, sans pitié pour les profonds instincts du cœur? La coulisse est donc une grande et nécessaire institution. D'ailleurs, elle n'appartient pas toute aux bohémiens : elle a eu ses ducs et pairs, ses margraves, ses empereurs. Il en est qui marquèrent leur passage dans la rente par des coups hardis, et troublèrent les nuits de l'argentier ordinaire des états modernes. A force d'au-

dace, ils parvenaient à s'imposer. Bon gré, mal gré, il fallait leur opposer d'autres armes que celles du dédain, compter avec eux et leur accorder une part dans la souveraineté du crédit.

Que ces temps étaient loin ! et où était cette grande, cette puissante coulisse? Où étaient ces hommes dont le génie tenait en échec celui des plus illustres financiers? Que restait-il de tant d'activité, de tant de ressources, de tant d'esprit de spéculation? Des débris à peine. Où étaient allés ces primes, ces reports, ces marchés à terme, ces obligations avec ou sans tirage? Au néant. Où campaient ces phalanges, manœuvrant hier encore des boulevards à la Bourse et de la Bourse aux boulevards? Hélas! qui le sait? Partout et nulle part; au souffle des révolutions tout s'était dispersé. C'était une armée en pleine déroute. Les généraux avaient déserté; il ne restait plus que des caporaux et des aventuriers. Aucun des désastres consacrés par l'histoire ne pouvait être comparé à celui-là. La journée des éperons n'exprimait pas une fuite plus rapide, la retraite de Russie une débâcle plus absolue. La coulisse n'existait plus; il n'en restait que l'ombre.

Ce fut le sentiment que j'éprouvai en entrant

dans le sanctuaire où elle régnait. Il me semblait qu'un froid glacial descendait sur mes épaules et que je ressentais les atteintes d'un engourdissement contagieux. J'avais vu cette salle en d'autres temps et connu ses mystères à titre d'initié. Un coup d'œil suffisait pour me fournir les éléments d'une affligeante comparaison. Quelques groupes à peine occupaient l'espace où la coulisse s'entassait naguère à bataillons pressés. Attristé par ce spectacle, j'allais sortir, quitter les lieux, lorsqu'une découverte me frappa. Dans l'ombre d'un pilier se détachait une barbe où la lumière répandait ses tons les plus chauds. Involontairement je jetai un cri. Il n'existait pas au monde deux mentons meublés dans ce goût. Oscar était trahi ; je le tenais, il était là; je me précipitai vers lui comme vers une proie :

— Enfin, lui dis-je en le saisissant par les deux bras, c'est toi, je te retrouve.

Au lieu de répondre à cette effusion, ou de s'en étonner du moins, il me repoussa d'un bras vigoureux :

— Va-t'en au diable, s'écria-t-il ; voilà que tu me fais perdre le fil de mes calculs. C'est stupide, en vérité. Tu arrives comme un événement. Voyons, sois convenable.

Il continuait à m'écarter avec la main :

— Comme tu le prends! lui dis-je.

— Je voudrais bien t'y voir, répliqua-t-il. Un calcul superbe, une arbitrage à gagner deux millions et demi. Et tu me tombes devant, juste au milieu. J'ai connu dans ma vie bien des comètes, mais aucune aussi bien en queue. Encore une fortune manquée, ajouta-t-il avec amertume. Un calcul infaillible et que je ne retrouverai plus.

J'étais bien payé de mes soins, de mes soucis. Après avoir employé trois semaines à chercher Oscar, je le retrouvais pour en recevoir une réprimande. Tant d'ingratitude me révolta. Je le regardai en face, et me croisant les bras :

— Ah ça, lui dis-je, tu me feras toujours poser. Au salon, c'est devant tes toiles; dans la rue, c'est devant ton peuple; chez moi, c'est avec tes contes bleus. Quelle est cette nouvelle extravagance? Que fais-tu ici?

— Ce que je fais? ne le vois-tu pas?

— Mais non!

— Eh bien, Jérôme, depuis trois semaines je ne fais que cela. Est-ce que tu crois qu'il était fort substantiel de se retrouver, à l'heure des repas, vis-à-vis un bâton d'encre de Chine? Évidemment je n'au-

rais pas fourni avec ce régime les cent ans que la nature m'a dévolus. J'ai donc pris un parti.

— Ah!

— Oui, mon cher, j'ai vendu mes vieilles toiles, mes boîtes à couleurs, mes palettes, mes mannequins, mes études sur le nu, mes paysages et mes bottes hors d'âges! Tout, mon cher, jusqu'au rat que je déposais chez le portier. Maison nette, en un mot, et avec les fonds de ce commerce, je suis venu ici où j'en ai adopté un autre. Il le fallait.

— Tu m'en diras tant! Et tu es?

— Coulissier, Jérôme, je ne rougis pas de ce mot. Je l'accepte dans toute son étendue. On se doit à ses opinions politiques.

— Politiques?

— Tout ce qu'il y a de plus politique. Ce que j'en fais, c'est en haine de ce gouvernement. Il ne possède pas ma confiance; je consacre mes capitaux à le renverser. Mon rôle est clair.

— Et tu dis que tu le renverses?

— Tous les jours. Je n'ai plus ici-bas d'autre destination. Je le renverse à mort, sans miséricorde, sans merci. Quand tu es entré, mon cher, je le renversais. Et si tu ne m'eusses pas troublé dans mon calcul, je l'aurais renversé de manière à ce qu'il ne

s'en relevât pas. J'y employais tous mes capitaux.

— Tu parles toujours par énigmes, Oscar.

— Celle-ci est claire, mon fils. Je suis baissier. Je joue à la baisse. Or, pour jouer à la baisse, il faut renverser le gouvernement. C'est le but de l'institution. En le renversant, je suis fidèle à ma nature.

— Je comprends maintenant.

— C'est-à-dire, mon cher, que tu ne comprends rien. Le métier est plein de profondeurs qui t'échappent. Si tu crois qu'on y entre de plein pied ! Par exemple, le calcul de tout à l'heure m'a pris douze jours et douze nuits, et tu me le fais perdre au moment où je le tenais. Voilà une chose que je ne te pardonnerai jamais, Jérôme. J'y centuplais mes capitaux.

La blessure avait dû être vive puisqu'il ne me la pardonnait pas.

— Voyons, lui dis-je, oublie mon tort et mets-moi au fait. Je suis curieux de connaître le fond des choses.

— Il y a de quoi rire, mon cher, il y a de quoi rire. Voici quatre jours que nous jouons au fin, le gouvernement et moi. Il éprouve le besoin de se consolider et je ne puis pas lui en vouloir. C'est le

propre de tous les gouvernements. Ils veulent tous se consolider. Oh! si nous n'étions pas là, je ne jurerais pas que celui-ci n'en vînt à bout Un gouvernement a quelques moyens à sa disposition; bien employés, ils pourraient le tirer d'affaire. Mais nous y veillons.

— Vous y veillez? dis-je avec tout mon sérieux.

— Et de près, Jérôme. Il faut défendre ses capitaux. Ainsi, avec ce désir de se consolider, le gouvernement fait répandre quelques bonnes nouvelles. Tour connu. L'ordre règne à Lyon, par exemple; la récolte est excellente. Le calme se rétablit dans les rues de Paris. En agissant ainsi, le gouvernement a son dessein; il espère m'intimider. Il connaît, il apprécie sa situation. Il sait bien que je suis son grand obstacle; il sait que si je me retourne, il est sauvé. Le jour où j'achèterai au lieu de vendre, il fera chanter un *Te Deum* à Notre-Dame. Mais il a affaire à plus malin que lui. Au lieu d'acheter, je vends, et je l'invite à passer à d'autres exercices. Celui-ci est usé.

— Et le fait-il?

— Non, il se butte à son moyen et moi au mien. Il voit tout en beau; je vois tout en noir. Les Autrichiens, dit-on, évacuent l'Italie. Je vends. La

Grande-Bretagne accrédite un ambassadeur. Je vends. L'empereur de Russie a tenu les propos les plus aimables sur le compte des Français. Je vends encore. Le roi des Deux-Siciles a été chassé de ses Etats. Je vends toujours. La diète de Francfort propose à la République une alliance offensive et défensive. Je vends plus que jamais. Dans ce jeu-là, mon cher, si on hésite un moment, tout est perdu. Il faut vendre, vendre, vendre sans trêve et sans pitié. Je vendrai, dussé-je y voir la fin de mes capitaux. On ne renverse un gouvernement qu'à ce prix.

— Si cela suffit, la manœuvre est simple.

— Patience, mon cher, ce n'est que la moitié du jeu. L'autre moitié, c'est le canard. Sais-tu ce que c'est que le canard, Jérôme?

— A peu près.

— On enrichit de ce nom les nouvelles qui se débitent sous nos piliers. La coulisse est pleine de canards. On les y engraisse avec soin, on leur donne le plus de développement possible. Élevé avec intelligence, le canard réussit toujours. Il y en a qui atteignent un volume fabuleux. C'est de chez les baissiers que sont sortis les plus beaux produits. Leurs canards font le tour d'Europe. Ils ont en ce genre des artistes achevés. Eh bien! le croirais-tu, mon

cher, je les ai tous vaincus au premier essai. J'avais l'instinct, le génie du canard. Les miens feront époque. Au début, on a voulu lutter contre moi, m'amoindrir, me contester. Mais j'ai pris de si belles revanches, j'ai eu de si brillants élèves, je les ai acheminés avec tant de bonheur qu'il a fallu se rendre. Je suis le maître du genre, Jérôme, c'est un fait désormais accepté. J'ai donc mes canards.

— Bien! et puis?

— Voici. Quand ils sont en état, je les lance. Je les oppose aux nouvelles du gouvernement. Devines-tu leur effet? Exemple. On a parlé de la Russie. Je la hérisse de baïonnettes. Soixante-cinq régiments sont en armes sur la frontière de Pologne. Je cite les villages où ils sont campés. Je n'omets aucun détail : les noms des généraux, les corps qu'ils commandent, tout s'y trouve. Il n'y a pas jusqu'au plan de campagne dont je ne livre les détails.

— Si loin que cela?

— Thèse générale, mon cher; plus le canard est absurde, plus il est au goût du public. C'est une découverte que j'ai faite et qui restera. Avant moi, on amoindrissait le canard pour le faire accepter. On le présentait honteusement et sans aplomb. J'ai

adopté le procédé contraire. Je laisse au canard toutes ses proportions, je ne fais aucune espèce de violence à la nature, et quand il est à point, je le sers hardiment, carrément, sans hésitation. J'y ajoute une garniture de mots pittoresques et de charges qui ne sont point de cavalerie. Si quelqu'un élève des objections, j'entreprends le sceptique et l'anéantis. Tu ne croirais pas, Jérôme, tout ce que j'ai réalisé en ce genre et quels succès de société j'ai obtenus. C'est fabuleux, parole d'honneur. On ne se fait pas une idée de ça. Des canards dont on aurait rougi autrefois, des produits monstrueux, eh bien! je les ai fait passer, ce qui s'appelle passer. Et point par le petit bout. Non. Par le gros bout; en entier, plumes et pattes. Enlevé, mon cher, enlevé.

— Tu as ce qu'il faut pour cela?

— Moi, Jérôme! En excès. C'est-à-dire que si je me maintiens ici trois semaines encore, j'y ferai une révolution. Ils ne savent déjà plus où ils en sont. Chaque jour ce sont des nouvelles de plus en plus étourdissantes. Je prête au Grand-Turc des projets inouïs; une flotte s'arme mystérieusement dans le Bosphore. Il veut reprendre l'Afrique et opérer un débarquement sur le rivage français. D'ailleurs il

n'est pas seul. L'Autriche lui tend la main, et il a un traité secret avec l'Angleterre. Voilà un canard oriental ; eh bien, il a passé. D'un autre côté, le fils de Bernadotte exige que la France réintègre la dynastie des Napoléon. Il met cent cinquante mille Suédois à la disposition des prétendants de cette famille. Voilà le canard septentrional. J'en ai créé ainsi, nourri, élevé pour toutes les parties du monde. L'Europe entière se déclare contre nous, et pour les armées en marche contre la France, j'en suis au chiffre de dix-huit cent cinquante mille hommes.

— C'est un joli denier.

— Et tu veux que ce gouvernement tienne, Jérôme ! Un gouvernement contre lequel j'ai tourné mes capitaux ! C'est un fruit mûr, mon cher ! au premier jour il va tomber ! D'ailleurs, ajouta le peintre d'un air plus mystérieux, veux-tu que je te dise tout ?

— Dis, Oscar.

— Personne ici ne croit à la République, c'est un fait.

— Oh ! m'écriai-je indigné, voilà bien les hommes d'argent !

— C'est comme ça, mon fils ; chacun ses préju-

gés. La République est comme le soleil; et la Bourse pourtant ne la voit pas. Il faut croire qu'elle a mauvaise vue.

— Mais toi du moins, lui dis-je avec feu, un pur, un républicain de la veille.

— Républicain de la veille, moi, Paturot? De la veille? Tu veux m'humilier.

— Tu t'en vantais du moins.

— Un genre que je me donnais, répondit le peintre avec un peu d'embarras. Brisons, s'il te plaît. La recherche des opinions est interdite. Tout ce qu'il y a de sûr et de certain c'est que j'ai vendu mon mobilier, et sacrifié à mes opinions jusqu'à mes bâtons d'encre de Chine; c'est qu'après avoir réalisé mes capitaux, je les emploierai jusqu'au dernier centime à renverser un gouvernement qui n'a pas ma confiance. Tant qu'il sera là, je vendrai.

— Et la patrie? m'écriai-je douloureusement.

— Innocent, répondit Oscar avec un sourire de compassion; est-ce que la coulisse a une patrie?

Au moment où il achevait ces mots, il fut abordé par quelques personnes qui lui parlèrent avec vivacité. Il s'agissait d'une nouvelle incroyable, répandue depuis quelques minutes et dont on lui attri-

buait la paternité. Oscar s'en défendait de son mieux, et trouvait l'invention indigne de lui. Il s'agissait d'un corps de dix mille Autrichiens, cernés par l'armée sarde et jetés dans le Pô.

— Affreux coq-à-l'âne! s'écriait-il, propos de mauvais plaisant! Vous me calomniez, messieurs, vous me calomniez.

Ceux avec qui Oscar venait d'échanger ces mots étaient la fleur de la coulisse, les rares vétérans échappés au désastre général. Il me les nomma et désigna un à un.

— Voici une victime du report, me dit-il, tiens, Jérôme. Un grand blond sur la droite. Les événements l'ont blémi; il avait autrefois le teint plus prospère. En février, il s'était chargé de fin courant. Le 3 à 77, le cinq à 116 ou à peu près. Je n'ai pas les chiffres exacts. Quinze jours après, le trois était à 35, le cinq à 55. Résulat net : dix-huit cent mille francs de différence. Sois juste, Paturot, cet homme peut-il aimer la République?

— Il n'en aurait que plus de mérite, Oscar.

— A la bonne heure; mais il préfère être moins parfait. Quant à ce brun qui mène tant de bruit sur notre gauche, c'est le plus grand de nos spéculateurs en chemins de fer. Vois comme il gesticule!

Autrefois il s'agitait moins et agissait bien plus. Il opérait alors, il carotte maintenant. Mille Tours, deux mille Nantes, cinq cents Lyon, deux mille Strasbourg, quatre mille Nord, voilà comment il remplissait sa Bourse. Aussi le 24 février avait-il trente mille chemins d'engagés. Il ne lui restait plus qu'à prendre celui de la Belgique. Depuis tout s'est arrangé. Il s'est exécuté du mieux qu'il a pu, et il recommence. Mais quand on a navigué dans les grandes eaux, il est dur de se contenter d'un étang. Notre homme s'en venge en envoyant la République à tous les diables. A-t-il tout à fait tort, dis-moi?

— Si tu ne vois que l'intérêt privé?

— Il faut bien un peu le voir, Jérôme! n'est pas un Décius qui veut! Même au temps où florissait ce Romain, il y avait bon nombre de gens qui songeaient à leur petite affaire. Tiens, regarde-moi ce chauve, à deux pas de la corbeille, devant nous. Il était chargé de Banque de France. Que veux-tu? chacun prend ce qui lui convient; question de préférence. Celui-ci croyait à l'avenir de la Banque, il avait confiance dans les vignettes de l'établissement. A tort ou à raison, c'était ainsi. Il s'était donc bourré d'actions, littéralement bourré. Qu'en est-il résulté? C'est que la débâcle l'a surpris dans cette

situation incommode. De trois mille et tant, l'action de la Banque est tombée à mille. Encore une fois, Paturot, comment veux-tu que cet homme voie la République de bon œil?

— Le temps guérira ces blessures, Oscar.

— Merci, des blessures de deux millions. Non, mon cher, rien ne répare cela. D'ailleurs, il y a eu trop de victimes, et les petits crient plus fort que les gros. Regarde de ce côté, ajouta-t-il en me montrant un groupe, réuni sous un pilier de la salle.

— Eh bien!

— Tu vois quel genre! Font-ils du volume, à douze ou quinze qu'ils sont!

— En effet! qu'est-ce donc? des financiers.

— Des carotteurs! c'est le nom qui leur est dû! Des carotteurs, je répète le mot. Bien vêtus; ils se mettent dessus tout ce qu'ils ont. Des bottes vernies, mais pas de rechange. Il n'est pas, Jérôme, que tu n'aies entendu parler de ces vétérans du biribi, qui, après y avoir perdu leur dernière chemise, se boutonnaient jusqu'au menton et retournaient au tripot pour y piquer les refaits et suivre de l'œil les martingales. Ces messieurs remplissent ici la même fonction. Ils jugent des coups, et se frottent

vivement les mains quand ils assistent à une partie bien jouée. De temps à autre, ils s'exposent à perdre ou à gagner un napoléon, et s'enorgueillissent à la pensée qu'ils ont fait une affaire. Cet orgueil leur est permis une fois par mois.

— Et ils viennent tous les jours?

— Tous les jours. Les premiers entrés, les derniers sortis. La Bourse ne pourrait s'ouvrir s'ils n'étaient là. Personne ne s'y carre avec plus de majesté. Ils sont constamment en quête de nouvelles C'est, disent-ils d'un air glorieux, afin de mieux baser leurs opérations. On les voit partout; dans les salles d'attente de l'Assemblée, pour y obséder les élus de leur localité; dans les antichambres des ministres, pour y surprendre les secrets du gouvernement. Puis quand ils ont saisi quelque chose au vol, ils viennent le porter à la Bourse, où on l'a su deux heures auparavant. Voyez le dommage! Ils arrivent trop tard pour opérer ce jour-là. Une autre fois, ils seront plus heureux.

— Est-ce sérieux, Jérôme?

— Comment sérieux! Mais ils te lapideraient s'ils t'entendaient prononcer ce mot. Tu ne vois donc pas comme ils s'enflent les joues et quel air ils se donnent avec leurs mains dans les goussets? Sé-

rieux! Ils s'estiment à l'égal du premier banquier venu. Entends-les parler! c'est du cinq qu'ils veulent prendre, ou bien du trois! Ils ont un report à faire! Ils ont des primes en vue! cinquante négociations en train. Voici un marron qui passe; ils vont l'arrêter. En effet, ils n'y manquent pas. Mais celui-ci connaît son monde! Vois quelle habile manœuvre il exécute, afin d'échapper aux importuns. C'est bien, il est hors de danger.

— Tu as dit un marron?

— Ou un agent libre, mon cher, comme tu voudras. C'est au choix. Un marron opère comme l'officier public; il a ses clients, il a son train d'affaires. Bonne position, en vérité! Seulement il faut y réussir. Quatre sur cent, c'est la proportion. Mais, Jérôme, Jérôme, tu me fais jaser et je manque ma Bourse. Vrai, tu me compromets. Quand on a des capitaux engagés. mon cher, il faut les défendre.

— Bah! pour un jour?

— Pour une heure, pour une minute, mon fils. Notre ruine ou notre fortune ne tiennent souvent qu'à cela. Pour un coulissier tout est grave, tout. Sous le dernier règne, un mal de tête du roi suffisait pour imprimer une baise à la rente. Poùr faire fortune que fallait-il? Connaître le valet de chambre

de Sa Majesté. Le jour où il venait dire que son maître était enchifrené ou qu'il éprouvait du vertige, on pouvait tailler en plein drap. Le vertige devenait une attaque d'apoplexie, et les fonds tombaient de deux francs. Le lendemain l'attaque redevenait ce qu'elle pouvait, mais le tour était joué. Avec cent mille francs en poche on buvait à la santé du roi.

— Pour un roi, soit, Oscar; mais aujourd'hui qu'il n'y a plus de roi!

— Il y en a toujours! D'ailleurs, faute de rois on prend des ministres. A la Bourse, il faut si peu. C'est une véritable sensitive. L'empereur de Russie est loin, n'est-ce pas? Eh bien, qu'il meure demain, et que je le sache vingt-quatre heures avant tout le monde : je ne demande que cela. En deux temps, l'objet est liquidé. Je m'enrichis d'un coup de filet, et je te couvre d'or. C'est cinq francs de hausse; le calcul est fait.

— Et par qui donc?

— Par des connaisseurs, Jérôme! Par des hommes qui voient clair dans les chiffres. Cinq francs de hausse, c'est réglé. D'ailleurs tout est réglé, tout a une cote. Exemple, les membres de notre gouvernement. Ce sont de petits sires, me diras-tu, et je

suis trop poli pour t'aller à l'encontre. Eh bien! tout petits sires qu'ils sont, les membres de notre gouvernement agissent sur la Bourse. On en a fait le calcul, qui plus, qui moins ; cela dépend du nom. Il y en a qui, pour la rente, valent dix fois les autres. Les moindres sont estimés à vingt-cinq centimes d'écart, en hausse ou en baisse, c'est selon. Les gros bonnets, ceux qui ont l'oreille du public, peuvent aller à trois francs. C'est un prix fait comme pour les petits pâtés. On assurerait la différence au besoin. Seulement, c'est d'être averti avant l'événement. Tout est là, une démission en masse, par exemple ; quelle aubaine! Dieu! si je le savais!

— Et s'ils spéculaient eux-mêmes là-dessus?

— Cela s'est vu, Jérôme! Au fait, tu leur ouvres une idée. Ils pourraient faire plus mal. Je ne leur demande qu'une chose, c'est de m'associer à l'opération. Mais assez comme cela, mon fils. En jasant le temps se passe et les affaires ne se font pas. Je n'ai rien vendu aujourd'hui. Le gouvernement va croire que je recule.

— Quand tu lui laisserais un peu de répit?

— Jamais! s'écria le peintre avec exaltation, jamais! Entre lui et moi, il n'y a de repos que dans la tombe. Ou il m'achevera, ou je l'acheverai. C'est

une religion politique. Pars, Jérôme, tu m'as déjà fait assez de tort. Un calcul perdu et une Bourse nulle. On dirait que tu conspires contre moi. Sais-tu bien.....

Une cloche qui se fit entendre brisa la voix du peintre jusque dans les cavités de sa poitrine, et lui enleva la force d'achever la phrase qu'il avait commencée. Il laissa tomber ses bras avec désespoir, et m'adressa un regard empreint d'un vif reproche :

— Tu me ruines, Jérôme ! ajouta-t-il.

— Moi, Oscar ; et comment ?

— N'entends-tu pas le signal ? Le garçon ne s'y épargne pas pourtant.

— La cloche ?

— Oui, la cloche, c'est mon glas de mort. La Bourse est close, et je n'aurai rien fait. Un jour, c'est un siècle. D'ailleurs c'est se rouiller la main. Qui le sait ? Peut-être l'instant était-il venu. Jérôme, Jérôme, tu as donné à ce gouvernement vingt-quatre heures de plus. Je l'aurais renversé séance tenante.

— Allons donc !

— Et puis, mon cher, il est bon qu'on sache que je suis toujours vendeur. Les positions doivent rester nettes.

Le bruit de la cloche couvrait sa voix ; il se tut enfin. Sans cela il eût continué à me répéter, avec mille variantes, que je venais de causer sa ruine. Il n'était pas facile d'arracher Oscar à une idée dominante, ni d'en contenir les développements. Cette fois il ne cédait qu'à une force majeure. Nous partîmes et gagnâmes l'issue. La foule s'écoulait avec nous, et les entretiens engagés se poursuivaient jusque sous le péristyle. Ce spectacle n'était pas sans intérêt ; j'y pouvais passer en revue les illustrations de la finance et les célébrités de l'agio. Dans le nombre, il en était un autour duquel le peuple des spéculateurs avait formé un cercle attentif et respectueux. Il parlait, et les auditeurs semblaient l'écouter comme un oracle.

— Quel est ce personnage? dis-je à Oscar.

— Là, dit-il d'un air dédaigneux, c'est le roi de la hausse! Le phénix du moment! Il a confiance. Si ça ne fait pas pitié. Un haussier! Dans l'état où est l'Europe!

Et il m'entraîna après avoir couvert d'un regard de mépris un homme qui ne désespérait pas du crédit de la République.

## CHAPITRE XLI.

### Les Oiseaux de proie.

Il est, pour une armée en campagne, un spectacle à la fois étrange et familier. Au sein des nues, des milliers d'oiseaux suivent sa marche et s'associent à ses mouvements. On dirait une escorte ailée. Ils campent avec elle et vivent de ses débris. Ils se forment en colonne au premier coup de la diane, et à la halte du soir ils couronnent de leurs essaims les hautes cimes des tilleuls. Au jour de l'action, leur manœuvre n'est ni moins savante ni moins judicieuse. Tant que le canon gronde et que la fusillade retentit, ils s'élèvent dans l'air et y décrivent des cercles sans fin ; mais dès que la fumée

se dissipe et que le silence règne sur ce champ de mort, on les voit abandonner l'azur où ils planaient et s'abattre à l'envi sur les cadavres qui jonchent le sol. Le festin commence et ne s'achève ni sans bruit ni sans coups de bec.

Il en est ainsi des révolutions ; elles ont leurs oiseaux de proie. Mêmes instincts, mêmes mœurs. On ne les trouve ni au feu ni derrière les grès soulevés. Ils ne s'en vont pas à la conquête d'une idée ou d'un principe, toute bataille s'engage et se termine sans eux. Mais sitôt que la rue a repris un niveau régulier et que la dernière barricade s'abaisse, ils descendent par vols épais et envahissent le terrain où le combat s'est livré. Personne ne s'entend mieux à dépecer une administration, un gouvernement, une société. Ils s'en arrachent les lambeaux, ils s'en disputent les débris. La curée est ouverte ; ils ne quitteront la place qu'après en avoir vu la fin.

De ces oiseaux de proie, j'excepte ceux de la grande espèce. La politique est un régal à part. Un gouvernement qui tombe trouve un gouvernement prêt à le remplacer ; c'est dans l'ordre. Il y a là une justice distributive que les sauvages des mers du Sud ont consacrée depuis longtemps et qu'ils observent le plus religieusement du monde. Les vainqueurs

mangent les vaincus. La seule différence est dans le procédé. Les uns les mangent crus; d'autres les font rôtir à petit feu. Des deux façons on les mange. C'est la sanction de la lutte et une sépulture digne de guerriers. Ils en sont fiers, ils y comptent. Nous n'allons pas si loin ; nos mœurs répugnent à cet excès. Au lieu de manger les vaincus, chez nous on les déshonore. Les sauvages sont peut-être plus humains.

J'excepte donc les grands oiseaux de proie ; c'est aux moyens et aux petits que je m'en prends. Famille innombrable et douée d'un appétit cruel ! Pour eux une révolution est un os à dévorer. Que la richesse du pays s'y engloutisse, que tout disparaisse à la fois, crédit, réserves d'argent, sources du revenu, peu importe, pourvu que dans le dénûment universel ils trouvent un sujet de pâture. L'instinct les y pousse, et aucun scrupule ne les retient. Au besoin ils fouillent le sol afin d'y trouver des victimes, et y déploient un art qu'envieraient les hôtes habituels des charniers.

Que de spéculations issues de ce sentiment ! Que de savantes exploitations de la misère publique ! L'espace manquerait pour les dénombrer. Il n'était pas de théorie, pas de combinaison financière, qui

n'eussent une légion de vautours attachée à leurs flancs. L'une d'elles surtout tenta bien des convoitises ; ce fut celle du crédit foncier. On désignait ainsi la création d'un papier ayant pour garantie et pour gage la propriété immobilière. Illusion contagieuse et qui se répandit jusque dans le sein de l'Assemblée ! Les naïfs y croyaient, les avisés feignaient d'y croire. Un instant on toucha à la réalisation. De là une foule d'entreprises qui envahirent les murs sous forme d'affiches, ou empruntèrent, pour se glisser dans les maisons, les apparences plus modestes du prospectus. C'est ainsi que me parvint l'appel suivant, digne d'échapper à ce déluge d'imprimés :

## ASSOCIATION FONCIÈRE.

FONDS DE ROULEMENT : **12 MILLIARDS.**

Le but d'un financier habile
Est de rendre le sol mobile.

FORBONNAIS.

Toute valeur qui dort est une perte sèche pour l'État.

TURGOT.

» Les anciens ont vainement cherché le principe générateur de la richesse ; il était réservé à notre siècle de le découvrir. On sait comment naquit l'é-

change. Les patriarches éprouvèrent le besoin de troquer un mouton contre deux boisseaux de blé ; ce fut la limite de leurs notions économiques. Plus tard l'Inde inventa une monnaie composée de coquillages marins ; on était au berceau de l'art. Les métaux précieux vinrent ensuite, et l'homme dut extraire, à la sueur de son front, l'or et l'argent des profondeurs où ils sont enfouis. Hier encore la question en était là ; elle vient de faire un pas immense.

» Certes, pour que le préjugé des métaux se maintînt à travers les âges, il fallait qu'il eût les apparences pour lui. L'or fait bien à l'œil, et l'argent n'a pas un mauvais aspect. L'un et l'autre rendent un son flatteur ; ils prennent tous les types à volonté, et ne se refusent à aucune exergue. C'est une justice qu'il convient de leur rendre, même en les condamnant. Le seul tort de ces valeurs, et il est irrémissible, c'est de ne point se prêter à une multiplication indéfinie. L'or a des limites, l'argent aussi. Voilà ce qu'il est impossible de leur pardonner. Quant au cuivre, on ne saurait le couvrir de trop de dédains. Il n'a pour excuse que la routine et l'ignorance. L'esprit se refuse à croire que les populations se soient si longtemps souillé les doigts à son contact. C'est une infirmité déplorable.

» Ainsi, comme principe générateur, la monnaie ne soutenait pas l'examen. L'effet n'aurait jamais dû être pris pour la cause. Cependant tel est l'aveuglement humain que le globe a vécu quatre mille ans sur ce malentendu. La Grèce et Rome n'y ont point échappé, bien qu'elles ne connussent pas les mines du Mexique. Depuis lors le vertige a été général. Venise a eu ses sequins, Constantinople ses besans, le Portugal ses cruzades. Pas de roitelet qui n'ait frappé du métal à son coin; pas de peuple qui n'en réclamât pour son usage. Les sages se voilaient le front; la foule obéissait au courant. De la monnaie! c'était le cri universel. On se livrait à des bassesses pour s'en procurer. On la poursuivait à outrance, on l'entassait à plaisir. Ce que c'est que la force des habitudes!

» Il était temps d'extirper ce préjugé. Des penseurs modernes y ont pourvu. De leur laboratoire intellectuel ils ont enfin tiré, pour le mettre au jour, le principe générateur de la richesse. Ce principe est simple comme tout ce qui est grand; il se résume en un mot :

» La circulation.

» Oui, la circulation en onze lettres ; les onze lettres de l'avenir.

» Vraiment, à y bien réfléchir, on se demande comment un objet si élémentaire a pu se dérober jusqu'ici à la connaissance des hommes. Quoi ! tant d'illustres esprits, tant de cœurs élevés, n'ont pu, dans le cours des siècles, arriver à cette découverte, que la circulation est le pivot du bien-être, le commencement et la fin de toute société ! Il suffisait cependant de jeter les yeux autour de soi et d'étudier le rôle que joue la circulation dans la prospérité des états. La donnée est infaillible et l'équation rigoureuse. La prospérité est toujours en raison de la circulation. Le pays le plus florissant est celui où la circulation est la plus abondante ; le plus pauvre, celui où elle est le plus restreinte. Les exemples fourmillent ; on n'a que l'embarras du choix. La Turquie n'a pas de circulation ; où est sa richesse ? L'Angleterre a une circulation très-développée ; aussi occupe-t-elle le premier rang parmi les nations opulentes. Ce sont les points extrêmes : entre eux se placent les autres empires dans l'ordre de leur circulation ; le Portugal au plus bas, puis l'Espagne, puis l'Allemagne, et enfin la France où la circulation touche à la médiocrité. On peut vérifier ; l'échelle est exacte. La prospérité est en raison de la circulation ; Newton n'a pas trouvé une loi plus sûre.

» Dès lors de quoi s'agit-il? D'accroître la circulation, d'y abonder indéfiniment. Le bonheur n'est plus un problème; on l'a sous la main. A volonté, on peut en régler la dose. Où s'arrêter? Ici commence l'arbitraire. Dans le cours du siècle dernier, un financier célèbre imprima à la circulation un essor dont chacun se souvient, et lui donna pour base les brumes lointaines du Mississipi. Le modèle a du bon; il est assez éclatant pour qu'on s'en inspire. Poussée à l'idéal, la circulation nous conduirait là; elle n'admettrait pas de limites. La loi parle; elle s'impose. Tout est possible dès lors. Qu'importent les sommes? Qu'importe le gage? Pour les sommes, on peut multiplier les milliards, et quant au gage, offrir la lune, ou Mars, ou Saturne, ou toute autre planète, au choix des preneurs.

» Mais cette perfection ne nous est point permise; il convient de borner ses désirs. L'*Association foncière* le sait; elle n'opère pas sur une si vaste échelle, elle fait la part des préjugés. Le globe n'est pas mûr pour la circulation indéfinie; c'est l'œuvre de l'habitude et du temps. L'homme qui reçoit une valeur d'échange a encore la triste manie de s'enquérir des fondements sur lesquels cette valeur re-

pose. Il veut connaître le fin de l'affaire, et savoir quels sont les moyens de remboursement. On n'a pas d'idée d'une petitesse pareille. L'*Association foncière* comprend, sans le partager, ce sentiment puéril. Elle s'exécute, elle y cède. Elle limite les sommes, elle accorde un gage. Sa pensée est une transaction ; elle jette un pont entre le passé et l'avenir.

» Maintenant voici les calculs auxquels elle s'est livrée ; ils méritent quelque attention.

» On ne sait pas quel est, en France, le total exact des valeurs immobilières. Bien des supputations ont été produites ; elles demeurent à l'état d'hypothèse. Les documents privés sont fautifs, le cadastre insuffisant. Tout se borne à des approximations. Les uns parlent de cent milliards, d'autres de quatre-vingts ; ce sont les plus hardis. Les plus modestes réduisent ce chiffre à cinquante milliards. C'est celui qu'a adopté l'*Association foncière.* Par des évaluations discrètes, elle veut échapper aux chances de mécompte, et s'asseoir sur les bases de la plus stricte sincérité. Ainsi cinquante milliards de valeurs foncières composent la fortune de la France. Cinquante milliards, c'est déjà un joli denier ; laissons les excédants à l'avenir. Eh bien !

qui le croirait? ces cinquante milliards sont une valeur morte, stérile, impuissante : un mot l'explique; elle ne circule pas. Vraiment il fait beau nous voir. Nous savons conquérir le monde, l'ébranler au bruit de nos pas, porter au loin notre nom et nos armes, et ce que nous avons sous la main, à notre portée, nous le négligeons. Il est bien d'être chevaleresque; mais ce n'est pas un motif pour se montrer dédaigneux. Rien ne circule sur le sol de France, quand tout y devrait circuler. Notre pays manque à la circulation, et la circulation lui manque, c'est-à-dire qu'il tourne le dos à l'avenir et se refuse à ses destinées.

» L'*Association foncière* n'a pas d'autre but que de remettre la France dans son vrai chemin. Elle se propose de tout faire circuler, sans exception ni réserve. Elle fera circuler les champs où s'exerce le labour et les prés couverts d'une herbe nourricière. Elle fera circuler les bois touffus et les vignobles généreux. Rien ne se soustraira à ce mouvement, ni les granges, ni le cellier, ni le cheptel, ni la basse-cour. Désormais il faut que tout objet circule; il n'y a de richesse qu'à ce prix. Les constructions même s'accoutumeront à cet exercice. L'*Association foncière* n'exclut rien, ne distingue rien. Elle

fera circuler les chaumières comme les palais. L'immeuble le plus obscur a des droits à son attention. De l'entresol aux mansardes tout circulera. C'est la loi, c'est le principe générateur de la richesse. Circuler, circuler, ce sera bientôt le mot d'ordre et la condition de la substance. Qu'est-ce que la vie du globe, si ce n'est une perpétuelle circulation? Il en sera ainsi de ce que le globe contient. On y arrive par une induction forcée, nécessaire. Et quant aux valeurs insensibles aux charmes de la circulation, elles sont destinées à s'éteindre dans les langueurs de l'immobilité.

» Tel est le point de départ de l'*Association foncière*, tel est le but de l'institution. Elle inaugure l'ère de la circulation et du crédit. Cinquante milliards dorment en France sans profit. L'association va ressusciter cette richesse morte et la faire circuler dans les artères du pays. Il était temps. Les peuples voisins gagnent de l'avance sur nous. La Prusse fait circuler ses châteaux, l'Autriche ses fermes, la Russie ses vastes domaines. Partout le sol circule, les maisons également. Seuls nous demeurons stationnaires. La race germanique nous précède dans les voies de l'avenir. C'est à en rougir pour les fils des vieux Gaulois. Sur les bords du

Danube, de la Vistule et de la Sprée, mille ingénieux petits papiers représentent des acres de luzerne, des champs de trèfle, des arpents de sainfoin. D'autres sont le fruit naturel, le signe actif de nombreux moellons cimentés de chaux hydraulique. On a ainsi des corniches portatives, des cymaises à la main. Voilà des richesses, voilà des trésors. L'or et l'argent ne sont rien en comparaison ; des dieux déchus tout au plus. Et dire que la France ne s'émeut pas à ce tableau, qu'elle dédaigne cette institution tutélaire ! Dire qu'elle n'éprouve pas le besoin d'imprimer un peu de mouvement à ses coteaux et à ses vallons, à ses pignons et à ses murs de refend ! Dire qu'elle se refuse à les découper en chiffons et à en couvrir la surface de son territoire! O honte! honte! comme dit le poëte anglais.

» Cet état de choses va cesser. L'*Association foncière* est armée de la torche qui doit dissiper les ténèbres du crédit. Elle institue un système, elle proclame une date. Dès à présent elle pourrait disposer des cinquante milliards qui composent la richesse immobilière du pays ; elle pourrait en faire l'objet d'une circulation effrénée. Elle y mettra de la discrétion, elle n'épuisera pas la valeur du gage. C'est au quart seulement qu'elle portera ses émis-

sions. Elle traitera la France comme un malade qui a besoin de ménagements; elle lui administrera la circulation par petites doses. Avec le temps cette dose s'accroîtra, et toujours en raison de la force du sujet. Voilà comment l'*Association foncière* justifiera ce qu'a dit d'elle un publiciste célèbre : « Institution admirable, institution féconde, institution patriotique dans la plus noble acception de ce mot! Rameau d'olivier qui plane sur l'arche du revenu public, arc-en-ciel qui s'épanouit au milieu du naufrage de nos finances. »

» Arrivons aux détails de l'opération. Les évaluations les plus dignes de foi portent à deux milliards la somme du numéraire qui circule en France. Monnaie de cuivre, d'argent et d'or, c'est en tout deux milliards. Soixante générations s'y sont épuisées. Que de sueurs dans ce total! Que de victimes! Que de temps perdu! L'âme s'épouvante, le cœur s'attriste à y songer. Deux milliards en cinquante siècles! Enfin, passons. A ces deux milliards il convient d'en joindre un troisième en papier; papier des banques, papier de crédit. C'est l'embryon de l'idée moderne que l'*Association foncière* va préserver de l'avortement. Donc trois milliards en tout. Voilà sur quelles ressources vit le pays, et à

quoi se réduit dans son sein le principe générateur de la richesse. Chiffres écrasants! Récapitulation humiliante! Trois milliards! L'*Association foncière* ne pouvait demeurer impassible devant un tel résultat; elle devait aviser, elle l'a fait.

» Dès aujourd'hui elle crée douze milliards de circulation; elle accroît d'autant la fortune de la France. Elle pouvait doubler, tripler la somme; elle a voulu garder de la mesure dans le bienfait, et ne pas épuiser d'un coup la reconnaissance des populations. Douze milliards! direz-vous, pourquoi pas treize? Pourquoi? Mon Dieu, parce que. Douze est un diviseur convenable, et d'ailleurs il y a une étoile pour les chiffres. Celui-ci a semblé heureux à l'*Association foncière*. Il est rond, il est sonore; puis il forme le quart environ de la richesse immobilière. On se déciderait à moins. La vie offre des mystères plus ténébreux, et l'on n'y pénètre pas toujours le fond des choses.

» Comme gage de ces douze milliards de circulation, l'*Association foncière* affecte les cinquante milliards dont se compose la fortune assise. La France prend ainsi d'une main et rend de l'autre, elle se sert à elle-même de caution, elle est sa propre garantie. Mécanisme ingénieux et dont l'esprit

humain ne saurait trop s'enorgueillir! L'effet en sera rapide, immédiat, décisif. Hier encore, la communauté ne possédait que trois milliards, trois pauvres petits milliards, péniblement amassés, le capital des générations, l'épargne des siècles. Aujourd'hui elle se trouve à la tête de quinze milliards en nombres ronds, trois milliards anciens et douze nouveaux. Quel pas merveilleux! Quelle acquisition soudaine! L'imagination s'exalte à en calculer les résultats, elle s'y perd, elle se sent vaincue. La proportion arithmétique n'en exprime qu'une part, et néanmoins elle élève au quadruple les éléments de bien-être et de prospérité. C'est-à-dire qu'au lieu d'une paire de bottes, tout citoyen en aurait cinq, et ainsi du reste. Un ordinaire de trois plats au choix serait porté à quinze, et le fermier, au lieu d'un attelage de labour, trouverait dix bœufs dans son étable. La nature seule resterait en arrière d'un tel progrès; elle ne donnerait à l'homme ni dix mains ni cinq estomacs. Tant il est vrai que le bien absolu n'est pas de ce monde, et que les plus belles choses y sont mêlées d'imperfections!

» L'*Association foncière* n'a pas à se préoccuper de cette ellipse ; elle améliore l'œuvre de Dieu, elle ne la refait pas. Elle sait qu'il existe des bar-

rières devant lesquelles vient se briser le génie humain. Son but est de multiplier les biens terrestres, et elle l'atteint par un essor inouï donné à la circulation. Elle ne créera ni plus d'organes ni plus de besoins, mais elle fournira les moyens d'exercer les uns et d'apaiser les autres. On se dispute ici-bas la richesse ; pourquoi ? Parce qu'elle est rare. Qu'on la répande à flots, et les jalousies s'éteindront. La terre surtout est l'objet de bien des convoitises. On poursuit ceux qui la possèdent d'anathèmes furibonds ; on les menace dans leur jouissance, on conteste jusqu'à leur droit. L'*Association foncière* enlève tout prétexte à ce sentiment ; elle l'étouffe au berceau. Envieux ; qui peut l'être désormais ? De qui ? de quoi ? Le moindre citoyen n'est-il pas fondé à se dire : J'ai en poche un morceau de ce pré ; quelques mètres cubes de cette maison, cent arbres de ce parc, dix ares de ce domaine ? Ainsi, par une combinaison matérielle, on arrive à ramener les esprits dans les voies d'un concert et d'une sorte d'apaisement moral.

» Les temps sont venus, et comme l'a dit un grand philosophe, l'âge d'or n'est pas en arrière de nous, il est en avant. Que tout circule à l'envi, que toute richesse entre en branle. Point de fai-

blesse, point de préjugé. Quand on se livre à la circulation, on ne saurait trop s'y livrer. Et surtout guerre aux sages, aux prudents! Peut-être diront-ils que ce n'est pas tout que d'émettre et qu'il faut encore rembourser. Rembourser! voilà un mot bien vieux; avant peu on le rayera du vocabulaire. Rembourser! à quoi bon, si la loi déclare qu'on ne remboursera pas? Autrement, adieu les plaisirs de la circulation! Le quart d'heure de Rabelais trouble les meilleures fêtes. Et puis n'est-ce pas le cas de répéter sur un air connu : Paiera qui pourra! L'histoire financière est pleine de ce refrain.

» Là-dessus, il faut le dire, l'*Association foncière* professe des opinions très-arrêtées. Elle considère le remboursement comme un fléau; elle invoque contre lui des mesures de rigueur. Éteindre des titres, mais c'est porter la main sur la circulation, en amoindrir l'effet, en affaiblir l'empire. Non, point de remboursement. Cours éternel et forcé. La terre est de l'or; on peut battre monnaie avec. Toute valeur est faite pour voltiger et exécuter perpétuellement son tour de France. L'*Association foncière* défendra ces principes fondamentaux; elle ne souffrira pas que l'on en dévie. Elle en prend l'engagement solennel. Elle a posé les

chiffres et les maintiendra. A moins de douze milliards elle n'admet pas que l'on puisse dégager l'inconnue de l'avenir, et accomplir dans son entier la régénération financière.

» En attendant, elle fait un appel au public pour ses frais de premier établissement. Il sagit de fonder les choses sur le granit. Cinquante mille francs doivent suffire. L'*Association foncière* ne doute pas qu'ils ne soient immédiatement souscrits. Tout actionnaire aura droit aux bénéfices de l'entreprise, c'est-à-dire aux douze milliards qui vont être versés dans la circulation. Les fondateurs prendront en outre le titre d'amis de l'humanité : on leur garantit une place dans l'histoire. Comme les frais d'établissement doivent être acquittés dans un bref délai, les souscripteurs sont invités à s'aboucher avec le caissier le plus tôt qu'il sera possible. Pour leur offrir quelques facilités, on a abaissé les titres jusqu'au coupon de cinq francs. L'institution est éminemment populaire; elle doit se mettre à la portée de toutes les bourses. Lorsque vingt coupons auront été souscrits, l'*Association* sera fondée; elle reposera sur des bases impérissables.

» La souscription est ouverte à partir d'aujourd'hui. »

Ainsi s'exprimait ce document; il résume la tactique des oiseaux de proie. D'un cadavre à peine emportaient-ils quelques lambeaux. Toute idée nouvelle, toute entreprise en germe les voyait accourir; et quand la place était occupée, ils s'imposaient à force de bruit. C'est surtout au sujet des ouvriers que leur industrie s'exerça. On sait avec quelle ferveur le gouvernement s'occupa d'eux, et quel intérêt il prit à leurs misères. Les esprits étaient dirigés de ce côté, les cœurs aussi. Personne ne se refusait à une réparation; on ne différait que sur les moyens. Les uns la cherchaient dans les sphères de la rêverie, les autres sur le terrain des réalités. Tous désiraient ardemment réussir. On essayait mille combinaisons, on répandait au hasard des sommes considérables. L'association avait des partisans; on y eut recours. Associer les ouvriers entre eux, les associer avec leurs patrons, tels furent les deux termes de cette expérience. Là encore on vit les oiseaux de proie intervenir. Bon gré, mal gré, il fallut compter avec eux. A titre d'interprètes ou de défenseurs, ils parlaient au nom de l'ouvrier, stipulaient pour l'ouvrier, tendaient la main en faveur de l'ouvrier. Hélas! le bienfait se trompait d'adresse, et derrière l'intérêt de la blouse

perça plus d'une fois l'intérêt de l'habit noir. Que d'argent s'est ainsi égaré en chemin ! Que d'états-majors ont vécu aux dépens du soldat ! L'atelier national lui-même a eu le sien.

Sur les sommets du Luxembourg les oiseaux de proie avaient trouvé une autre victime. J'en ai parlé ailleurs ; c'est le grand homme, réduit à un centimètre par mètre, qui analysait le travail et le traitait par un nouveau procédé. Dans sa simplicité parfaite, il s'était imaginé et disait tout haut que l'État allait devenir le manufacturier universel. C'en fut assez pour lui attirer des clients ; il lui en vint de tous les coins de l'horizon. Les industries véreuses, celles que la crise avait démontées, d'autres encore, à l'affût d'une bonne occasion, vinrent mettre aux pieds du gouvernement leurs moteurs rongés par la rouille et leurs métiers en désarroi. A l'aide du moindre effort, on eût pu acquérir toutes les usines de France ; il s'agissait seulement d'y mettre le prix. Ceux-ci renonçaient par dégoût, ceux-là espéraient une liquidation avantageuse. Vis-à-vis d'un chaland si naïf toutes les prétentions étaient permises. On ne s'y épargna point. C'était une aubaine ; on en profita à l'envi. L'industrie, désarmée par les événements, ne pouvait plus se défendre ; elle posa

les termes d'une capitulation aux dépens du Trésor. Les demandes affluaient et le grand homme les prenait au sérieux. Il ne voyait point là-dessous les serres de l'oiseau de proie.

Partout cette légion avide se retrouva ; partout elle sut tourner à son profit les expédients issus de la nécessité. Les primes accordées à l'industrie et à la navigation eurent leurs oiseaux de proie. Les prêts d'argent aux établissements manufacturiers n'en furent point exempts. Il en fut de même des commandes hâtives et des fournitures d'exception. Les magasins du gouvernement se remplirent de biscuit suspect et de draps rebelles à l'emploi. Les oiseaux de proie s'en étaient mêlés. Il n'était point de projet, point d'idée qui ne leur fussent un aliment. Les uns destituaient la Banque de France au profit d'une banque nationale de leur invention. Les autres déchaînaient sur le pays des phalanges agricoles, en vue d'un défrichement universel. Il s'en trouva par milliers dans les négociations sur les chemins de fer, vingt fois reprises, vingt fois quittées; dans les fermes-écoles, où chacun voulut placer son mot et son champ. Tous convoitaient un lambeau de ces millions décrétés coup sur coup, un peu au hasard et sous l'empire de la circonstance.

L'un des grands poëtes latins nous raconte, dans un style dont il a emporté le secret, comment le repas de son pieux héros fut un jour troublé par la présence d'oiseaux immondes. Ceux que notre Révolution vit à l'œuvre devaient être de la même famille et venir du même point de l'horizon. Ils se mêlèrent aux meilleures choses pour les souiller et marquèrent leur passage par des vestiges impurs.

## CHAPITRE XLII.

### Le Volcan.

L'état de nos finances nous avait forcés à quitter l'hôtel; la vie y était trop dispendieuse. Nous arrivions à nos dernières pièces d'or, et l'art de ma femme consistait à en ménager l'emploi et à en prolonger le service. Vers l'une des rues qui touchent aux barrières, j'avais découvert un logement qui à d'autres avantages joignait celui du bon marché. Nous y portâmes nos dieux lares. Il se composait de trois pièces; elles nous suffisaient. Depuis longtemps j'avais dit adieu aux raffinements de la vie; le souvenir des jours opulents ne répandait plus d'ombre sur mon chemin. La prospérité

avait fait de moi un ambitieux; le malheur en faisait un philosophe. C'est la dernière ressource des cœurs déçus.

Nous vivions désormais à l'écart et dans l'attente de meilleurs jours. Une telle crise ne pouvait se prolonger indéfiniment. Tous les ressorts de la vie s'y seraient brisés. Le spectacle que nous avions sous les yeux rappelait ces sociétés confuses où les droits n'étaient pas fixés et où la force jouait le principal rôle. Aucun des pouvoirs réguliers ne trouvait grâce devant la souveraineté des carrefours. On les contestait d'autant plus vivement qu'ils semblaient moins résolus à se défendre. Un semblable désordre ne s'était jamais vu. Aux temps les plus agités, le peuple avait reconnu des maîtres et accepté un frein. Nos grands révolutionnaires pesaient sur lui avec une main de fer. Ici, rien de pareil : aucun nom ne commandait le respect ni l'obéissance. Les plus humbles et les plus glorieux étaient couverts des mêmes invectives et frappés du même dédain. L'autorité morale était nulle; l'autorité matérielle s'en allait à l'abandon.

En attendant, la foule s'enivrait de plus en plus d'elle-même. L'échec récent, loin de la décourager, avait ajouté à ses colères un ferment nouveau.

L'idée d'une revanche était dans les esprits. Les plans de campagne se succédaient, les cris de guerre couvraient les murs. Un jour on parlait de marcher sur le siége du gouvernement afin d'y saisir des otages ; un autre jour, de se porter sur Vincennes et de mettre ses canons au défi. Les femmes et les enfants auraient formé l'avant-garde et se seraient offerts des premiers aux ravages des boulets. Qui eût pu résister à une démonstration si éclatante? Les remparts devaient tomber d'eux-mêmes, les herses s'abaisser et livrer passage aux martyrs du donjon. Puis, à ces moyens directs, on substituait des expédients détournés. Ainsi, il fut question longtemps d'un banquet populaire, exécuté dans les plus vastes proportions. Tout avait été calculé pour qu'il réunît le double caractère de la simplicité et de la grandeur. L'écot était fixé au plus bas, vingt-cinq centimes : encore obtenait-on des tempéraments. Le couvert devait être mis dans la plaine des Vertus et sous cette tente d'azur que Dieu a élevée à l'usage de l'homme. Le menu ne comportait pas de grands détails et éloignait l'idée de tout excès. Rien en apparence de plus inoffensif. Il restait à savoir si les ordonnateurs n'avaient pas une carte secrète et quel en eût été le supplément.

Sous ces mille formes se cachait un dessein arrêté, celui d'une prise d'armes. Le sol s'agitait sous les pieds, l'air était plein de bruissements. Les signes précurseurs ne manquaient pas ; on n'entendait qu'imprécations et menaces. En aucun moment les clubs ne s'étaient montrés plus audacieux. Ils ne se contentaient plus d'être les foyers de l'insurrection : ils en étaient aussi les arsenaux. Chaque soir on y donnait le mot d'ordre ; on y distribuait des munitions de guerre. Le dénombrement, la distribution des forces y étaient l'objet d'un travail assidu. Aux escarmouches de partisans allaient succéder des opérations régulières, conçues par des hommes du métier. Sur un signal convenu, Paris devait se trouver partagé en deux tronçons, hostiles l'un à l'autre. La révolte n'agirait plus à l'étourdie et chevaleresquement : elle entendait mettre les avantages de son côté. Des ouvrages de défense avaient été combinés et liés entre eux : c'étaient des remparts de pavés, pourvus d'embrasures et de meurtrières. Système redoutable et complet, où les lignes succédaient aux lignes, les retranchements aux retranchements! Ainsi, cette fois, la révolte aurait tout pour elle : les bénéfices du nombre et le choix du terrain.

Quant à son armée, rien n'en pouvait contenir l'ardeur : ses rangs se formaient à vue d'œil; sa tenue était celle de troupes à qui la victoire a toujours souri. De vingt mille ouvriers déclassés, l'atelier national était arrivé, par la force des choses, au chiffre énorme de cent vingt mille. Légion du besoin et de la misère! c'était une charge qu'aucun trésor n'aurait pu supporter. On y eût ruiné le crédit public sans profit pour personne. Chaque jour des noms nouveaux entraient dans les cadres et aucun n'en sortait; la spéculation et la fraude s'en mêlaient aussi. Même dans ce budget de la misère, le cumul s'était introduit : des mains suspectes ou parasites détournaient à leur profit une part des subsides destinés aux malheureux. Point d'examen de titres ni de contrôle régulier. Jamais secours ne fut distribué avec moins de discernement. On eût dit une prime accordée à l'indolence. Un double dommage en résultait : dommage pour nos finances et dommage pour nos mœurs. Sous peine d'aller à l'abîme, il fallait s'arrêter dans cette voie. L'Assemblée comprit qu'il y avait là pour le pays un péril, pour elle une responsabilité. Elle ordonna que l'atelier national fût dissous.

L'acte était décisif; il provoqua une explosion

de colères. Cette armée avait pris pour règle de ne reconnaître aucun pouvoir supérieur au sien. Elle traitait avec le gouvernement, comme les janissaires traitaient avec leur Grand-Seigneur. Sur le moindre prétexte, elle renversait ses marmites et assiégeait les portes secrètes du palais. Placé entre une faiblesse et le cordon, le gouvernement optait pour la faiblesse. Ce régime durait depuis quatre mois. Pour la première fois, on osait lutter de front; c'était une nouveauté. Aussi n'y eut-il qu'une longue clameur sur toute la ligne de l'atelier national. De Saint-Mandé à Neuilly, de Boulogne à Villejuif, on brandit les pioches en guise d'épées. Dissoudre une institution à peine dans sa fleur, quelle audace digne de châtiment! Une besogne si douce! un travail si récréatif! Tant de jeux de bouchon et de verres vidés sur le comptoir! Quoi! du jour au lendemain, il fallait renoncer à tout cela? Plutôt la mort. Ainsi le gant était jeté, et il ne restait qu'à offrir la bataille.

Les pensionnaires de l'atelier ne s'y engageaient pas à titre égal. Une minorité turbulente donnait l'impulsion; les autres y cédaient seulement. Beaucoup s'abstinrent, et dans le nombre les plus honnêtes, les plus dignes d'intérêt. C'est dans l'ordre.

En temps de crise, les bons instincts sont comprimés, les mauvais éclatent. Aussi les héros, les chefs de l'entreprise avaient-ils presque tous à leur charge un passé onéreux. Ceux que la chiourme ne réclamait pas étaient des habitués du cabaret. Ils apportaient à la guerre civile son élément le plus actif, l'abrutissement du crime ou celui du vin. Ces natures perverties ou violentes dominaient l'atelier; elles y régnaient par la terreur. Les esprits faibles s'en défendaient mal et se jetaient dans un danger plutôt que de s'exposer à une querelle. L'exemple achevait ce que la crainte avait commencé, et c'est ainsi que cette armée formait ses cadres et voyait s'accroître le nombre de ses combattants.

Il est vrai de dire qu'au-dessus ou à côté de ce gros du parti figuraient quelques hommes d'une condition et d'une orthographe plus relevées. C'étaient les ambitieux au petit pied, les hommes d'état en expectative. Famille nombreuse et riche en variétés! Par exemple, l'aigle du journal à un sou, qui, entre onze heures et minuit, dispose du sort des empires, ou bien l'oracle de l'estaminet, qui puise dans un bischoff continu des procédés de régénération à l'usage du genre humain. Près de ces mortels d'avenir, voici les blessés des lettres et des

arts, qui ont demandé à la gloire et à la fortune plus qu'elles ne pouvaient leur donner, et qui, déçus dans cet espoir, veulent faire porter à la société les torts secrets de leur orgueil. Chaque profession, chaque carrière fournit ainsi une somme de rancunes et de griefs qui dégénèrent volontiers en un sentiment de révolte. Être mécontent de soi conduit à être mécontent des autres, et il est difficile de trouver parfait un monde où l'on ne réussit pas. De là l'émeute en gants frais et en bottes vernies. On ne la voit pas au feu, mais elle prépare la bataille et y assiste en intention, toute disposée à s'en adjuger intégralement les profits.

Ainsi se combinaient, à divers degrés, les éléments d'une action prochaine. En haut, les esprits inquiets, les existences déclassées, les vanités sans frein, l'envie surtout, plus implacable que le besoin. En bas, la dégradation légale, les vices abjects, les appétits grossiers et l'espoir avoué de mettre la société à sac. Des deux parts, les passions les plus noires, les mobiles les plus hideux. La guerre civile allait sortir de ces ferments. On ne s'en cachait plus; la sédition marchait tête haute. Elle bravait l'Assemblée, elle balançait le gouvernement On eût dit que Paris lui appartenait. Le langage des

clubs résonnait comme un tocsin, et jetait sur le pavé une population frémissante. Plusieurs fois résolue, la prise d'armes avait subi des ajournements successifs. Il s'agissait de mieux assurer le terrain et d'envelopper la ville dans un réseau d'attaques simultanées. Le plan définitif ne laissait plus de doutes sur le résultat. Pour un jour encore, la France relevait de pouvoirs indignes de leur mission, mais elle allait se réveiller le lendemain avec un gouvernement de terrassiers et d'hommes de lettres, la fleur du cabaret et de l'estaminet.

Le moment prédit arriva ; le volcan brisa son enveloppe. Ce souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit. Depuis le matin, je me livrais à mon travail préféré. J'étais en quête de mes combinaisons, et venais d'ajouter aux destinées du globe deux chapitres entièrement nouveaux. Les heures s'écoulaient avec la rapidité de l'éclair. De loin en loin, il est vrai, des rumeurs vagues arrivaient jusqu'à moi ; mais j'en étais promptement distrait par le charme de la composition. Il y a des exemples de cette force d'isolement : Archimède en fournit un très-mémorable. Comme lui, j'étais absorbé dans un problème, quand déjà le meurtre parcourait la cité, et n'aurais point abandonné cette poursuite,

si Malvina ne fût entrée brusquement dans la pièce où je travaillais, et ne se fût précipitée vers moi avec des airs effarés :

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir? Qu'allons-nous devenir, mon ami?

Dix fois elle répéta sa phrase sans obtenir de réponse : ma pensée était ailleurs.

— Qu'allons-nous devenir? disait-elle toujours.

— Qu'est-ce donc? répondis-je enfin machinalement et sous l'empire de ma préoccupation; qu'y a-t-il?

— Ce qu'il y a? dit-elle avec vivacité. Tu te promènes donc dans les nuages? Il y a que l'on s'égorge dans Paris.

— Bah! répliquai-je en homme qui se réveille en sursaut.

— C'est comme cela. Tout est à feu et à sang depuis onze heures du matin. Deux cent mille hommes descendent des faubourgs et marchent sur l'Assemblée nationale. Vincennes vient de se rendre à discrétion.

— Qui t'a conté cela?

— C'est public. Tout le quartier le sait. Il n'y a que toi pour n'être au courant de rien. Aussi est-il

permis de se cogner le nez contre du papier quand on est à deux doigts de la mort! De la mort, entends-tu? Les faubourgs l'ont déclaré formellement; ils veulent couper les riches par morceaux. Ils massacreront jusqu'aux femmes.

— Allons donc!

— C'est comme je te le dis! Des horreurs! Mais ils peuvent venir; je les attends. Ils n'auront pas bon marché de moi. Ah! ils en veulent aux femmes; eh bien! nous verrons. J'ai mis de l'huile à bouillir; il suffit. J'en échauderai vingt-deux avant qu'ils aient monté l'escalier.

— Tu es folle, Malvina!

— De quoi! Il faudra donc se laisser immoler sans montrer les dents? Si c'est ton goût, passe-toi-le. Moi, je leur ménage une surprise. Qu'ils viennent seulement avec des rhumatismes, je me charge de les guérir, et gratis! Ah! ils en veulent aux femmes?

— Propos de portier?

— De portier ou autre, j'aime mieux en avoir le cœur net. C'est là; ils en tâteront ou ils n'en tâteront pas, à leur choix. Mais, dis donc, Jérôme, il me semble que ça chauffe. Entends-tu ces coups? Comme ils se suivent! comme ils sont nourris!

— En effet ! on dirait que le son se rapproche.

— Ils gagnent du terrain ; c'est clair. Où ont-ils donc trouvé des armes ? On nous vend, mon ami ; on nous vend. On ne m'ôterait pas de la tête qu'il y a là-dessous un coup monté. La mobile doit en être. Il se peut que le gouvernement y trempe aussi les doigts. Tu sais que je n'y ai jamais eu confiance. Mais quel bruit ! quel bruit ! Et penser que tout coup peut tuer un homme ! Les ruisseaux doivent couler du sang.

Ma femme s'était approchée de la croisée et prêtait l'oreille aux décharges qui se succédaient. Tout à coup un nuage se répandit sur sa physionomie, et d'une voix troublée elle me dit :

— Jérôme, de quel côté ça peut-il se passer ? Tu ne devines pas à peu près ?

— C'est assez difficile, répliquai-je.

— Essaye toujours ; là, à ton idée, ajouta-t-elle avec un sentiment d'inquiétude de plus en plus vif. Où ça peut-il être ?

— Mais aux environs de l'Hôtel de ville, je pense.

Ces mots suffirent pour amener la crise dont je suivais les symptômes. Ma femme joignit convulsivement les mains et les tendit ensuite de mon côté avec une expression désespérée :

— Dieu du ciel, s'écria-t-elle, et moi qui l'oubliais! moi qui oubliais mon enfant! Où avais-je donc la tête? Mon enfant! mon Alfred! Malheureuse que je suis!

— Tu as raison, Malvina! j'y cours.

— Son pensionnat qui est juste de ce côté! Oh mon bel enfant! Peut-être me l'ont-ils déjà assassiné! Viens, Jérôme, viens!

J'avais pris mon chapeau et me disposais à partir quand elle m'arrêta :

— Attends, me dit-elle. Tu n'iras pas seul.

— C'est s'exposer inutilement, lui répondis-je. Sois tranquille, je te le ramènerai.

— Et moi donc? que ferais-je ici? Jérôme, tu ne sais pas ce que c'est qu'une mère. Mais je mourrais de mille morts à vous attendre tous deux. Et s'il vous arrivait un malheur! Non, je veux voir ça de près, je veux y être. C'est bien assez de n'y avoir pas songé plus tôt. Viens, viens.

En parlant ainsi elle avait achevé sa toilette et se trouvait déjà sur l'escalier. Nous sortîmes. Le quartier était tranquille ; seulement, çà et là, il s'y formait des groupes, et quelques pavés déchaussés attestaient le passage des mécontents. De rue en rue, de maison en maison, les nouvelles circulaient

avec une rapidité merveilleuse. Il y en avait de fausses ; il y en avait de vraies. Les plus absurdes étaient celles qui trouvaient le plus de crédit. On mettait les insurgés à la tête d'une artillerie formidable et de machines douées d'une grande puissance de destruction. On assurait qu'ils avaient garni tous les égouts de barils de poudre, et qu'à un moment donné ils feraient sauter les beaux quartiers de Paris. Ces récits passaient d'une bouche à l'autre et acquéraient plus de gravité dans le trajet. Pour les propager, ils trouvaient au besoin des émissaires détachés par l'émeute, et chargés de répandre l'alarme à son profit et en son nom.

Nous atteignîmes la ligne des boulevards. Malvina m'entraînait ; elle avait des ailes. On eût dit que toute minute de retard était autant d'enlevé au salut de son enfant. A peine jetait-elle à droite et à gauche, un regard distrait ; rien ne la touchait si ce n'est sa préoccupation maternelle :

— Pourvu que nous arrivions assez tôt ! disait-elle avec anxiété.

Les boulevards étaient garnis de soldats. Pendant quelques heures, l'émeute avait pu s'y maintenir à la hauteur des portes Saint-Denis et Saint-Martin ; une attaque vigoureuse avait suffi pour l'en

déloger. Les traces du combat étaient encore visibles. Sur les murs l'empreinte des balles, sur le pavé des traînées de sang témoignaient à quel point il avait été sérieux. La guerre civile y éclatait dans toute son horreur. Des citoyens étaient tombés sur ce champ de bataille pour l'honneur du drapeau et la défense des lois; ils étaient tombés sous des mains impies. Le cœur, à ce spectacle, éprouvait un serrement douloureux. Les enfants d'une même patrie se déchirer ainsi, et déchirer le sein de leur mère ! Triste guerre où le triomphe était un deuil, et où il fallait mettre un crêpe autour du laurier ! Comment expliquer un vertige pareil? Comment y trouver une excuse ? Comment ne pas regretter surtout ce courage dépensé en vain, et ces forces anéanties dans un choc sacrilége ?

De telles scènes n'étaient guère propres à rassurer Malvina ; elle y voyait un danger de plus pour son fils. Aussi hâtait-elle le pas, et à ce point, que j'avais quelque peine à la suivre. Nous n'avions pas quitté les boulevards. Les régiments se succédaient ; l'infanterie, avec l'arme au pied ; la cavalerie, avec la bride en main. Les lanciers agitaient leurs banderoles au vent, les cuirassiers déployaient leurs lignes étincelantes. Cet appareil militaire avait un carac-

tère de force et de grandeur. Naguère proscrite, l'armée rentrait dans ses droits, et allait prendre sa revanche contre les pavés. Non pas qu'il n'y eût dans son sein un peu d'émotion à la pensée de cette guerre terrible; mais elle obéissait à un mobile supérieur: l'accomplissement d'un devoir et le dévouement à la patrie.

Au delà du Château d'Eau, notre marche fut arrêtée brusquement; nous étions en plein champ de bataille. Les balles sifflaient de toutes parts, les obusiers allaient se mettre en ligne. Logés dans les maisons, les insurgés tiraient de là presque à coup sûr. Les soldats tombaient dans les rangs, les artilleurs sur leurs pièces. Malvina ne sourcilla point; elle essuya bravement le feu. C'était de l'héroïsme maternel. J'abrégeai l'épreuve et l'entraînai dans une rue latérale où la circulation n'était pas interceptée. Dans le danger qu'elle venait de courir, c'est encore à son fils qu'elle songea.

— Pauvre Alfred! dit-elle en se remettant au pas accéléré, qui sait ce qu'il sera devenu au milieu de cette bagarre? Pourvu que nous le retrouvions vivant!

— Il est à l'abri!

— A l'abri! reprit-elle d'une voix mélancolique;

qui y est aujourd'hui ? Les temps sont si mauvais ! Dieu ! qu'il me tarde de le tenir! et que je vais donc l'étouffer de baisers !

Nous touchions au pensionnat ; encore cinq minutes de marche et nous arrivions devant la porte cochère. Malvina ne se possédait plus ; son Alfred était là. Elle rasait le sol, elle détalait comme une biche. O mécompte ! A l'angle d'une rue et au moment où nous nous démasquions, une voix brusque se fit entendre :

— Au large ! dit-elle.

Je levai les yeux. A quinze pas de nous se dressait une forteresse de pavés, chef-d'œuvre de cet art qui a déjà des professeurs. Rien n'y manquait, ni les créneaux, ni les angles rentrants, ni le principal, ni les accessoires. Par ses proportions et ses formes, cet ouvrage de défense rappelait les monuments cyclopéens. Une garniture de fusils en couronnait les crêtes, et au sommet, enveloppé d'un drapeau rouge, un enfant de Paris figurait une statue sur un socle de grès. C'était à la fois une vedette et un emblème. En cas d'attaque, c'eût été une victime aussi. Mais l'enfant de Paris se plaît à des jeux pareils. Il lui faut du mouvement et des spectacles. L'émeute à ses yeux n'a que cet attrait ; il n'y voit

rien de plus. Peu lui importe au nom de qui, au nom de quoi elle usurpe le pavé. Il suit l'émeute comme il suit le tambour, par goût. Il y tient fièrement son rôle et s'y fait tuer au besoin. C'est le plus net de ses profits.

Nous nous trouvions donc en face d'un obstacle nouveau. Braver cet appareil n'était pas sans périls. Vingt tubes meurtriers montraient leurs gueules menaçantes, et du haut de son belvédère, le gardien de la barricade nous invitait, par un geste impérieux, à en dégager les abords. Des voix rudes se mêlaient à celle de l'enfant, et répétaient sur mille tons :

— Au large donc ! au large !

— Au large! ajouta un insurgé plus impatient que les autres, au large! (et il appuyait l'avis d'un juron) ou je fais feu.

La partie se gâtait ; nous avions affaire à des gens de mauvaise humeur. Cependant notre chemin était d'aller droit à eux ; il n'y en avait point d'autre. J'hésitais ; Malvina avait pris son parti. De l'autre côté de la barricade, son fils l'attendait :

— Au petit bonheur, dit-elle, je n'en suis pas à un coup de fusil près. Il en a fallu vingt pour tuer le maréchal Ney.

Et avant que j'eusse pu m'y opposer, elle marchait d'un pas délibéré vers la redoutable forteresse. Bon gré, mal gré, il fallait la suivre. Les cris se succédaient.

— Au large, citoyenne! disait la vedette.

— Au large! répétait la garnison.

Malvina n'en tenait compte ; elle gagnait du terrain. Les jurons voltigeaient toujours.

— Jérôme, me disait-elle, tant qu'ils sacrent il n'y a rien à craindre. Les sournois seuls font de mauvais coups.

Une explosion répondit à sa pensée; c'était sans doute le trait d'un mauvais plaisant. Une amorce, une capsule, peut-être. Mais ma femme prit la chose au sérieux :

— Vous êtes bien des soldats du pape! dit-elle à haute voix. Est-ce que par hasard un jupon vous fait peur?

Cette saillie termina tout; elle fut accueillie par de longs éclats de rire. Un parlementaire descendit du haut de ces remparts de grès. On transigea. Je ne pouvais pénétrer dans l'intérieur de la place; les consignes s'y opposaient; seulement on les fit fléchir en faveur de Malvina. L'enfant de Paris quitta son poste aérien, et avec l'aisance d'un troubadour :

— Madame la marquise, dit-il, veut-elle accepter ma main pour franchir la barricade ?

Malvina accepta gravement, et le jeune drôle continua à se donner les airs d'un chevalier :

— Bien, madame la marquise, attention au parquet, il vient d'être ciré. Doucement, là, doucement, ménageons les brodequins. Parfait ; nous voici hors du mauvais pas. Mes révérences à madame la marquise.

Cependant ma position n'était pas des plus sûres. En cas d'attaque, je me trouvais pris entre deux feux. Je cherchai l'abri d'une porte et m'effaçai du mieux que je pus. Rien de plus équivoque que ma présence en cet endroit. Je pouvais être fusillé par les insurgés comme un ami de l'ordre, et par les amis de l'ordre comme un insurgé. Heureusement ma femme comprit mon embarras et sut l'abréger. Je la vis bientôt reparaître au sommet de la barricade, tenant son enfant par la main, puis reconduire, avec toute sorte d'égards, jusqu'au niveau du pavé. Elle me rejoignit, et peu de minutes après nous étions hors de vue.

— Le voici, Jérôme, le voici ! me dit-elle en me montrant Alfred qui bondissait à ses côtés. Il est vivant ! il est intact ! Qui sait s'il en eût été de

même plus tard? Je les ai vues de près, sais-tu! Quelles figures, bon Dieu, quelles figures! Sur huit, il y en sept de louches. Et dire que notre enfant était sous leurs mains, qu'ils auraient pu en faire une bouchée! Tu en penseras ce que tu voudras, mon cheri, mais je veux brûler un cierge à Saint-Roch. C'est miracle qu'il en ait réchappé.

Nous retournâmes au logis par le chemin que nous avions suivi en allant. La circulation était déjà moins libre. L'aspect de Paris avait quelque chose de sinistre et de glacial. Il y régnait un doute universel, une consternation muette. On ne savait sur qui ni sur quoi compter. L'air était plein de trahisons, et le sol de piéges. On était en guerre, en pleine guerre; il n'y avait pas à s'y tromper. Les boulevards étaient un vaste camp, gardé par des consignes sévères. Hommes et chevaux n'en bougeaient plus. L'asphalte servait de lit et le pavé de litière. Des aides de camp parcouraient cette ligne stratégique en recueillant des rapports et laissant des ordres sur le chemin. Le régime militaire sortait tout armé des écarts de la multitude. Il en était la conséquence et l'expiation.

Malvina continuait à placer ailleurs ses soucis; elle était toute à son fils. Elle ne pouvait se lasser

de l'entendre, de le faire causer. M. Alfred lui racontait comment entre les divers lycées on n'avait pu s'entendre sur le compte de la République. Descartes le comprenait d'une façon, Monge d'une autre; Rollin hésitait entre les deux. Tous, d'ailleurs, s'acharnaient à leurs opinions et y apportaient une grande vivacité. Monge avait envoyé un cartel à Descartes; celui-ci n'y avait point encore répondu. Probablement la question se viderait à la première rencontre et avec des pierres dans les mouchoirs. Autrement Descartes serait déconsidéré aux yeux de tous les lycées de Paris. On ne le saluerait plus et on lui cracherait au visage. C'était une affaire décidée irrévocablement. Dans ce cas, Rollin se battrait contre Monge à défaut de Descartes. Un cartel ne peut pas tomber ainsi dans l'eau; il y a toujours une satisfaction au bout.

M. Alfred trouvait ce jour-là dans sa mère un auditeur indulgent; elle était trop heureuse de l'avoir sous sa main, de le sentir près d'elle. A peine rentrés, elle le prit sur ses genoux et le couvrit de caresses.

— Viens donc ici, dit-elle; viens, mon minet, que je me remette un peu le cœur. Embrassez votre mère, monsieur, et plus fort que cela. En-

core, encore, toujours. Vrai, mon minet, je t'ai cru perdu. Et maintenant, ajouta-t-elle en me prenant la main, puisque nous voici réunis, les choses seront ce qu'elles pourront. Ensemble, on est bien forts. Et pour le reste, à la garde de Dieu!



## CHAPITRE XLIII.



### L'Éruption.

Les jours qui suivirent furent des jours de deuil. L'histoire n'a point de page plus funèbre. Certes, Paris s'agita sous d'autres hommes et en d'autres temps : il eut, avec la Ligue, d'ardents combats et des guerres galantes avec la Fronde. La révolte n'y est pas un fruit nouveau, la turbulence encore moins. Il a fait et défait bien des pouvoirs, salué et chassé bien des souverains. Il ne laisse pas longtemps l'auréole attachée aux mêmes fronts. Cependant étudiez ses annales; vous le trouvez héroïque et capricieux, jamais haineux ni farouche. Surtout il n'offrit, à aucune époque, le spectacle d'une lutte

de classes soutenue avec un implacable acharnement et d'un conflit d'intérêts poussé jusqu'à l'extermination.

Voilà où Paris en était arrivé ; le sang y coulait à flots pour une question de subsides. Des sophistes avaient conseillé au peuple de moins compter sur ses bras que sur les largesses du trésor, et l'avaient ainsi jeté hors des voies régulières du travail Une déviation en amène une autre, et d'un sentiment erroné des choses, le peuple en était arrivé, par une pente naturelle, à la colère qu'engendrent les mécomptes, et de la colère aux coups de fusil. Depuis trois jours il usait de cet argument, et soutenait derrière ses barricades un assaut désespéré. Ses faux prêtres l'y avaient conduit, après avoir versé dans son âme le fiel de leurs propres déceptions. Il s'y maintenait avec l'ardeur du tigre qui flaire sa proie. Si la société eût hésité un moment, douté de sa force et de son droit, une griffe avide se fût appesantie sur elle et l'eût dépecée jusqu'au dernier lambeau.

Pendant la durée de la lutte, le quartier que nous habitions fut soumis à un blocus rigoureux. Les insurgés occupaient la barrière voisine, et les abords en étaient strictement surveillés. Cette cir-

constance nous laissait dans l'isolement ; à peine nous parvenait-il quelques nouvelles, presque toutes apocryphes. Par exemple, celles-ci : Que l'on crevait dans les rues les caisses des tambours ; qu'un régiment de ligne avait fusillé ses officiers et passé du côté de l'émeute ; qu'il se commettait d'affreuses atrocités ; enfin que les généraux ne s'accordaient plus sur le plan de campagne, et que trois d'entre eux avaient brisé leurs épées dans un accès de découragement. Malvina ajoutait à ces détails une foi entière et les rapprochait de ce qu'elle avait appris des dispositions du faubourg. L'ensemble des faits la rassurait médiocrement, et elle persistait à laisser sur le fourneau sa provision d'armes défensives. Suivant que la fusillade perdait ou gagnait du terrain, elle activait ou ralentissait de feu, de manière à n'être en aucun cas prise au dépourvu.

Le séquestre auquel nous étions assujettis ne faisait qu'empirer ; à peine laissait-on circuler les servantes en quête de provisions. Aucun renseignement n'arrivait plus ; nous en étions réduits aux conjectures. Point de gazettes , point d'affiches ; rien dans les maisons, rien sur les murs ; l'activité de la ville semblait supprimée. C'était un grand vide pour moi ; je ne savais comment le remplir.

Oscar ne paraissait pas ; probablement il ne pouvait franchir nos lignes. Simon aurait dû se montrer ; son écharpe bravait les interdictions. Je commençais à m'affliger et à m'inquiéter de son absence, lorsqu'un soir il frappa à la porte de notre logement. Malvina voulait lui tenir rigueur ; impossible. Le reproche expira sur ses lèvres. L'air abattu du meunier était une justification suffisante.

— Seriez-vous malade, Simon? lui dit Malvina avec bonté.

— Comment ne pas l'être, madame Paturot, avec tout ce qui se passe et tout ce dont on est témoin?

— C'est donc bien grave, mon garçon?

— Grave! c'est la fin du monde! L'homme retourne à l'état de brute, rien de plus évident. Encore la brute a-t-elle l'instinct! L'homme, rien.

— Vraiment! vous êtes mal monté aujourd'hui, Simon! Qui en est cause? Voyons, contez-moi cela. Croiriez-vous que depuis trois jours nous sommes sans nouvelles? Le gouvernement nous abandonne, Que vous êtes donc aimable, d'être venu! Je vais prendre un furieux dédommagement. Ici, mon garçon, sur ce fauteuil. Mettez-vous à l'aise et contez-moi tout.

— C'est une longue histoire, madame Paturot.

— Tant mieux, Simon! tant mieux! Moi qui en raffole. Et puis, je ne sais rien de rien. On nous tient en charte privée. C'est comme si j'arrivais du Congo. Exactement cela. Allons, commencez, je suis toute oreilles. Dites, représentant.

— Puisque cela vous plaît! Mon Dieu, je n'y mets pas de façons. Je ne suis point un chanteur, pour faire le précieux. Vous saurez ce que j'ai vu, voilà tout.

— C'est cela, Simon.

— Et sans phrases, comme cela me viendra.

— De mieux en mieux; il ne faut pas forcer la nature. Parlez donc, parlez.

Le meunier avait satisfait aux principes de l'art; après ce petit exorde, il commença son récit.

## RÉCIT DE SIMON.

« Vous m'en croirez ou ne m'en croirez pas, madame Paturot, mais si pour épargner à mon pays la honte de ce qui vient de se passer, il avait suffi de se laisser ouvrir les quatre veines, j'y eusse consenti de grand cœur. C'est à rougir d'être Fran-

çais ; il n'y a pas de peuple sauvage qui n'ait désormais le droit de se croire supérieur à nous. Quand j'y songe, il me monte des rougeurs au front ; je voudrais fuir une terre où les choses tournent ainsi. Mon Dieu ! après tout, la vie des déserts vaut bien mieux. On n'y voit pas de boucheries comme celle que j'ai vue. On n'y voit pas les hommes s'égorger sans motif, et se vautrer dans le sang avec délices. Oui, madame Paturot, pour un rien je quitterais ce sol que Dieu a maudit. Le cœur y saigne par trop de blessures. L'œil n'aperçoit plus que des scènes faites pour le navrer ; l'oreille n'entend que des cris de haine et de meurtre ! Est-ce vivre, cela? Allez, il y a des moments où je me sens pris d'un dégoût bien profond, et où je quitterais volontiers une patrie dans laquelle se trouvent d'aussi affreuses gens.

» Voici ce qui s'est passé :

» Nous étions réunis dans nos comités, quand la nouvelle des premiers événements y arriva. Les uns en parlaient comme d'une chose grave, les autres comme d'une affaire insignifiante. On disait que des barricades s'élevaient sur divers points, et que les deux grands faubourgs étaient en pleine insurrection. Ces bruits, circulant avec rapidité, suffi-

rent pour interrompre nos travaux habituels. Quand un malade a un transport au cerveau, on ne s'amuse pas à lui panser les engelures. A l'instant même les comités furent déserts. On se répandit dans les salles pour y être à l'affût des renseignements. Tout représentant qui venait du dehors était entouré, interrogé. On lui demandait ce qu'il avait vu et appris. La plupart du temps il renvoyait la question à ceux qui la lui adressaient. Les plus sincères en agissaient ainsi. Quant aux faiseurs d'embarras, ils n'étaient jamais au dépourvu, et tenaient cercle autour d'eux. Il est des gens qui posent toujours.

» Tout à l'heure, madame Paturot, vous vous plaigniez de n'avoir point eu de nouvelles. A l'Assemblée nous en avions trop. Comme elles se combattaient, en fin de compte nous n'étions pas plus avancés que vous. Tout s'arrange, disait-on d'un côté; les insurgés ne tiennent pas derrière leurs barricades; partout ils les abandonnent avec facilité. Les choses s'embrouillent, disait-on d'un autre côté, la troupe n'a pu enlever aucune position; elle a été repoussée avec des pertes considérables. Lequel croire de ces deux rapports? Puis il survenait des bruits alarmants : la banlieue se dé-

clarait pour l'émeute et s'opposait à l'entrée des troupes; des convois de munitions étaient tombés entre les mains des révoltés. Je ne vous cite que les traits principaux. Il faudrait des jours et des mois pour rendre compte de toutes les sottises qui se débitaient et de toutes les fables dont on nous cornait les oreilles. Même en des moments si terribles, il y avait des mauvais plaisants.

» Dans nos salles, on pouvait voir déjà les vœux secrets se peindre sur les physionomies. Le plus grand nombre exprimait la résignation et la douleur. On savait qu'au bout de cette affaire, il y avait la ruine du pays, la proscription ou la mort pour beaucoup d'entre nous. Cette populace n'aurait rien respecté si elle eût été victorieuse. C'était le sentiment qui dominait. Les uns le prenaient avec philosophie, et j'étais de ceux-là; d'autres ne pouvaient se défendre d'une secrète angoisse. Il est beau de succomber pour la patrie; mais tous les tempéraments ne s'y prêtent pas. Tout le monde n'est pas également disposé à faire bon marché de sa vie. Les uns ont encore un mot à dire à leurs femmes; d'autres éprouvent le besoin d'ajouter quelques lignes à leur testament. Puis on a des enfants, et on aimerait à savoir comment ils tour-

neront. Bref, pour mille causes, un départ trop brusque peut ébranler l'esprit. J'ajoute, madame Paturot, qu'il n'en paraissait rien, et que la tenue était convenable. Nous étions au grand complet; il y avait peu de vide dans nos rangs. Le sentiment du devoir a aussi son héroïsme.

» Un groupe de l'Assemblée voyait les choses autrement. Ses émotions allaient à l'inverse. Ce qui était appréhension pour nous était espoir pour d'autres. Leurs sympathies traversaient les barricades; et avec quel élan! Allez, j'en sais long là-dessus. J'avais été des leurs; ils ne se méfiaient pas de moi. D'ailleurs, un meunier, cela compte-t-il? On peut tout dire devant lui. Encore ne disaient-ils pas tout, et gardaient-ils pour eux la meilleure partie de leur pensée. Mais comme on pouvait lire dans leurs yeux! comme leur maintien les trahissait! Il fallait les voir à l'arrivée des nouvelles. Quand le peuple avait le dessus, ils avaient peine à se contenir, et l'idée de mettre la main sur le pouvoir les jetait dans une sorte d'ivresse. Déjà ils disposaient de la France, et la voyaient livrée aux bienfaits d'une politique tirée de leur imagination. Ils se voyaient portés en triomphe et arrangeant une république à leur gré, la bonne, cette fois, la

vraie, l'irréprochable. Peut-être faudrait-il lutter contre l'ivresse du succès; mais à quoi sert l'éloquence, si ce n'est à cela? L'empire appartiendrait alors aux mots pompeux, aux poumons puissants. Il s'agissait de préparer les uns et les autres. Et en secret, chacun rédigeait des manifestes et se bourrait la tête d'improvisations.

» C'est surtout le second jour que ce camp se dessina. Les choses s'aggravaient au dehors ; sous peine de périr et d'entraîner le pays dans sa chute, l'Assemblée devait aviser. Elle n'y manqua pas. Les pouvoirs réguliers ne suffisaient plus ; les circonstances exigeaient des pouvoirs extraordinaires. L'autorité ne pouvait flotter entre plusieurs mains; il était urgent de la concentrer. Ces deux nécessités dominaient la situation. L'Assemblée y pourvut. Sous le dernier règne, plusieurs généraux avaient exécuté contre les Bédouins des campagnes heureuses. Ils y avaient appris l'art de traquer les enfants de l'Atlas. Naturellement ces noms étaient désignés pour une autre guerre de Bédouins. La tactique était la même ; l'art aussi. L'abri des pavés remplaçait l'abri des rochers, et au lieu de palmiers nains, on avait les embrasures de croisées, garnies de matelas. A Bédouins Bédouins et demi

On savait d'ailleurs à quels cœurs généreux, à quels courages éprouvés on avait affaire. L'état de siége fut décrété, et la conduite des opérations remise aux généraux africains. C'étaient des hommes qui ne riaient qu'à leur jour; les insurgés l'éprouvèrent bientôt.

» Ce vote de l'état de siége fixa l'attitude des partis devant la révolte. L'Assemblée y voyait une mesure de salut; plusieurs de ses membres éprouvaient le besoin de n'être pas sauvés. Ils le déclaraient et au dedans et au dehors. Ces protestants étaient rares, mais n'en n'avaient que plus de prix. On en dressa la liste avec soin; on la mit sous cloche. C'était un en cas, un gouvernement de rechange. Il comprenait la fleur des pois. Au moment solennel, il était bon que ce dénombrement se fît, et qu'on séparât le froment de l'ivraie. Le peuple connaîtrait ses amis, et saurait les marquer d'un signe distinctif. Il aurait ses chefs, nous aurions nos maîtres.

» Il faut le dire, madame Paturot, on crut un moment que cela finirait ainsi. Depuis février, la rue menait le gouvernement. Personne n'avait la volonté ni la force de lui résister. On craignait qu'il n'en fût encore de même. L'émeute marchait vers

son but avec un formidable aplomb. Partagée en deux ailes, son armée occupait la moitié de Paris et menaçait l'autre moitié. L'audace et l'habileté de ce plan frappaient les esprits ; la durée de la lutte y ajoutait une chance de plus. Puis, à qui se fier? Où placer le nerf et l'espoir de la défense? Point de bras ferme, point de nom sûr. Un à un les instruments s'étaient brisés dans l'exercice du pouvoir. Ce qu'il en restait n'offrait qu'une médiocre garantie. En temps de crise, le soupçon va vite, il remonte haut. Tout effarouche, tout paraît suspect. Cependant la partie était grave et l'enjeu sérieux. Il s'agissait de savoir si la France garderait son rang parmi les nations civilisées, ou si elle descendrait au niveau d'une tribu de nègres, avec l'écorce d'arbre pour vêtement et la chair humaine pour régal.

» La gravité du péril inspira à l'Assemblée une bonne résolution. Elle décida qu'un certain nombre de ses membres se rendrait sur les divers points où la bataille était engagée. Leur présence, la vue de leurs insignes ne pouvaient manquer de produire de l'effet. On verrait ainsi que l'Assemblée renfermait dans son sein tous les genres de courage et de dévouement. A peine votée, la motion fut mise à

exécution. Comme vous pensez bien, madame Paturot, je fus l'un des premiers à m'inscrire. C'était ma place, c'était mon lot. Un enfant du peuple comme moi ! Ici d'ailleurs je me sentais utile, je comptais pour un. Je mis mon écharpe, bien résolu à la garder jusqu'au bout. C'est vingt-cinq francs qu'elle m'a coûté ; je ne la donnerais pas aujourd'hui pour mille. Elle a vu le feu !

— Quoi, mon garçon, vous avez été héroïque à ce point ! dit ma femme en interrompant le récit. A ce point ?

— Quand on y est, madame Paturot ? Il est vrai que je n'en ai pas tiré parti. D'autres se sont tenus à distance et occupent pourtant une place avantageuse sur les bulletins. Que voulez-vous ? Il y a des procédés pour cela. N'en use pas qui veut. Mais suivons.

Et il reprit :

« Les représentants, détachés en volontaires, s'étaient distribué les quartiers où se prolongeait le combat. Cinq d'entre eux devaient suivre la rive gauche de la Seine et s'aboucher avec les chefs militaires qui commandaient de ce côté. J'en étais ; ils partirent, je marchai. Tous beaux hommes, ma foi, belle carrure et gens déterminés. Il y a des mo-

ments, madame Paturot, où il ne suffit pas d'avoir de l'esprit comme un singe et des connaissances à battre un curé. Quand on vit dans des jours de calme, je ne dis pas; ces petits talents servent à quelque chose. On en a l'emploi; ils ne méritent pas le dédain. Mais quand les cartes sont brouillées, il faut en revenir à la nature et aux avantages qu'elle nous a dévolus. Alors vient le tour des épaules carrées et des poignets vigoureux. Croyez-le, c'est au fond ce qu'il y a de plus vrai et ce qui trompe le moins. L'esprit est journalier, la mémoire se fourvoie; mais des membres solides, voilà qui est d'un usage sûr, infaillible et portatif. J'allais au combat avec ce genre de moyens; je les mettais au service du pays et de l'Assemblée.

» Quand nous sortîmes du palais, une ceinture de baïonnettes l'environnait, et on voyait au loin sur les places et les quais étinceler des cuirasses. C'était un effet du plan adopté. Les troupes avaient ainsi un point de rassemblement d'où on les dirigeait sur les quartiers compromis. Je ne suis pas un homme de guerre; mais il me semble que cette idée n'était pas sans valeur. Il y en a peut-être de meilleures; il y en a aussi de plus mauvaises. L'essentiel était d'en avoir une et de s'y tenir. On ne réus-

sit qu'à ce prix. En toute chose, la victoire est au plus têtu.

On nous avait donné une petite escorte ; elle s'ébranla. Vous dire en quels lieux nous allâmes et par quelles rues, c'est ce qui me serait impossible, madame Paturot. Je suis brouillé avec les noms. Paris en a tant. D'ailleurs on sait une chose un jour, on l'oublie le lendemain. La tête n'est pas assez grande pour renfermer ce qu'il conviendrait de savoir. Il faut en faire son deuil. Je marchais devant moi, c'est tout ce que puis dire, et d'un pas ferme, j'ose l'assurer. Mes collègues n'avaient pas l'air moins imposant ; nous devions faire une très-bonne figure. Sans flatterie, notre vue inspirait de la confiance et causait du plaisir. Les corps armés nous saluaient de leurs acclamations ; nous leur apportions une force. L'Assemblée se mêlait à eux ; ils étaient fiers de ce concours. On nous pressait les mains, on nous félicitait à l'envi. Nous aurions pu trancher du généralissime. A vue d'œil, le moral de la population se relevait et la troupe reprenait de la vigueur. Quelques allocutions lancées à propos complétaient l'effet de notre présence. J'y concourais en appuyant l'orateur de toute la puissance de mes moyens. En plein air j'ai toujours du succès.

» Que vous dirai-je, madame Paturot! c'est une triste campagne que nous faisions là ; le devoir seul nous soutenait. Mes collègues étaient pleins d'espoir. Ils connaissaient le peuple des quartiers soulevés ; ils comptaient le ramener par la persuasion. A les entendre, ce n'étaient que des frères égarés : quelques bonnes paroles feraient cesser un déplorable malentendu. Pourquoi cette violence? Pourquoi ces prises d'armes? La République n'avait-elle pas été instituée pour résoudre par le concert des volontés ce qui autrefois ne se décidait que par la révolte? Les temps étaient changés ; les moyens devaient changer aussi. Voilà ce que j'entendais dire à mes collègues, et je n'avais aucun motif pour élever des objections. En attendant, nous marchions toujours, et nos écharpes continuaient à produire un remarquable effet.

» C'est ainsi que nous arrivâmes sur le théâtre de l'action. Elle était engagée au milieu de rues étroites et tortueuses, où la troupe ne pouvait se déployer, et où elle combattait à découvert contre des ennemis invisibles. Chaque coup parti des barricades était un véritable assassinat. L'homme ajustait l'homme et le tuait comme une pièce de gibier. L'épaulette surtout servait de cible. On comprend

la guerre, madame Paturot, la grande guerre. C'est reçu qu'à un jour donné on se rencontre dans une grande plaine pour s'administrer des coups de canon. Des deux côtés les hommes tombent comme des quilles, et tout est dit. Cela se pratique ainsi depuis le commencement des siècles, et je ne crois pas qu'avec la meilleure volonté du monde, le nôtre soit destiné à en voir la fin. Dès qu'il y a des armées, il faut qu'il y ait des guerres. J'admets le fait. Mais ce que je n'admets pas, c'est que des hommes se construisent un affût et s'y embusquent pour tirer sur des êtres de leur espèce comme ils tireraient sur un lapin. Voilà une atrocité qui me passe. On les a pourtant appelés des héros! Jolis héros! De leur abri, ils se demandent qui ils tueront, si c'est le blond ou le brun, le grand ou le petit, le jeune ou le vieux. C'est à leur choix. Quand ce choix est fait, ils abaissent le canon de leur fusil, visent à plaisir et abattent. Le tout sans risque. Si c'est de l'héroïsme, il ressemble beaucoup à celui des braconniers.

» A notre arrivée, une trêve semblait régner entre les combattants. On n'entendait que des décharges rares et perdues. Mes collègues voulurent en profiter pour faire des ouvertures de conciliation,

et obtenir de la révolte un désarmement volontaire. A cela il n'y avait qu'un obstacle, c'est que, de l'autre côté des barricades, on ne voulut pas s'y prêter. Les officiers de la ligne étaient d'avis qu'on s'abstînt. Ils connaissaient leurs gens et assuraient que toute démarche serait inutile. Ils ajoutaient qu'à diverses fois ils y avaient eu recours, et que l'essai n'avait pas été heureux. Ce conseil me semblait sage ; un des nôtres persista néanmoins. Il croyait aux vertus, à la générosité du peuple ; cette illusion devait lui coûter cher. Il quitta l'abri oir nous étions, et, armé d'un drapeau parlementaire, il s'avança seul vers la barricade, occupée par les insurgés. Il prononçait déjà des paroles de paix. La réponse ne se fit pas attendre : une balle échappée des créneaux supérieurs l'étendit à nos pieds. Je courus vers lui et l'emportai dans mes bras. Il était temps ; une décharge générale balayait la rue dans toute sa longueur.

» Notre collègue était gravement atteint ; le sang s'échappait à grands flots de la blessure. Un chirurgien accourut et plaça le premier appareil. Le patient ne semblait pas alarmé de son état ; une seule chose le préoccupait , c'était la justification des ses meurtriers. — Il y a méprise, disait-il, il y

a méprise. Ils ne m'auront pas reconnu. Le peuple ne tire pas sur ses amis. Évidemment on m'a pris pour un autre. Ainsi, la leçon était perdue ; l'illusion persistait. Sous l'empire de la fièvre, elle prit même un caractère plus obstiné, et le blessé répétait à tout instant : — Il y a méprise! il y a méprise! Le peuple ne tire pas sur ses amis. On l'étendit sur une civière et on le transporta chez lui.

» Faut-il vous l'avouer, madame Paturot, ce début m'ébranla. C'était la première fois que je voyais le feu, et j'avais été mis à une rude épreuve. Mes habits, mes mains étaient souillés de sang, et pour relever le blessé, j'avais dû mettre le pied sur deux cadavres. Pour supporter d'un œil sec un tableau pareil, il faut être de la trempe des vieilles moustaches qui firent, avec l'empereur, le tour de l'Europe, et laissèrent sur les bords de la Bérésina un nez ou un orteil. Un conscrit comme moi ne pouvait pas avoir de ces prétentions. Je le répète donc, cette scène m'ébranla un moment. Mais bientôt la colère reprit le dessus. Sans l'honneur de mon écharpe, j'aurais saisi un mousquet et tiré vengeance du meurtre qui venait de s'accomplir sous mes yeux. La troupe était animée du même sentiment ; elle brûlait d'en venir aux mains. Ses

vœux furent satisfaits. On amena une pièce de canon qui ouvrit la brèche, et la barricade fut enlevée à la baïonnette. On n'y trouva que cinq misérables engourdis et hébétés par le vin. Les autres avaient cherché un refuge dans les rues voisines, hérissées d'obstacles et de montagnes de pavés.

» Cette guerre n'avait pas de fin. Les barricades se suivaient; on ne faisait que passer de l'une à l'autre. Chaque maison était une forteresse qui dirigeait sur la troupe des feux croisés. Il fallait en faire le siége et les enlever successivement. Au moment où on s'y attendait le moins, une décharge partait d'une embrasure et jonchait le pavé de morts. Quelque soin que l'on prît de nous mettre hors d'atteinte, nous n'étions pas à l'abri de ces surprises et de ces guet-apens. L'écharpe, d'ailleurs, nous désignait aux coups des insurgés. J'incline à croire que beaucoup des nôtres ont usé d'une prudence exemplaire sur le terrain, et réservé, pour les récits des journaux, leur héroïsme le plus irréfléchi. Il plaît toujours à la province d'apprendre que ses élus se sont prodigués, même au péril de leurs jours, et il importait de concilier ce sentiment avec le soin de la sûreté personnelle. On avait ainsi la gloire sans le péril, et les honneurs du combat sans

en courir les chances. L'idée était heureuse ; elle devait sortir d'un esprit ingénieux.

» Je passai sur les lieux une portion de la journée; la résistance mollissait et j'y prenais goût. Les mouvements militaires s'exécutaient avec une précision qui fait plaisir à voir, et un dévouement digne d'admiration. Il y avait des enfants du peuple d'un côté et de l'autre des barricades. Mais d'un côté se trouvait cette classe d'ivrognes et de hâbleurs que la vie de Paris déprave, de l'autre cette race des campagnes élevée dans le sentiment de la règle et du devoir. J'étais fier de mes villageois, madame Paturot; ils sauvaient la société, ils sauvaient la civilisation. Et ces braves gens n'en paraissaient pas fort émus. Ils rendaient ce service sans jactance, sans bruit, sans faire d'embarras. Ce n'est pas vos Parisiens qui eussent traité les choses de cette façon. On les a gâtés en les portant aux nues. A les entendre, il n'y a qu'eux qui aient le sens commun. La province se compose d'une collection de crétins. Eh bien, crétins ou non, nos campagnards leur donnaient sur les oreilles. Il était temps.

» Les opérations étaient conduites avec vigueur; peu à peu l'émeute se resserrait dans un moindre espace. Pendant que nous la prenions en tête, d'au-

tres corps l'attaquaient par les flancs et l'entouraient de manière à lui couper les issues. On pouvait calculer l'heure où elle expirerait faute d'aliment. Il est vrai que, sur d'autres points, on était moins heureux. La rive droite du fleuve appartenait, dans une partie de son étendue, aux insurgés. Ils tenaient presque toutes les barrières et menaçaient l'Hôtel de ville, dont ils occupaient les abords. Ensuite, d'affreux récits nous parvenaient. On parlait d'un officier-général tombé dans un piége odieux, puis fusillé à bout portant, après avoir subi mille insultes. On ajoutait que des soldats avaient été abominablement mutilés et d'autres décapités sur un billot. Ces détails, répandus dans la troupe, l'exaspéraient, et il fallait son admirable discipline pour qu'elle se défendît des représailles et ne se livrât pas aux mêmes excès.

» Quand je quittai mon poste de combat pour reprendre le chemin de l'Assemblée, on pouvait regarder les opérations de la rive gauche comme terminées. Le même peuple qui avait élevé les barricades travaillait à les détruire et à remettre le pavé de niveau. Le calme régnait dans les rues si bruyantes il y a un moment, et dont toutes les maisons portaient les traces des balles. Il est vrai que

le canon grondait encore dans le lointain, et jetait dans l'air une sorte de terreur. Madame Paturot, n'est-ce pas que ce son déchire l'âme?

— A qui le dites-vous, Simon? répondit ma femme. Je ne vis pas depuis trois jours. A chaque coup que j'entends, je me tâte. Il me semble que c'est moi qui suis blessée.

— C'est un bruit odieux, le bruit de la guerre civile! Que la honte en retombe sur ceux qui l'ont allumée! Je poursuis.

» Au moment où j'arrivai à l'Assemblée, les esprits y étaient dans une grande effervescence. Le président secouait sa sonnette à tour de bras, et ne pouvant dominer le tumulte, il jetait à la ronde un regard désespéré. Sa voix essayait en vain de se faire jour : l'agitation la couvrait. J'interrogeai mes voisins sur le motif qui causait cette alerte; il était peu sérieux. Voici de quoi il s'agissait. Il y a, dans une assemblée parlementaire, des gens qui tirent parti de tout. Là où d'autres ne voient qu'un devoir à accomplir, ils découvrent un effet à produire. Tout leur est bon, même les révoltes où la société est en péril. Leur vanité jouerait avec les vases de l'autel. Pour ces hommes tourmentés de la manie de paraître, les missions extérieures étaient une précieuse

occasion. S'ils avaient ceint l'écharpe, c'était pour la produire à la tribune, souillée de la poudre des camps. Ils entendaient bien que l'effet n'en fût pas perdu pour leur localité.

» C'est à propos de l'un de ces orateurs que l'Assemblée venait de passer à l'état d'insurrection. Il était arrivé dans les salles, la cravache à la main et les éperons aux talons, le front ruisselant et les cheveux en désordre. Sans daigner répondre aux questions qu'on lui adressait, il avait traversé toutes les pièces d'attente, gagné l'enceinte et gravi l'estrade d'un air solennel. Cette marche, cette pose, ces yeux sombres, ce geste imposant, avaient attiré tous les membres épars dans le palais ; les bancs s'étaient garnis en un clin d'œil. L'orateur commença. Il raconta toute une Odyssée. Il parla avec une noble simplicité des dangers sans nombre qu'il venait de courir, fit le détail des barricades qu'il avait enlevées et des morts qu'il avait perdus dans le combat. Il ajouta qu'il était très-content des troupes et qu'elles avaient fait leur devoir. Le début avait été un peu mou, mais à un moment donné, il les avait enlevées. Tous ces détails étaient donnés en termes du métier et avec une rondeur toute militaire. On aurait pu croire que l'orateur appartenait à la race

de nos braves et qu'il a vieilli, lui ou les siens, dans la poudre des camps. C'était un avocat, fils d'un maître de forges; au moins quelque chose d'approchant. Les avocats ont un grand avantage sur le commun des mortels ; ils parlent de tout indistinctement. La nature leur a donné une serinette ; ils sont toujours tentés d'en jouer.

» Jusque-là, les choses s'étaient passées sans trop d'encombre ni de bruit. L'Assemblée n'opposait à ces récits de batailles, qu'un sentiment d'incrédulité. Il lui semblait difficile qu'un seul homme eût livré tant d'assauts, tourné tant de positions et brûlé tant de cartouches. Avec la meilleure volonté du monde, on ne pouvait se faire une idée de çà. C'était vraiment trop d'exploits. Les éperons aux bottes ne suffisaient pas comme preuves, et la cravache n'était pas d'un poids décisif. On trouve à l'Opéra-Comique des premiers sujets qui se servent de ces instruments avec un plus grand aplomb et des airs bien autrement capables. L'Assemblée n'en était point intimidée. Elle comprenait parfaitement qu'elle n'avait pas sous les yeux un foudre de guerre. Cependant elle mit à l'écouter une tolérance de bon goût; elle lui laissa achever le détail de ses campagnes. A peine se vengeait-elle par un sou-

rire, quand le héros poussait les choses à l'excès. Les événements influaient sur son humeur ; ils la rendaient débonnaire.

» Cependant ces dispositions ne tinrent pas devant un dernier écart. Après nous avoir parlé de lui, l'orateur voulut parler des autres, et à l'instant l'affaire se gâta. C'était abuser de ses éperons. En guerrier consommé, il se prit à juger l'ensemble des mouvements militaires qu'il avait vu s'exécuter sous ses yeux et les condamna par un blâme formel. D'après lui, on n'aurait pas dû laisser tel point dégarni, et il eût fallu diriger plus de forces sur tel autre. En fait de plan général, il eût préféré beaucoup d'attaques simultanées. Puis rien ne marchait à son gré. Il réclamait des pièces de canon, il demandait l'emploi de la sape. Son idée fixe était d'envoyer des corps de pompiers sur les toits des maisons et de faire tomber sur les insurgés une pluie perpétuelle de grenades. En un mot, il exigeait qu'on eût recours à de grands moyens de destruction : autrement, il ne répondait plus du salut de la patrie. Évidemment, un tel langage ne pouvait être souffert ; il n'était pas de cravache au monde qui pût l'excuser. L'orateur y ajouta même des récriminations à l'adresse de celui ou de ceux

qui dirigeaient les mouvements. Ce fut alors que l'Assemblée éclata ; il s'en suivit une véritable tempête. Le héros essaya de lutter ; il prit la pose du dieu des batailles. L'ouragan n'en prit que plus de force et il fut obligé de quitter la tribune beaucoup moins militairement qu'il n'y était monté.

» Les incidents de ce genre se renouvelaient à chaque instant. Il n'était pas de membre qui ne vînt rendre compte à son tour de ses impressions et de ses victoires. A peine quelques-uns, et je fus du nombre, eurent-ils le bon esprit de s'en abstenir. Ces confidences ne servaient à rien et pouvaient être nuisibles. L'émeute avait des espions dans l'enceinte du palais, et rien de ce qui s'y disait n'était perdu pour elle. Des agents secrets la tenaient au courant. Il était donc imprudent tout au moins de venir déclarer au public que tel corps avait hésité, que tel autre cédait du terrain, qu'à droite et à gauche on se plaignait de ne pas voir arriver du renfort. Aux rodomontades on ajoutait ainsi des fautes. Le chapitre des mentions honorables couronnait tout cela. Chaque représentant accouru du dehors avait un liste destinée à tenir en éveil la reconnaissance de la patrie et l'admiration de l'Assemblée. Ceux qui consentaient à oublier leurs exploits, prenaient

leur revanche en se portant les trompettes des exploits des autres. Grâce à eux, on apprit que le tambour Niquet avait pris un drapeau et le fourrier Machefer enlevé un entresol à la baïonnette. La carrière une fois ouverte, on ne s'arrêta plus. Les bulletins se succédaient. L'Assemblée sut que la conduite du sergent Barbasson ne laissait rien à désirer et que le caporal Poilroux s'était couvert de gloire. Ainsi du reste. La litanie menaçait de se prolonger indéfiniment : chacun avait ses saints. Pour y couper court, il fallut se fâcher.

» Les faiseurs d'embarras prirent leur revanche ailleurs. Dans l'une des pièces du palais se tenait le chef militaire sur qui reposaient désormais tous les pouvoirs. Des personnages en vue, il était resté seul; les autres avait disparu dans la tempête. Il concentrait dans ses mains l'action et la force, il dirigeait l'ensemble des opérations. Aussi était-il entouré d'estafettes et d'officiers d'ordonnance qui allaient et venaient. Vaincus dans l'Assemblée, les importants firent irruption sur ce point. Ils entendaient placer leur mot et donner leur conseil. Les intérêts de la patrie l'exigeaient : la sauver sans eux était chose impossible. Ils n'avaient garde de s'y épargner. Jamais je n'oublierai ce que je vis, ce

que j'entendis là. Que de vanités en jeu! Que de bruit! Que de paroles perdues! Un essaim ne bourdonne pas mieux! Le chef militaire en était assailli. — Il faudrait faire ceci, disait l'un. — Cette mesure est nécessaire, ajoutait l'autre. — On demande des renforts aux barrières. — L'Assemblée est mal gardée; on peut la surprendre. — La troupe mollit à l'entrée du faubourg. — Ces propos se croisaient dans la salle au milieu d'entrées et de sorties sans fin. J'en étais à me demander comment un homme aussi obsédé pouvait trouver un instant pour donner ses ordres. Dieu s'en est mêlé, il faut le croire, madame Paturot.

» Tous les représentants ne s'agitaient pas ainsi; tous n'échangeaient pas leurs fonctions contre celles de donneurs d'avis ou d'aides de camp volontaires. Le plus grand nombre tenait son rang avec dignité. Des décrets furent rendus, des proclamations adressées au peuple. Le chef du pouvoir exécutif y ajouta des arrestations de journalistes et des suppressions de journaux; il usa du droit discrétionnaire que l'Assemblée lui avait conféré. La partie était grave, il la jouait à sa manière. Le choix des moyens lui appartenait exclusivement. On l'avait laissé libre d'agir au dehors, comme il le voudrait, comme il

l'entendrait. On ne lui demandait qu'une chose, c'était de sauver le pays. A ce prix, il pouvait frapper à droite et à gauche et même à côté. Les erreurs lui étaient permises.

» Depuis deux jours nous en sommes là, madame Paturot. La patrie est saignée aux quatre membres. On s'égorge au nom de la fraternité. Vous ne reconnaîtriez plus la ville ; c'est un véritable tombeau. On n'y entend qu'un bruit, celui du canon et de la fusillade. La révolte tient encore sur beaucoup de points, et Dieu sait que de sang il reste encore à verser ! Vous m'en voyez triste jusqu'à la mort. Sur mon chemin, j'ai rencontré vingt civières. Sur l'une d'elles était un général ; c'est le douzième mis hors de combat. On parle aussi de la mort de notre saint archevêque. On n'a point d'idée d'un carnage pareil. Décidément nous sommes maudits ; une nation ne descend pas si bas sans être abandonnée du ciel. La fleur de notre armée va y rester. Les officiers tombent comme des mouches. Avais-je tort de dire qu'il vaudrait mieux être ailleurs et n'avoir pas le cœur déchiré par cet odieux spectacle ? Notre honneur, notre force, tout s'y abîme à la fois. Nous devenons un sujet de risées pour l'Europe ; nous sommes livrés et déshonorés. Oh ! les infâmes !

Avoir ainsi déchaîné sur Paris les brutes du cabaret et les bêtes féroces du bagne! Pour des systèmes? Mais insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas qu'aux yeux de ces misérables, ivres de sang et de boisson, il n'y a qu'un système, le butin; qu'une idée, celle de se partager les dépouilles qu'ils ont sous les yeux! Un jour de pillage! ils le crient assez haut. Et ils s'appellent le peuple! Et ils se disent le peuple! Oui, comme la lie est le vin, comme la gangrène est la chair. »

— Bien, Simon, s'écria ma femme avec entraînement! Bien, très-bien! J'aime à vous voir ainsi! J'aime cette colère! Vous le voyez; c'est là que conduisent les chapeaux en cône et les gilets éblouissants. La pente est rapide.

— Ne m'en parlez pas, madame Paturot, répondit le meunier en se levant pour prendre congé, j'expie cruellement mon erreur. Quels temps et quels hommes!

— Oui, Simon, ajouta ma femme, et Napoléon les connaissait bien. Un peu de fumée et une main de fer, voilà sa méthode. C'est la bonne. Le peuple français a besoin d'être mené.

Il était tard; le représentant nous quitta. Son devoir le rappelait à l'Assemblée. Nous restâmes seuls et sur ces impressions douloureuses.

## CHAPITRE XLIV.

### L'Ambulance.

Le lendemain, au point du jour, le canon grondait encore ; la révolte ne désarmait pas. Appuyée aux barrières et aux faubourgs, elle tenait en échec la force armée. Ce n'était qu'à grands efforts et avec des pertes cruelles que l'on parvenait à la déloger de ses positions. Dans le rayon qu'elle occupait, il fallait prendre parti pour elle ; le rôle de neutre n'était point exempt de périls. De là plus d'un recrutement forcé, surtout dans les rangs du peuple. Commencé sur le comptoir du cabaret, le pacte se scellait derrière la barricade ; on n'armait le bras qu'après avoir troublé la raison.

C'est ainsi que les foyers d'insurrection se formèrent. Au début on eût dit un jeu d'enfants. Une poignée de furieux envahissait la rue, le mousquet en main et l'imprécation aux lèvres. Quelques pavés, un chariot renversé, des madriers recueillis çà et là leur servaient de premier abri. Ils s'y tenaient sur la défensive. A ce spectacle, la population paisible n'éprouvait qu'un sentiment, celui de la stupeur ; elle se renfermait dans un blâme passif et une neutralité prudente. En revanche, tout ce qu'un quartier contient de vagabonds accourait au premier bruit et fournissait à la révolte des auxiliaires naturels. Ce concours de bras imprimait aux pavés un ébranlement soudain. Ils s'élevaient en pyramides, au sommet desquelles flottait le drapeau de l'insurrection. Toute minute, toute seconde ajoutaient une force à ces remparts improvisés et créaient un obstable aux corps chargés de les réduire. D'une rue à l'autre l'exemple s'en propageait, et en moins d'une heure, vingt îles de maisons se trouvaient comprises dans un système général d'isolement et de séquestre.

Dès lors c'était un monde à part où règnaient la violence et la terreur. La révolte avait un théâtre, un siége, un foyer. Rien n'y limitait son action.

Elle y disposait des biens et des personnes. Elle pouvait y poursuivre un désarmement à son profit et la recherche des munitions de guerre, révoquer les pouvoirs réguliers pour s'arroger une puissance sans bornes. Son caprice devenait sa seule loi. Dans ce rayon maudit, point d'âme qui ne fût dans l'anxiété, ni d'opinion sous la contrainte. Des figures sinistres sortaient des carrefours; des chefs étranges commandaient à la foule et en étaient obéis. Toute usurpation était permise. Des taxes en nature frappaient les bourgeois; une garde en blouse surveillait les domiciles suspects. En même temps des bruits incroyables se répandaient de mille côtés. On répétait à l'envi que l'insurrection ne trouvait nulle part d'empêchements sérieux. L'Hôtel-de-ville lui appartenait, et elle venait de se mettre en marche sur l'Assemblée. Nul doute qu'avant un petit nombre d'heures, le gouvernement ne demandât à capituler, et, vaincu par le nombre, ne se rendît à discrétion. Telles étaient les versions qui trouvaient crédit dans l'enceinte des barricades, et qui passant de bouche en bouche, avaient pour commentaires l'attente d'un succès immédiat et les douces perspectives du butin.

Depuis trois jours, la moitié de Paris vivait sous

ce régime de séquestre, l'autre moitié sous un régime militaire non moins rigoureux. Deux camps se le partageaient, celui des blouses, celui des uniformes ; ici les assiégeants, là les assiégés. Sur divers points la durée du désordre y avait introduit une sorte de régularité. Chaque barricade avait son chef, chaque rue son capitaine ; un quartier avait son général. Les généraux communiquaient entre eux par des estafettes qui recevaient un mot d'ordre et portaient des signes distinctifs. L'atelier national était la base et le point de départ de cette hiérarchie. Il en résultait un ensemble de combinaisons de nature à surprendre les yeux exercés. Dans les angles des rues, toute maison était garnie de combattants, du rez-de-chaussée jusqu'aux toits ; les croisées servaient de meurtrières et comme blindages on avait des matelas. Ainsi tout trahissait la main des hommes de l'art. La barricade devenait un ouvrage complet, avec deux bastions et une courtine. Des feux croisés en défendaient les abords, et à moins d'un siége en règle, il était impossible de l'emporter.

C'est à l'aide de tels moyens que la résistance se prolongeait. Les balles s'échangeaient entre les adversaires, dont les uns étaient à couvert, les autres

démasqués. Aussi les pertes étaient-elles grandes parmi ces derniers, et dans le nombre on comptait beaucoup de victimes de choix. Il était temps de mettre un terme à ces cruels sacrifices. Assez de bons citoyens avaient succombé dans cette lutte impie ; point de pitié, point de ménagements. Vis-à-vis de ces forcenés, il n'y avait plus qu'une justice, celle du boulet. A des armes perfides il fallait opposer des armes terribles. A ce prix seulement on pouvait étouffer la révolte et laver le sang qui teignait le pavé. Trop d'heures s'étaient écoulées dans l'hésitation et l'impunité. La revanche devait être proportionnée à l'attaque ; un exemple était nécessaire comme expiation du passé et menace pour l'avenir.

Au nombre des quartiers qui résistaient encore se trouvait le nôtre, peuplé en partie d'artisans. Avec la barrière pour point d'appui, il soutenait contre la force armée un combat où longtemps elle eut le dessous. Cette situation nous exposait à des alertes continuelles. Dix fois on revint à la charge; dix fois on renonça. De là des mouvements alternatifs qui jetaient l'épouvante au sein des maisons. On craignait que les insurgés, demeurés maîtres du terrain, ne prissent à leur tour l'offensive et n'ac-

complissent sur ce point de Paris leurs odieux et sombres projets. Malvina n'en dormait pas ; elle redoutait une surprise. Malgré tout, elle persistait. Ses armes étaient trouvées ; elle n'en voulait point d'autres. Malheur à qui la forcerait d'en user ! Jour et nuit, elle alimentait son feu comme eût pu le faire une prêtresse de Vesta. La tradition d'ailleurs consacrait l'emploi de ce moyen. L'antiquité l'avait connu ; les âges modernes ne l'avaient pas dédaigné. Sagonte et Sarragosse étaient là comme exemples ; on n'en pouvait pas souhaiter de plus éclatants. Malvina se proposait de renouveler ces défenses mémorables. Elle y veillait sans cesse, décidée à y consacrer jusqu'à son dernier cotret.

— Qu'ils arrivent, disait-elle, et gare aux éclaboussures !

Nous en étions à cette attitude d'observation, lorsqu'un bruit soudain éclata au sein de la rue, tandis que des pas précipités ébranlaient notre escalier :

— Les voici ! s'écria ma femme. Les voici, Jérôme.

Presque en même temps, le son d'un fusil retentit sur le seuil du logement.

— Ouvrez, dit une voix impérieuse.

J'obéis machinalement et malgré les injonctions

de Malvina, qui se préparait à une héroïque résistance :

— Me voici, c'est moi, dit alors un homme qui se jeta dans l'issue entr'ouverte, c'est moi, n'aie pas peur.

Un seul mortel au monde pouvait se permettre une pareille entrée. On l'a deviné, c'était Oscar. Jamais je ne l'avais vu si éblouissant. Il portait une buffleterie blanchie à neuf sur une veste de chasse, et s'était coiffé d'un képy africain.

— Présent à l'appel, ajouta-t-il en se renversant sur les coussins du canapé. C'est moi, Oscar, autrement dit le bourreau des crânes. Mais que je me débarrasse de mes attributs guerriers. Tu permets, Jérôme, tu permets ?

Sans attendre mon agrément, il quitta ses buffleteries et déposa son arme dans un angle du salon.

— Ouf ! reprit-il en s'essuyant le front, je respire enfin. Il était temps. Voici trois jours et trois nuits que le sommeil n'a pas clos ma paupière. Tu vois ma clarinette, mon fils. Eh bien ! nous venons d'exécuter à nous deux un concert d'un genre soutenu. Oui ! madame Paturot, poursuivit-il en saluant ma femme qui entrait, vous voyez à vos pieds un homme qui s'est baigné dans le sang de ses sem-

blables. Dans le sang, rien que ça. C'est au point que je me fais horreur.

— Vous, M. Oscar? dit ironiquement Malvina.

— Tu sors du combat? ajoutai-je avec un sourire d'incrédulité.

— Si j'en sors, Jérôme, c'est qu'il y a un dieu pour les braves. Un autre n'en fût pas sorti. Vingt-deux fois je me suis trouvé aux portes du tombeau. Pour s'en tirer, il a fallu joncher le sol de cadavres. Un carnage, mon cher, un carnage affreux. Tu n'as pas d'idée de ça. L'odeur de la poudre m'enivrait; j'en devenais féroce.

— Contre ton peuple? lui dis-je.

— Mon peuple? Où as-tu vu que ce fût mon peuple? Des Mohicans pareils?

— Tu t'en flattais jadis! Recueille tes souvenirs.

— Moi? allons donc! Pour qui me prends-tu! répliqua-t-il en éludant l'attaque. J'en ai fait un massacre, te dis-je; point de grâce, point de ménagements. Est-ce qu'il ne m'en reste pas quelque chose? Est-ce que je n'exhale pas une odeur d'extermination?

— Mais non; je t'assure.

— Eh bien, ce n'est pas faute d'avoir trempé les mains dans le sang. Que dis-je, les mains? ce sont

les bras, et jusqu'aux aisselles encore. Oh! la guerre, Jérôme, la guerre! Quelle dure nécessité! Car enfin tu me connais; tu sais que je n'ai jamais scalpé personne, ni aimé à boire dans le crâne de mes ennemis. Mes goûts étaient plus simples; je répugnais à de tels excès, je me refusais même à les comprendre. Aujourd'hui je comprends tout. Je comprends le pal des Mahométans et l'émasculation des Abyssins. C'est le droit de la guerre. Je comprends que l'on se fasse un tambour de la peau d'un vaincu ou qu'on tire un jambon d'une fraction de sa personne. Il n'y a point d'horreur que je ne comprenne désormais. J'y ai passé.

— Ça a donc été bien terrible? dit ma femme en interrompant le héros.

— Terrible, madame Paturot, oui sans doute, et héroïque aussi. Des lions ne se battraient pas mieux. J'ai déchiré cent trente-huit cartouches à moi tout seul. Ma dent est restée dans l'une d'elles: je l'ai envoyée à l'ennemi. Rien ne coûte en pareil moment. D'ailleurs elle est à pivot et j'en ai de rechange. C'est pour vous dire à quel point on s'oublie au feu. On grandit à vue d'œil; on a cinq coudées. On est sublime sans le savoir, sans s'en douter; sublime tout uniment. L'âme s'élève à la dix-hui-

tième puissance. Les obstacles ne sont rien; j'ai franchi trente-trois barricades en une demi-heure, montre en main. Il fallait voir ça; des buttes de pavés hautes comme les maisons. Eh bien! enlevées au pas de course. Par exemple, il ne faut pas s'inquiéter où l'on marche. Ce pied que vous voyez, madame Paturot, foule depuis deux jours des corps humains. Je vous le répète, je me fais horreur. Il est impossible que Dieu ait donné cette destination aux talons de bottes. C'est un abus, j'en ai peur.

— Quand on est en guerre, lui dis-je.

— Oui, Jérôme, reprit mélancoliquement le peintre, ce mot justifie tout, même les excès auxquels je me suis livré. Quand on est en guerre, et certes nous y étions. Ce point de vue est décisif, il tranche la question. Contre la force, la force; la loi du talion. C'est ce qui m'a soutenu dans le combat, et quel combat! Figure-toi, mon fils, qu'à la dernière barricade, je me suis trouvé seul, mais seul, en face de cent quarante-huit insurgés. Nous la croyions abandonnée; on marchait de confiance, officiers en tête, sergents en queue. Point de mouvement derrière les pavés, rien, absolument rien. Ils quittent la partie, me dis-je; personne qui ne le crût. C'était un piége, mon cher, une affreuse ruse de guerre. A la

distance de dix pas, les choses changent d'aspect. Les croisées se garnissent de mousquets, les embrasures s'illuminent. Feu roulant, décharge à bout portant : tout tombe à mes côtés. Une vraie tuerie. Nous ne restons que deux debout, moi et un tambour; encore cet enfant de troupe a-t-il le bras fracassé par une balle. Je me tâte, je suis intact. C'était le cas d'exécuter un par file à gauche; eh bien! non. Je saute sur la caisse et me livre à un roulement démesuré. Il faut que cette manœuvre ait jeté du trouble parmi les factieux; en un clin d'œil, la place était libre et je restais maître de la position. Ce que c'est pourtant que l'audace!

— En effet, voilà un trait hardi!

— J'en ai trente comme ça. Que veux-tu, Jérôme! ajouta l'artiste en s'échauffant, il s'agissait du salut commun. On se doit à la patrie. C'est notre mère après tout; elle nous a prodigué le lait de ses mamelles. Nous serons martyrs, s'il le faut, mais elle sera sauvée. Oui, mon fils, voilà comment je comprends mes devoirs. Tout pour le pays. J'ai jonché le pavé de morts, je le joncherai de nouveau. J'ai brûlé cent et tant de cartouches, j'en brûlerai mille. Qu'ils y viennent et nous verrons. Oh! cette fois plus de quartier. Il faut un exemple, un grand

exemple. Des monstres pareils, juge donc. Rien qu'à y songer, mon esprit s'exalte, ma tête s'allume. J'appelle la guerre, j'ai soif de la fumée des combats. Au fait, pourquoi ne pas vider les questions d'un coup? L'habit d'une part, la blouse de l'autre; la blouse dévorera l'habit, ou l'habit dévorera la blouse. L'un des deux costumes est de trop sur la terre. A la bonne heure! J'aime mieux ça. C'est rondement posé. Voyons, malheureux, le cœur vous en dit-il? Alignons-nous alors! Alignons-nous et que ça finisse!

En parlant ainsi, le peintre semblait animé de l'esprit des batailles; jamais sa barbe n'avait exprimé plus de résolution. Pour ajouter à l'effet, il s'était levé, et, s'emparant de son fusil, il en faisait résonner les capucines avec une précision et une vigueur militaires.

— Qu'ils viennent, disait-il, qu'ils viennent! Je suis là.

— Bah! vous les ménageriez encore, lui dit ma femme pour le pousser dans la voie des rodomontades.

— Moi, madame Paturot! reprit l'artiste. On voit bien que vous ne me connaissez pas. Au feu, je n'ai plus rien d'humain; je m'épouvante moi-

même. Moi ? Mais je leur marcherais sur le ventre, je les hacherais en morceaux, je les pilerais dans un mortier. Voilà comment je suis. Qu'ils s'y frottent maintenant ! Je sens que je deviens féroce.

On eût dit qu'Oscar était servi à souhait. Au moment où il achevait ces mots, une fusillade très-vive retentit à nos côtés. La nature du son indiquait le lieu du combat. Notre barrière était attaquée de nouveau et sérieusement. Des renforts se dirigeaient sur ce point; une batterie d'obusiers passait sous nos croisées. Je jetai les yeux sur le peintre ; sa contenance avait quelque chose de moins résolu ; on pouvait y reconnaître un peu de malaise. L'œil ne lançait plus d'éclairs, la pose n'était plus celle du défi.

— Eh bien ? lui dis-je, avec un geste significatif.

— Quoi donc, répliqua-t-il en couvrant de son mieux un embarras croissant.

— Tu n'entends pas ?

— Mais oui, mais oui ! Il y a donc encore quelque chose ici. Tu ne m'en avais pas prévenu.

— A quoi bon ?

— En effet, à quoi bon ? Rien de grave sans doute. Un dernier coup de collier. Tout est fini ailleurs.

Pour répondre à la pensée d'Oscar, la fusillade redoubla de vivacité. C'était une bataille en règle. Le canon grondait et brisait nos vitres. L'attaque était chaude, la défense énergique; jamais plus belle occasion de se signaler. Tout y invitait l'artiste; ses vœux secrets étaient exaucés. Cependant il ne bougeait pas et son attitude ne s'améliorait guère. Une décharge violente lui arracha seul un mouvement. Il se leva, remit son fusil dans un coin, puis reprit sa place sur le canapé.

— Décidément, dit-il, c'est une échauffourée.

Depuis quelques instants, Malvina avait de la peine à se contenir; elle éclata.

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez, monsieur Oscar?

— Et comment voulez-vous que je le prenne, madame Paturot? Des guerriers comme nous ne s'y trompent pas. C'est une échauffourée, rien de plus. D'ailleurs, ajouta le peintre en retrouvant son aplomb, chacun son tour. J'ai assez versé de sang comme cela; j'en ai les mains encore fumantes.

— Vraiment! dit Malvina avec une ironie souveraine et faite pour terrasser un homme doué de moins de sang-froid.

— Oui, madame, je me connais et sais me vain-

cre. J'irais aux excès ; je pousserais les choses trop loin. Après tout ce sont des frères égarés. Seriez-vous sans pitié, par hasard? N'auriez-vous point d'entrailles pour ceux qu'on égorge? Oh! madame Paturot! une femme! un être sensible, parler ainsi! Me pousser au combat, moi qui suis si inflammable! Livrer mon âme aux furies! Me rejeter de nouveau dans les massacres et les égorgements! Vouloir que je m'enivre encore de l'odeur du salpêtre, que je marche dans la fumée et le feu, que je plonge un fer cruel dans la poitrine de mes semblables! Jamais, madame, jamais! Je me connais, vous dis-je; je sais me défendre de mes propres écarts.

Le combat se prolongeait et il était évident qu'Oscar n'y figurerait pas à titre d'auxiliaire. Les instants étaient comptés; je pris un parti.

— Tu y renonces donc? lui dis-je.

— Moi, Jérôme, répliqua-t-il avec fierté; je me contiens, voilà tout.

— Ne disputons pas sur les mots. Tu renonces?

— Je lutte.

— Et moi je prends ton fusil, ajôutai-je en m'emparant de l'arme qu'il avait abandonnée.

Un coup d'œil me suffit pour m'assurer qu'elle

n'avait pas été déchargée. Je l'essayai et en fis jouer les ressorts :

— Ah ça, tu plaisantes, me dit Oscar.

— Pas le moins du monde.

— Ça n'a pas de bon sens. Une échauffourée, un feu de paille.

J'avais achevé mes dispositions ; j'étais prêt, équipé et le fusil à l'épaule. Malvina vint vers moi et s'appuya sur ma poitrine avec un mouvement d'orgueil.

— C'est bien, mon chéri, c'est bien, me dit-elle, et fais-le rougir.

Tout autre que l'artiste eût été confondu par le regard qui servait de commentaire à ces mots. Oscar était au-dessus de pareilles atteintes. Il quitta son siége et se rapprocha de moi.

— Attends, Jérôme, dit-il en me prêtant ses soins, ta buffleterie est de travers.

De son côté, ma femme m'accompagna jusqu'au seuil de la porte.

— Va, mon chéri, me dit-elle en m'embrassant une dernière fois, et surtout ne t'expose pas trop.

Quand j'arrivai sur le lieu de l'action, les affaires étaient fort avancées. Le canon avait entamé la

masse des pavés et les insurgés défendaient mollement une position ouverte. A peine restait-il quelques tirailleurs dispersés dans des constructions voisines. Le moindre élan suffisait pour les réduire et terminer le combat. On hésita quelque temps ; enfin l'ordre fut donné. Il s'agissait de garder l'abri des maisons et de se porter sur la barricade au pas de course. La manœuvre eut un plein succès ; j'y figurai au premier rang. Quelques balles sifflèrent à mes oreilles : c'était une harmonie nouvelle pour moi. Je ne bronchai pas et marchai droit au feu, comme eût pu le faire un vétéran. Le péril a aussi ses charmes. Devant une démonstration pareille, toute résistance devait cesser. Des luttes corps à corps en marquèrent le terme. Tout ce qui n'avait pas pu fuir à temps fut fait prisonnier et mis en sûreté. A grand peine on les arracha aux vainqueurs qui voulaient se payer de leurs mains et ne trouvaient de garanties que dans une justice sommaire.

Cette expédition avait été conduite avec rapidité et j'aurais pu terminer là mon service de volontaire. Le désir d'être utile me retint. Il fallait veiller aux surprises et assurer les résultats de l'opération. Chacun s'y aida du mieux qu'il put. Nous dégageâmes les abords de la barrière et poussâmes des reconnais-

sances jusqu'aux boulevards extérieurs. Sur tous les points, la révolte était désarmée et vaincue. Les faubourgs même demandaient à capituler et à s'affranchir du séquestre qui pesait sur eux. Peu à peu on voyait les communications se rétablir, les pavés s'abaisser, la confiance renaître. C'était, pour la population paisible, un réveil après un rêve odieux ; elle respirait plus librement, elle éprouvait un sentiment de délivrance. La rue avait meilleur aspect, elle se débarrassait des figures qui n'y descendent qu'en de mauvais jours. Les portes s'ouvraient, la vie régulière reprenait le dessus, comme après l'orage le feuillage s'anime aux chants et au vol de l'oiseau.

Ma tâche était remplie; l'ordre prévalait. Je quittai les rangs et regagnai la maison. La patrie d'abord, ma famille ensuite : chaque devoir en son lieu. Malvina devait être dans les transes ; elle me savait exposé. Le plomb est brutal, il ne respecte rien. J'aurais pu tomber pour ne plus me relever ; j'aurais pu reparaître avec un membre compromis : tout cela était dans le domaine du possible. Sans doute un souci de ce genre obsédait Malvina, et je hâtai le pas pour l'en délivrer. Toute minute devait ajouter à ses alarmes. Je croyais l'apercevoir à sa

croisée ou sur sa porte, épiant mon retour, s'informant auprès des voisins; je la voyais accourir à ma rencontre, heureuse de me retrouver sain et sauf. C'était une illusion ; rien de pareil n'eut lieu. Mon logis ne semblait pas attendre un maître absent; personne sur la porte, personne aux croisées. Je cherchai en vain ces marques d'intérêt, elles manquèrent à mon retour. Je ne savais qu'en augurer. Impossible de croire à un sentiment d'indifférence; mais qu'était-ce, alors? Ma pensée s'y perdait, et je commençais à redouter une catastrophe :

— Qu'est-il arrivé? me disais-je. Grand Dieu! qu'est-il arrivé?

C'est dans cette disposition d'esprit que je franchis le seuil de la maison. O surprise! Le passage n'était pas libre; un drap tendu l'obstruait dans toute sa largeur. Je le soulevai, et un spectacle touchant s'offrit à moi : j'avais sous les yeux un hospice improvisé, une ambulance. Malvina en était l'âme, elle y jouait le rôle d'une sœur. Oscar avait mis habit bas; il assistait ma femme en qualité d'infirmier. C'était se tirer d'un mauvais pas en homme d'esprit. Un médecin du voisinage avait fondé l'établissement et présidait à l'ensemble du service. Rien n'y manquait. Les objets de literie

arrivaient de toutes parts; les dames du quartier envoyaient des montagnes de charpie. Leurs doigts ne s'y épargnaient pas; elles effilaient à l'envi du vieux chiffon et tenaient à honneur d'en fournir un beau contingent. La charité a aussi ses luttes et son orgueil. Luttes heureuses! Orgueil bien placé! Il en sort des miracles. Ce que je voyais en était un. En moins d'une heure, la fondation avait été conçue et achevée. Cent mains y avaient concouru. Chacun avait fourni un article, un détail : on n'y eût rien trouvé à reprendre. Déjà huit civières y avaient déposé leurs blessés.

A peine avais-je soulevé le rideau qui servait de cloison, que ma femme m'aperçut :

— Ah! te voilà mon chéri! s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras. Rien, au moins, rien, ajouta-t-elle avec une sollicitude inquiète et en me vérifiant pièce à pièce, rien de disloqué ni de fracassé? Intact, n'est-ce pas, Jérôme?

— Tout ce qu'il y a de plus intact.

— Pas de sang! pas d'entaille! Allons, c'est bien. J'avais pourtant des idées noires. On ne se commande pas. Mais tu nous vois; entamé ou non, nous avions de quoi te recevoir.

— Merci!

— Il n'y a point d'affront, Jérôme! Le sage est prêt à tout. Je m'étais dit : c'est un être à guignon, on peut me le rapporter endommagé. Mettons les objets en état. Sitôt dit, sitôt fait. Tu as là ton affaire; des bandages, du cérat, enfin tout, sans compter monsieur, ajouta-elle en me montrant le médecin, qui se proposait de t'extraire les corps durs qui auraient pu t'incommoder. N'aie pas peur qu'on m'eût prise au dépourvu. Il y a des femmes qui pleurnichent; pas de ça. C'est de l'égoïsme. Un bon pansement vaut mieux qu'une cuvette de larmes.

— Mieux vaut encore ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas?

— Ça va de soi. Tu n'as rien, vrai? Eh bien! ce sera pour les camarades. Tu vois que les précautions servent toujours; le bien n'est jamais perdu. Par ce malheureux temps surtout! Tiens, Jérôme, ils sont huit, en nous serrant un peu nous irons à douze. Il n'y a pas dans tout Paris un hospice mieux monté. On nous comble de linge et de médicaments; si ça dure, il faudra en revendre. Chacun y va de bon cœur. Moi je travaille de mon mieux; Oscar montre des dispositions. Nous avons déjà mis quatre appareils. Au premier moment, ça m'a un peu écœurée. C'est dur, la vue du sang; mais à la longue on s'y

fait. Pauvres gens! C'est eux qu'il faut plaindre et non pas nous! Figure-toi, mon chéri, des blessures affreuses! Affreuses, c'est le mot. On n'a pas d'idée de ça. Des abominations!

— Dam! la balle frappe où elle peut, Malvina.

— Tu n'y es pas, mon mignon, tu n'y es pas. Chut, je n'ose achever, de peur qu'ils ne nous entendent. S'ils le savaient, Dieu du ciel!

Elle écarta la tenture qui nous séparait de la cour et m'y entraîna.

— Des abominations? lui dis-je quand nous fûmes à une distance suffisante du lit des patients.

— De vraies abominations! reprit-elle. Tu ne sais donc pas, mon chéri, ce qui s'est passé. Le bruit est pourtant public! On en parle jusque sur les toits.

— Qu'est-ce donc?

— Des horreurs! Des atrocités! Des scélératesses à hérisser les cheveux!

— Mais encore?

— Comment! tu en viens et c'est moi qui te l'apprends? Les balles des insurgés, tu ne les a donc pas vues?

— Entendues, oui; vues, non!

— Eh bien, Jérôme, c'est là qu'est la férocité!

Dans aucun temps, dans aucun pays on n'a fait pire. Tu verras ces balles. Toutes biscornues, mon chéri. Pas une qui soit ronde et de franc jeu. Des balles d'assassins! Des balles de traîtres! Et mâchées, il faut voir! Mâchées, remâchées! Pour sûr, ils y ont laissé un peu de leur rage. Et quelles empreintes! Des dents de rhinocéros. Rien qu'à voir ça, il y a de quoi dégoûter de l'espèce. Je me figure ce qu'ils disaient en mettant l'objet sous leurs râteliers. — Tiens, tiens, bourgeois, voilà pour mieux te déchirer les chairs. Ce n'est pas tout que de te faire une entaille; je veux qu'il t'en cuise profondément. Encore une petite pointe! Là, très-bien. Il y aura du bonheur si tu en réchappes. Hòmme descendu, homme enterré. Voilà de leurs propos.

— C'est bien odieux, Malvina.

— Tu crois que c'est tout; nous n'en sommes qu'au rose, le reste est autrement foncé. Les balles sont biscornues, passons. Sais-tu ce qu'elles sont encore?

— Non, ma chère.

— Empoisonnées, rien que ça! Toutes empoisonnées! Et pas du mauvais poison! En première qualité, Jérôme! Ils n'ont pas regardé au prix. Par exemple, la drogue varie; il y a du choix. Les unes

sont à l'arsenic, les autres sont au vert-de-gris. Un assortiment complet! Des dragées pour tous les goûts. Oh! ils s'y entendent! Ils sont gens d'imagination et de main. Comprends-tu cela? Des balles au poison! Dans un pays chrétien; de la part de gens qui ont reçu le baptême! En Tartarie on ne le ferait pas.

— Non, certes!

— Eh bien! ils l'ont fait, sans compter les petites éponges imbibées de je ne sais quoi. C'est incroyable, tout ce qu'on dit! Des pompes à térébenthine pour incendier les maisons! des machines à toute vapeur pour les faire sauter! Enfin, mon chéri, un tas d'inventions de l'enfer! Tout ça est à eux et bien d'autres choses encore! Et penser qu'on vit côte à côte avec des monstres pareils! penser qu'ils peuvent vous mettre des pétards dans les poches et vous faire sauter comme des bouteilles d'eau de seltz! C'est à en frémir jusque dans la racine des cheveux. Vrai, j'ai envie de faire mes paquets. Ça se gâte, ça devient trop fort. Pas moyen d'y tenir. Qu'en dis-tu?

— Où aller?

— Au Congo. J'aime mieux les nègres, ils n'ont de noir que la peau. Et qui sait! peut-être n'at-

tendent-ils qu'une occasion pour se civiliser. Ici, au contraire, nous redevenons sauvages.

Malvina n'eût pas abandonné ce thème, si le portier ne l'eût interrompue. Une civière était là ; il venait prendre les ordres de ma femme.

— C'est une blouse ! ajouta-t-il.

— Une blouse ? s'écria-t-elle avec un accent de colère ; voilà qui est audacieux. Une blouse ? De quel droit ces gens-là osent-ils se présenter ici ? Ah ! une blouse ! Eh bien ! soit ! je vais lui dire son fait. Viens, Jérôme.

## CHAPITRE XLV.

### La Confession.

L'irritation de Malvina ne tint pas longtemps devant le spectacle qui frappa ses yeux. Un ouvrier était étendu sur un brancard avec une blessure à la tête. Le sang qui en découlait avait souillé son visage et ses cheveux ; des caillots couvraient ses joues. C'était à faire pitié. Une partie du crâne était enlevée ; la balle y avait creusé un affreux sillon. Qu'on juge de l'état de ce malheureux ! A chaque mouvement des porteurs il exhalait un gémissement lamentable et demandait en grâce qu'on l'achevât. Un plus long trajet eût été pour lui un arrêt de mort, accompagné d'une agonie terrible. Il le sentait, et

joignait les mains dans un geste suppliant. L'âme la plus farouche en eût été attendrie.

Comme on le pense, ma femme n'y résista pas. Elle oublia la faute et ne vit que la souffrance. Sur un lit d'angoisses, il n'y a plus de coupables ; il n'y a que des êtres dignes de compassion. L'ouvrier fut admis dans l'ambulance et devint l'objet de soins attentifs. Malvina s'y prodigua. La blessure était des plus graves ; on ne put placer le premier appareil qu'avec des ménagements infinis. Des esquilles envenimaient la plaie, et pour les extraire, il fallut s'y reprendre à plusieurs fois. Divers symptômes faisaient craindre un dénouement fâcheux. La tête s'engageait ; le blessé avait peu de moments lucides. Les mots qui s'échappaient de ses lèvres ressemblaient à un bourdonnement confus dont il eût été difficile de préciser le sens. Puis des convulsions agitaient ce corps d'athlète. Tantôt il étendait le bras hors du lit, comme s'il eût voulu s'emparer d'un objet voisin, tantôt il portait sa main aux bandages qui lui ceignaient le front et les déchirait avec une violence fiévreuse.

Ces phénomènes alarmants exigeaient une surveillance assidue. Ma femme s'y dévoua ; elle ne quitta plus le chevet de l'ouvrier. Au besoin, nous

la remplacions, Oscar et moi. La journée se passa ainsi. L'état du blessé était toujours le même ; sans empirer, il ne s'améliorait pas. Les spasmes avaient cessé ; aux mouvements fébriles succédait une torpeur où les facultés vitales semblaient abolies. On eût dit que la vie, concentrée dans les organes essentiels, leur livrait des assauts sourds et terribles. Vers le soir pourtant, il se fit comme une lueur. Oscar s'était approché de l'ouvrier et essayait de porter un breuvage à ses lèvres. Pour la première fois celui-ci eut le sentiment de ce qu'on lui demandait. Il tourna vers l'artiste un regard affectueux et lui dit d'une voix très-intelligible :

— Mon général !

Oscar n'avait dans sa vie qu'un souvenir auquel ce titre pût se rattacher, et il aimait peu à s'en prévaloir. Aussi n'y répondit-il d'abord que par un geste de surprise.

— Mon général ! reprit le blessé.

Le peintre tressaillit. Dans ce pauvre agonisant, il retrouvait son compagnon d'armes, son sauveur, l'un des membres les plus distingués de son gouvernement. Comment ne l'avait-il pas reconnu plus tôt ? Cela s'explique. Une blessure en plein visage n'embellit pas les gens, et un bandage donne aisé-

ment le change au regard. Je m'y étais trompé moi-même. Cependant, à un appel si direct, il fallait s'exécuter :

— Quoi ! c'est vous, Comtois ? lui dit l'artiste.

— Merci, mon général ; vous m'avez reconnu, s'écria le blessé.

Il paraissait heureux de ce témoignage ; Oscar l'était moins. A l'aide d'une réflexion rapide, il avait calculé à quels ennuis cette rencontre pouvait l'exposer.

— Diable ! se dit-il, voilà qui est fort incommodant. Ce gros garçon a une mauvaise partie sur le dos, c'est clair comme le jour. Il s'est fait entamer le front par la force publique, c'est incontestable. Les pièces sont là. Il est donc insurgé au premier chef. Personne ne contestera l'étiquette. Si la mort l'épargne, il est bien sûr que la prison ne l'épargnera pas. C'est sa destination naturelle. Eh bien ! ce grand coupable m'appelle son général ! Et cela devant témoin ! Mais, malheureux, tu veux donc me perdre? tu veux m'envoyer à l'échafaud ! Si tu es criminel comme soldat, comme général que serai-je donc? C'est-à-dire qu'il n'y a point de supplice que je n'aie encouru. Le tout pour une dénomination impropre. Assez comme ça ; le jeu est trop grave ; il est temps d'y couper court.

Pendant qu'Oscar tenait à voix basse ce raisonnement judicieux, le blessé revenait à son idée fixe et s'écriait pour la troisième fois :

— Mon général !

— Encore ! dit le peintre impatienté.

Il comprit néanmoins qu'il devait quelques ménagements à un homme entraîné vers la tombe, et se rapprochant de son oreille :

— Comtois, lui dit-il, ne vous obstinez pas à parler ; le docteur l'a défendu expressément. Vous avez besoin de grands ménagements, mon garçon. Si vous voulez guérir, c'est à la condition d'un silence absolu.

— Guérir, mon général ! dit l'ouvrier. Vous riez, je crois.

— Il y tient ! pensa l'artiste. Mon général, mon général ! on ne le lui ôterait pas de la bouche.

— Guérir ! poursuivit l'ouvrier, est-ce que vous croyez que je ne me sens pas ? Le Comtois est fini, mon général. Il n'a plus qu'à passer l'arme à gauche, comme son père, le dragon. Quand j'ai reçu le pruneau ce matin, j'ai dit sur-le-champ : — Bien, c'est le bon. Il n'y a point à en chercher d'autre. J'ai mon compte pour ce monde-ci ; c'est soldé. Je n'y ajouterai plus ni un coup de fourchette, ni un verre de vin.

— Mais taisez-vous donc, Comtois, de grâce, taisez-vous. C'est dans votre intérêt ce que je vous en dis.

— Bah! mon général, il en sera ce qu'il plaira à Dieu. Il m'a jeté sur cette terre et il m'en retire : quoi de plus simple ! Ce qu'il fait est bien fait. Au fond, voyez-vous, il y a peu de regret à en avoir. Tout n'est pas roses dans le métier. Pour mon père, le dragon, je ne dis pas. Il a servi l'empereur et y a reçu quelques estafilades. Voilà de l'agrément. Mais moi, je n'ai pas eu de chances. Dans ces derniers temps surtout, qu'est-ce que je faisais ? Du caillou. Est-ce que vous croyez qu'un homme qui en est là soit bien utile sur cette terre ? Un peu de caillou de plus ou de moins, qui est-ce qui s'en apercevra ? Il y aura bien toujours assez de bras dans la partie.

— Vous désespérez trop tôt, mon ami, reprit Oscar. Voyons, du silence; voilà que le docteur se fâche tout de bon. Du silence, et on vous tirera de là.

— Non, mon général, je n'ai pas loin à aller. La tête est aux champs, la machine se détraque. C'est ce qui me rend si bavard. Je jouis de mon reste, voyez-vous. Eh bien! où est le mal ? J'aurais pu mieux finir, je le sais. Un boulet autrichien ! une baïonnette russe! Voilà des morts de choix. N'en a

pas qui veut. Je m'en vais sur un mauvais son de cloche, c'est vrai. Mais à qui la faute? Au Percheron! C'est le Percheron qui a tout fait. Il est si futé, ce Percheron!

La voix du blessé s'affaiblissait, et ces derniers mots se firent jour péniblement. L'effort avait été trop prolongé; il fut suivi d'une crise. Il en fut ainsi pendant une portion de la nuit. Les crises se succédaient avec des intervalles de lucidité et de repos. La destruction d'un athlète coûte beaucoup à la mort; elle s'y reprend à diverses fois. Le Comtois lutta longtemps; il s'agita pendant quinze heures sur cette couche de douleur. Oscar et moi, nous suffisions à peine à le contenir. Dans son délire, il défiait des ennemis invisibles et poussait des cris sourds, qui ressemblaient à des mots de ralliement. Il était encore sur la barricade; il y jouait un rôle actif. Sa main amorçait le fusil, sa dent déchirait la cartouche. Les ardeurs de la fièvre se changeaient en ardeur guerrière. D'autres fois, il se mettait sur son séant et promenait sur nous des regards empreints d'une sombre fixité. L'œil n'avait plus la conscience des objets; le mouvement en était machinal. Rien de plus effrayant que cette scène. Le colosse prenait nos bras pour point d'appui, et les

étreignait avec la force d'un crampon de fer. Il eût voulu se lever et retourner au combat. Le besoin d'agir ne cédait que devant la violence du mal.

Enfin, avec les premières heures du jour, ces accès firent place à un profond affaissement. La vie se retirait par degrés de cette constitution robuste. Le souffle devenait plus inégal, plus bruyant, plus capricieux. A l'éclat du regard, aux tons ardents des joues, on reconnaissait la présence du feu intérieur qui consumait cet infortuné. Devant une désorganisation aussi rapide, l'art était sans force. Il fallait s'y résigner. Cette âme allait émigrer vers des régions plus sereines. L'ouvrier le sentait ; il se préparait par le recueillement. Ses lèvres murmuraient les prières de ses jeunes années. A cette heure suprême, toujours un rayon d'en haut descend sur le chevet du moribond et pare d'un charme divin le dernier adieu à la vie. Les plus altiers comme les plus humbles en éprouvent les effets, les uns pour descendre, les autres pour s'élever. Ainsi, dès le seuil même de l'éternité, le niveau s'établit et l'égalité commence.

Le Comtois en était à cette période de l'adieu. Sa voix forte et rude avait acquis de la souplesse et de la grâce ; ses traits, sa pose exprimaient une douce

résignation. Il s'empara de la main d'Oscar, et la pressant dans les siennes, il lui dit :

— Eh bien ! mon général, qu'en pensez-vous, maintenant ? Vais-je partir, oui ou non ?

— Chassez donc cette idée, Comtois.

— La chasser ! pourquoi cela ? Si vous saviez combien je m'y plais. Des malheureux comme nous, mon général ! leur espoir est ailleurs. Dieu leur tiendra compte de ce qu'ils auront souffert. Voilà la vie du pauvre expliquée. Autrement, rien. Du désordre, des crimes, et au bout des coups de fusil. Où cela conduit-il ? A mourir comme un chien, au coin d'une rue, à égorger ou bien à être égorgé. Tenez, mon général, vous avez été excellent pour moi, et vous aussi, mon bon monsieur. Tous deux excellents ! le ciel vous le rendra. Je vous ai vus cette nuit, vous m'avez soigné comme un frère. Bonnes âmes, soyez bénies. Mais tenez, j'ai encore besoin de vous. N'ayez pas peur, ajouta-t-il avec un sourire mélancolique, ce ne sera pas long. Il faut que je vous dise tout, là, tout comme à un prêtre. Vous me confesserez, n'est-ce pas ? Il ne me manque plus que cela pour mourir en paix.

— Parlez, Comtois, lui dis-je.

— Parlez, ajouta Oscar.

— Eh bien, mon général, et vous, mon bon monsieur, tout le mal que j'ai fait et que j'ai pu faire, c'est le Percheron qui en est cause. J'en prends mon saint patron à témoin. Mon Dieu ! je ne lui en veux pas. Quand on va exécuter le grand voyage, on laisse là tout son mauvais bagage pour ne garder que le bon. Non, je ne lui en veux pas ; mais je puis bien dire que c'est son exemple qui m'a perdu. Après tout, je n'étais pas d'un caractère à mal tourner. J'aimais le travail, et, grâce au ciel, j'avais un bras vigoureux. Avec ça, mon général, un ouvrier qui va droit son chemin se tire toujours d'embarras. Par exemple, il faut qu'il aille droit ; autrement, bonsoir. Pour peu qu'il se gâte, il se gâtera tout à fait. C'est comme le fruit ; une fois piqué, il est perdu. On a beau dire que le patron est un cuistre et qu'il exploite l'ouvrier, ce sont des propos et rien de plus. Quand l'ouvrier fait un bon service, qu'il ne se dérange pas, qu'il est toujours là aux heures, qu'il ne quitte pas l'atelier pour le bouchon, le patron le voit et en tient compte. S'il a des bras de trop, il renvoie les mauvais. S'il peut augmenter le salaire, c'est surtout en faveur des bons. Il ne le ferait pas par justice qu'il le ferait par intérêt. J'en reviens donc à dire que l'ouvrier tient son sort dans ses mains tout

comme le patron, et que sur cent fois où les choses tournent contre l'ouvrier, il y en a quatre-vingts où c'est de sa faute. Allez, j'en parle avec connaissance, j'ai vu cela de près.

— Vous avez raison, Comtois; mais pourquoi tous vos camarades ne pensent-ils pas comme vous?

— Pourquoi? Dam, c'est facile à deviner. A cause des Percheron. Ce sont les Percheron qui font tout le mal. Vous me direz : Mais que ne leur résistez-vous? Je voudrais vous y voir, messieurs. Les Percheron ont la parole en main et nous n'avons que nos bras. A l'atelier, il n'y en a que pour eux. Pas moyen de placer un mot. Quand on l'essaye, ils vous pelotent et mettent les rieurs de leur côté. D'ailleurs les Percheron savent tout. Ils savent ce qui se passe dans le gouvernement mieux que personne. Ils ont leur idée à propos des affaires du jour. Quand on guillotine un criminel, ils sont les premiers à le dire. Ils connaissent de vue les personnages les plus huppés. Ils savent sur le bout du doigt où logent les ambassadeurs. Ensuite, il faut entendre leurs discours. Ils parlent sur quoi que ce soit pendant une heure entière. Et en avant les choses de l'ancienne République. Les hommes, les dates, tout. C'est à terrasser les gens.

Des puits d'instruction ! Jamais interloqués, jamais entrepris ! Ils en dégoiseraient une journée toute entière. Dam ! ça produit un certain effet sur l'atelier. Vous le comprenez, messieurs. Pour les battre, il faudrait avoir l'instrument, on ne l'a pas. Puis il mènent tant de bruit. Tant il y a qu'ils sont les chefs et qu'on ne revient guère sur ce qu'ils ont dit. Les hommes sages n'en font ni plus ni moins, mais le gros de l'atelier les suit. On ne veut pas faire bande à part. Moi, par exemple, je voyais souvent que le Percheron donnait à gauche, qu'il nous trompait, qu'il nous perdait. Eh bien ! je faisais comme les autres. Il y a tant de moutons ! C'est ainsi, mon général, que les Percheron sont parvenus à mettre les ateliers en révolution et à couvrir Paris de cadavres. Ils peuvent s'en flatter.

— Leur empire va jusque-là ? dit Oscar.

— Il va aussi loin que possible, mon général, et voici pourquoi. Les Percheron ont la louable habitude de donner toujours gain de cause à l'ouvrier contre le patron. Ça flatte l'ouvrier. Le patron est un sans cœur ; l'ouvrier est la vertu même. Le patron fait de l'ouvrier un nègre blanc et le jette sur la paille après s'en être servi. Tout ça, c'est de la rocambole ; mais si vous saviez comme elle réussit au-

près de l'ouvrier. — Bon, se dit-il, voilà un homme qui prend mon parti. Ces richards boivent le plus pur de mon sang; c'est bien le moins que quelqu'un le leur objecte. Ce n'est pas tout, messieurs; les Percheron ne s'en tiennent pas là. Ils exigent du patron un compte exact de ses trésors. Ils lui demandent si c'est juste qu'il garde tout pour lui et n'en distribue pas une portion à l'ouvrier. L'ouvrier n'a-t-il pas aidé le patron à gagner ces richesses fabuleuses? Si le patron roule carrosse, c'est à l'ouvrier qu'il le doit. Si madame porte des panaches, c'est l'ouvrier qui en a fait les frais. Pas un meuble dans la maison, pas une parure, pas une jouissance qui ne soit le plus pur de la sueur de l'ouvrier. Et qu'il n'y ait aucun droit, est-ce justice? Alors les Percheron expliquent comme quoi ils ont en poche un plan merveilleux qui assure à chaque ouvrier l'existence d'un patron. L'ouvrier aura des rentes, des fonds placés, des équipages, des toilettes pour madame et des toques en velours rouge pour les enfants. Vous comprenez quels yeux on ouvre dans l'atelier et si le Percheron a du succès. On adopte le plan par acclamations; on demande qu'à l'instant même il soit mis à exécution dans toute l'étendue de la République! Malheur au gouvernement qui ne l'accepterait

pas! Malheur au patron qui s'y refuserait! Le gouvernement serait chassé à coups de fourches et le patron pendu en effigie.

— Rien que ça! dis-je.

— Il y en a qui veulent le pendre en réalité, c'est toute la différence. Vous comprenez maintenant à quel point les Percheron sont maîtres de l'ouvrier. Ils peuvent le manier à leur guise. C'est leur monde, c'est leur armée. Ils y ont pris assez de mal. D'un côté ils ont dit pis que pendre du patron, de l'autre ils ont promis à l'ouvrier le partage de ses trésors. Comment résisterait-on à cela? Il y a parmi nous d'assez pauvres cervelles. Elles prennent la chose au sérieux, et alors adieu. On monte sur ses grands chevaux, on fait sottise sur sottise. Pas un ouvrier qui ne veuille prendre la lune avec les dents. Les bons résistent encore; mais que font les Percheron? Ils s'arrangent pour les gâter. Le meilleur des ouvriers devient mauvais dès qu'il se dérange. Il faut si peu de chose pour cela; un tour ou deux au cabaret, voilà tout. Quand on y a mis le pied, c'est fini; l'habitude s'en gagne. On y va d'abord par désœuvrement, on y va ensuite par goût. Les Percheron y poussent; c'est là qu'ils sont les rois des rois. Après boire, ils font des prodiges. Rien de tel qu'un ou deux litres

d'Argenteuil pour mettre la langue en train. Alors tout va bien. On bouleverse l'Europe sur le plomb d'un comptoir. On invente des banquets fraternels où les aloyaux sont à discrétion et les écots à volonté. Par exemple quand le vin est mauvais, point de grâce. C'est le gouvernement qui en pâtit ; on lui donne tous les torts. Il ne fait rien à propos, il néglige le pauvre peuple. Comme on l'habille, grand Dieu ! Les Percheron n'y épargnent pas l'étoffe. Le gouvernement par-ci, le gouvernement par-là : jamais on n'a vu un plus grand criminel. Il prend dans le trésor public sans rendre des comptes et entretient des filles d'Opéra. C'est un gouvernement jugé ; il faut le renverser dans les vingt-quatre heures, autrement il sucera la France jusqu'à la moelle des os.

— Peste ! quelle exécution ! dit Oscar.

— Voilà l'école où vont les ouvriers, reprit le mourant, voilà comme on les embauche. Pauvres agneaux ! Ils sautent parce qu'ils voient sauter. Pas d'autre motif. Ceux qui voudraient reculer, on les pousse, on les entraîne. Oh ! le cabaret ! le cabaret ! Il fait des victimes et n'en lâche point. Les Percheron le savent bien. C'est le tombeau des bonnes résolutions. On y laisse d'abord une partie de la

paye et puis la paye entière. Les enfants souffrent, la femme se plaint, qu'importe ! Le cabaret est le plus fort. Il n'y aura pas de pain à la maison, tant pis ; on s'y débrouillera ; mais du vin sur le comptoir, il y en aura toujours. L'ouvrier qui en est là appartient aux Percheron. Le cabaret le livre. Tous les ivrognes se soutiennent. Ils donnent dans la politique à plein collier ; à leur sens tout se fait de travers ; ils ne voient rien de bien. Cela se conçoit; on trouve le gouvernement coupable, parce que soi-même on l'est beaucoup. Il n'y a pas de gens plus difficiles à contenter que ceux qui sont mal avec leur conscience. N'est-ce pas, messieurs ?

— En effet, Comtois, lui dis-je? Les situations fausses conduisent au mal ; c'est forcé.

— Les ouvriers se perdent ainsi. Un à un ils se dépravent. L'exemple, voyez-vous, l'exemple ! Ce qu'on voit faire, on le fait ; ce qu'on voit dire, on le dit. Et quand il y a une victime, soyez sûr qu'il y a un Percheron au bout. Personne comme eux pour empaumer les gens. Ils ont cent manières pour cela. A l'un ils promettent de lui faire doubler son salaire ; à l'autre de lui fournir une somme ronde pour s'établir en son particulier. L'argent ne leur coûte pas grand chose ; ils puisent à poignées dans les caisses

de l'État. Au besoin, ils parlent de deux petites heures de pillage. Rien ne les arrête ; ils ne sont guère scrupuleux. Le moyen est toujours bon pourvu qu'il porte. Moi, par exemple, que m'ont-ils dit ? Qu'il s'agissait de l'empereur. Vrai, messieurs, si ce n'était pas ce nom, je n'aurais pas seulement remué le petit doigt. On ne m'a pas à bon marché ; on ne m'eût fait descendre dans la rue ni pour un verre de vin, ni en faisant sonner quelques écus. Je suis trop fier pour cela. Mais le nom de l'empereur me tournait la tête, et les Percheron le savaient bien. Jugez donc ! j'ai été bercé avec ce nom-là. C'est le premier que ma mère m'a appris ; mon père ôtait son chapeau en le prononçant. Ces souvenirs ne s'effacent pas. Je savais par cœur ses campagnes ; on m'avait appris à lire dans ses bulletins. Dans la chaumière que nous habitions, il n'y avait que deux portraits, le sien et celui du pape. Il était aussi en buste, un beau buste en plâtre, il m'en souvient, avec une couronne de lauriers. Au 4 mai, nous le couvrions d'un crêpe noir ; au 15 août, nous allumions deux cierges qui brûlaient toute la nuit en son honneur. Et vous voulez qu'on oublie ces choses ! Impossible ; ça reste dans le sang. Aussi dès que j'ai entendu le mot de l'empereur, la cervelle m'a tour-

né, j'ai eu la fièvre et j'ai frappé devant moi sans dire gare. Qui? le sais-je bien? Pour qui? Je suis encore à me le demander. J'ai frappé, c'est tout ce qu'il y a de plus certain. Combien d'autres ont fait comme moi !

— Vraiment? dit Oscar.

— Oui, mon général, combien ont soutenu le coup de feu sans savoir pour quel motif? Il y en a des mille et des mille. Derrière les barricades, ça se voyait. Chacun avait son cri. Qui voulait rouge, qui voulait blanc; peu de tricolore. Ceux-ci étaient pour l'aigle, ceux-là pour d'autres oiseaux. Autant de têtes, autant d'avis. Sans compter les gamins qui n'ont d'avis sur rien et qui se battent pour le plaisir de se battre. Dieu! quel compte à régler si l'on avait eu le dessus ! J'en ai la chair de poule rien que d'y penser. Enfin, n'importe, c'était l'affaire des Percheron; ils se seraient mangés les uns les autres comme des rats affamés, et il n'en serait resté que les queues. C'est clair comme le jour; mais n'empêche qu'ils étaient venus à bout de nous pousser là sous un prétexte ou sous un autre. Ainsi les mauvais ouvriers mènent les bons; les Percheron sont nos maîtres. On se débauche pour eux, on se bat pour eux. Ils veulent que l'ouvrier s'occupe

beaucoup plus de la politique que de son travail; avant peu ils lui défendront d'être rangé. C'est triste à dire et pourtant c'est comme cela, messieurs. La queue des ateliers en est aujourd'hui la tête, on y fait plus de besogne avec la langue qu'avec les bras. Allez, je prévois de bien mauvais jours. Mon pauvre cœur, qui va cesser de battre, en saigne de douleur. On guérira les blessures du corps, mais le mal des âmes, qui le guérira? L'ouvrier, tel qu'il sort des mains des Percheron, n'est plus un ouvrier, c'est un rodomont qui se promène la casquette sur l'oreille, tout disposé à chercher querelle à une société et à un gouvernement quelconque. Il lui faut du tapage et des coups. Il veut qu'on marche à sa fantaisie, ou autrement il brise les vitres. La chose à quoi il songe le moins, c'est son travail. N'a-t-il pas mieux à faire? Ne faut-il pas qu'il donne son avis sur mille questions et redresse les torts des hommes d'État? Et les patrons! qui les surveillerait? qui les réduirait par la famine? Il y a tant de camarades résignés au rôle de chiens couchants et à filer doux sur le salaire. Haro sur eux, et s'ils résistent, en avant les horions! Voilà l'ouvrier tel que les Percheron l'ont fait. Dieu seul sait ce qui en sortira!

— Peut-être le bien, dis-je ; c'est ce que produit l'excès du mal.

— Que le ciel vous entende, monsieur ! mais combien de misères d'ici là ! Les Percheron sont adroits et opiniâtres. Ils tiennent leurs gens et ne les lâcheront pas de sitôt. Ils séduisent les uns et font peur aux autres. Ils ont le cabaret pour eux, et c'est au cabaret que tout se règle ; au besoin ils feront jouer les poings afin de se maintenir. Puis ils ont des livres, des journaux, et ça en impose. L'ouvrier a un faible pour ce qui est imprimé. On le bourre de papier à un sou jusqu'à ce qu'il éclate. Mais quand les choses en sont là, n'ayez pas peur qu'on y voie les meneurs. Ils se tiennent à l'écart pour souffler le feu. Ils poussent les autres et se mettent à l'abri. C'est trop juste ! Des êtres si précieux ! Ne faut-il pas qu'ils se conservent pour de meilleures occasions ? Tenez, messieurs, vous me voyez ici à moitié mort et près de rendre l'âme que Dieu m'a donnée. J'ai trop cru à l'empereur, c'est ce qui m'a perdu. Au point que je le croyais encore vivant. Je meurs donc pour lui et j'en suis fier. J'irai le rejoindre là-haut, près de mon père qui était son ami. Eh bien ! parions maintenant une chose. C'est que le Percheron, mon Percheron à

moi, à l'heure qu'il est, n'a pas seulement une égratignure. C'est qu'il en réchappera cette fois et vingt fois encore pour recommencer son manége, en lâche qu'il est. Que Dieu me pardonne! Il me semble que je l'ai maudit.

En achevant ces mots, le Comtois laissa retomber sur son lit une main languissante. La fièvre qui l'avait soutenu jusque-là, fit place à un abattement profond. Il ne prononçait plus que des mots entrecoupés, au milieu desquels revenait sans cesse le nom de son odieux tentateur. Le mourant avait raison. On peut partager les ouvriers en deux grandes familles, celle des Percheron, celle des Comtois, les meneurs et les menés, ceux-ci faibles, ceux-là violents. Les Percheron ont pour titre à l'empire la débauche et la paresse, souvent l'incapacité. Ils s'imposent par leurs défauts et à cause de leurs défauts. Les Comtois sont bons et faciles, et c'est ce qui les perd. Quand ils ont la force matérielle, la force morale leur manque. L'audace les entraîne quand la menace ne les dompte pas. Livrés à leur impulsion, ils formeraient une race de dignes artisans, comme la France sait en produire. Ils seraient l'honneur de notre industrie, l'instrument fécond de la richesse du pays. Ils s'élèveraient, non par les

prétentions, mais par les services. Les Percheron font avorter tout cela. Ils veulent des ouvriers à leur image, et n'en souffrent pas d'autres autour d'eux. Ils ne comprennent pas le travail sans le bruit, et aux joies du ménage ils préfèrent le cabaret. Les bons instincts sont leurs ennemis, les mauvais leurs auxiliaires ; ils étouffent ceux-ci et développent ceux-là. Tel est le spectacle qui frappe les yeux et auquel on ne peut assister sans déchirement. De pareils vertiges ne disparaissent du sein des populations qu'au prix de flots de sang, et après des siècles de misères ! Nous en étions au début.

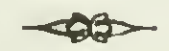
Depuis quelques instants le blessé était aux prises avec l'agonie. La respiration ne sortait plus qu'avec peine ; sur les yeux se répandait ce triste voile qui ressemble à la première ombre de la mort. Les mains étaient inertes, le corps affaissé. L'œuvre de destruction était accomplie. Le Comtois eut encore la force de nous adresser un regard plein d'une douce résignation, et sur ses lèvres vint se fixer, par un dernier effort, le nom du Percheron.

La victime ne se trompait pas. Son mauvais génie survécut aux événements. Les Percheron compromettent les autres, mais ne se compromettent

pas. Celui-ci avait pris ses précautions. Il sut échapper aux balles, et mieux encore aux conseils de guerre. C'était le comble de l'art.



## CHAPITRE XLVI.



**Le Lendemain.**

La bataille était finie ; mais les empreintes en subsistaient partout. On les voyait sur les murs, on les retrouvait dans les esprits. Le sol tremble encore, même quand le cratère a éteint ses feux. Le voyageur ne mesure la profondeur de l'abîme que lorsqu'il l'a franchi, et son épouvante s'en accroît. Nous en étions là. Chacun se demandait avec effroi où va un peuple qui a dans sa vie une page semblable, un égarement pareil. Les plus hardis n'osaient pas se livrer au présent, les plus sages interrogeaient l'avenir. Une terre sujette à des ébranlements si profonds ne paraissait sûre à personne ; et comme

aux peuples qui bâtissent près des volcans, il n'y avait place désormais chez nous que pour des établissements fugitifs et des constructions fragiles.

Rien de plus sombre que l'aspect de Paris; tout y respirait la guerre civile dans sa plus redoutable horreur. Les pavés étaient encore menaçants, les visages sombres. On ne pouvait faire un pas sans y rencontrer un témoignage des désordres qui venaient de s'accomplir. Sur le théâtre même des opérations, on ne voyait que ruines. Des murs entiers s'étaient écroulés sous les boulets; d'autres offraient des entailles profondes. Les maisons qui se profilaient dans la direction du tir étaient ravinées, pour ainsi dire, par les projectiles. D'autres étaient percées à jour comme une dentelle à larges points. Les pignons des angles étaient tachetés de coups et ressemblaient à des cribles. Point de devanture qui ne fût déchirée, point de persienne qui ne fût entamée. Des enseignes étaient coupées en deux, d'autres hachées en morceaux. Sous la pression de l'air, les vitres avaient volé en éclats, et jonchaient le sol de leurs débris. Emprisonnés dans leur cours, les ruisseaux, les égouts avaient reflué sur la chaussée, et y créaient des mares infectes, où l'eau se saturait de sang. Partout ces scènes de dévastation et de deuil

se reproduisaient. On eût pu croire, à les voir, que le génie de la destruction venait de planer sur ces lieux maudits, et y avait laissé des vestiges de son passage.

Ce n'était pas le seul legs que la révolte nous eût laissé; on retrouvait ailleurs un souvenir de sa présence. Paris était livré à des consignes militaires, qui lui donnaient la physionomie d'un camp. De rues à rues, de quartiers à quartiers, la circulation était interdite. Chaque habitation était soumise à un blocus, et à peine y laissait-on pénétrer des vivres. L'Orient, en temps de peste, ne s'impose pas un isolement plus absolu. Aller voir un ami était une entreprise pleine de périls. On ne parvenait à se faire raser qu'au prix des risques les plus graves. A chaque coin de rue étincelaient des baïonnettes, pénétrées outre mesure du sentiment de leur devoir, et avides de se plonger dans des poitrines humaines. Il faut pardonner ces excès de zèle à des cœurs émus. Ces baïonnettes avaient noblement conquis le droit de se montrer défiantes; elles avaient à venger un sang généreux, et de ce sang il en avait assez coulé. Un luxe de précautions s'explique et se justifie ainsi. D'ailleurs la consigne était là, et l'on sait quel empire elle exerce sur les esprits guerriers.

Cependant Paris ne pouvait, sans dommage, être toujours soumis à un pareil régime. C'est une ville d'affaires et de plaisirs où la prospérité municipale ne se sépare pas d'une entière liberté de mouvements. Il est dur, pour un hôte de la somptueuse cité, de ne pouvoir aller dîner qu'entre deux factionnaires, de ne prendre l'air qu'au vol du chapon, et de se retirer au couvre-feu. On n'y séjourne pas dans le seul but de poursuivre des études sur l'aspect d'une cour ou les mœurs intimes d'un ménage voisin. Surtout il répugne de circuler à pied et entre des mots d'ordre. Le péril effrayerait moins que la servitude. Ce fut là le plus odieux, le plus intolérable aspect de cette guerre civile. D'une grande capitale elle fit une prison. Qu'on juge des émotions qui assaillirent cette population incarcérée, des bruits semés par la peur, des conjectures qui allaient d'un étage à l'autre avec la rapidité de l'éclair, des alarmes des femmes, des préoccupations des hommes, enfin de ce doute, de cette inquiétude de l'avenir qui pesait d'un poids si lourd sur toutes les âmes et sur toutes les consciences? Que de petits drames ignorés! que de précautions contre les événements possibles! Notre ami le baron dut passer par de terribles épreuves, et ce fut un miracle

si la vieille Marthe n'en mourut pas de terreur.

Même quand ce séquestre eut été levé, les choses ne s'embellirent qu'imparfaitement. Le désordre moral survécut longtemps au désordre matériel. On met les pavés en état plus aisément que les cœurs en repos. Les voitures roulèrent encore, mais le peu d'étrangers que Paris renfermait quitta la ville dès que les barrières furent libres, et alla demander à d'autres cieux une hospitalité moins agitée. Les familles opulentes regagnèrent à la hâte leurs châteaux, en jetant à ce peuple de démons un adieu mêlé d'anathèmes. Ce peuple y répondit par de sourds frémissements. Il était vaincu, mais à la façon de ces guerriers qui, même morts, causaient de l'épouvante à voir. Son attitude exprimait la menace plus que la soumission. Ses dents ne déchiraient plus la cartouche du combat, mais on pouvait lire dans son regard une haine qui survivait à la défaite. Cette persistance était visible surtout dans les quartiers où l'action avait eu lieu. Là, au sein des rues et sur le seuil des maisons, on ne recueillait que des propos menaçants, on n'apercevait qhe des visages farouches. La pensée d'une revanche était dans les cœurs et dans les discours.

Mille bruits sinistres et odieux venaient à l'appui

de ces suppositions. La guerre ouverte est abandonnée par le peuple, disait-on ; mais une autre guerre bien plus terrible va y succéder. Cette fois du moins le résultat ne le trompera pas. Il ne peut vaincre ses ennemis dans l'ensemble ; il les prendra en détail, un à un, et leur fera sentir le poids d'une justice secrète. Que les grands coupables tremblent ; le jour de l'expiation est arrivé. On devine le parti que l'on peut tirer d'une donnée semblable dans une ville où toute oreille est ouverte à l'alarme, et à la suite de si lugubres événements. Mille versions circulaient ; chacun avait la sienne ; de mauvais plaisants y joignaient les leurs. De bouche en bouche les détails enchérissaient et prenaient les proportions d'un conte de nourrices. Ainsi on donnait pour certain qu'un massacre à domicile s'exécuterait prochainement, et que trois mille personnes tomberaient sous le poignard, le même jour et à la même heure. D'autres fois on parlait d'énormes dépôts de poudre que la police avait saisis, ou de machines infernales préparées dans le plus grand mystère et avec un but d'extermination.

De ces bruits, celui qui trouva le plus facilement crédit, fut le bruit d'empoisonnements isolés. Déjà, dans le cours de la lutte, il avait rempli Paris d'é-

pouvante. Des cantinières, disait-on, avaient distribué aux troupes, et sur plus d'un point, un breuvage mortel. Des soldats étaient morts après y avoir goûté. La même alarme se reproduisit après le combat. On parla de victimes, on cita des faits, les uns à titre de vengeances de corps, les autres comme vengeances isolées. On ajoutait que le poison distribué ainsi était d'une énergie redoutable. Les malheureux qui en étaient atteints tombaient foudroyés. Ces anecdotes faisaient leur chemin dans le public, grâce à leur caractère sombre et mystérieux. Volontiers on va vers le roman et vers les récits où l'émotion se mêle. Peut-être y eut-il quelque acte de ce genre, un cas particulier; mais il est à croire que cet empoisonnement systématique dont on s'entretint durant quelques jours était le rêve d'un semeur de désordres ou d'une imagination malade.

Dès que la circulation fut affranchie de toute entrave, Malvina éprouva le besoin d'aller voir par ses yeux ce qui se passait au dehors. Notre ambulance n'avait duré que trois jours, c'est tout ce que l'institution comportait. Il s'agissait des premiers soins à donner; un service en plein vent ne pouvait se prolonger au delà. Les blessés avaient été transportés, les uns dans leur domicile, les autres dans

les hôpitaux. Nous avions fait au Comtois les honneurs d'une inhumation décente. Libres de tout devoir, il nous était loisible de donner cours à notre curiosité. Sept jours de séquestre nous avaient mis en goût; il tardait à Malvina de prendre son essor en de briser les bàrreaux de sa cage.

— Je veux voir s'ils ne m'ont pas changé mon Paris, disait-elle en riant. Ils en sont bien capables, les intrigants.

Nous sortîmes; la ligne des rues et des boulevards était encore occupée militairement. Paris formait un camp immense, et déjà, sur divers points, des tentes élégantes s'élevaient. Les chevaux étaient au piquet, les corps qui défilaient dans les rues se gardaient comme en pays ennemi. La cavalerie avait des vedettes en avant, sabre au poing ou carabine à la hanche. Les soldats séchaient leurs baudriers au soleil, ou fourbissaient leurs cuirasses. Le sol était jonché de litière, et dans un retour des maisons on apercevait çà et là une cantine improvisée. Ce spectacle m'attristait; j'y voyais le règne de la force. Je le subissais comme une nécessité, je ne l'acceptais pas comme un bienfait. Malvina, au contraire, comprimait mal ses ravissements. Elle apostrophait tout, fantassins et cavaliers, avait un mot piquant pour

chacun, et leur distribuait des encouragements sur le front de bataille :

— A la bonne heure, disait-elle, ça prend tournure maintenant. Qu'ils y viennent, ceux de la République en guenilles. Ils trouveront à qui parler. Jérôme, regarde-moi ces cuirassiers! Le beau corps, mon Dieu, le beau corps! Des hommes moulés! une tenue superbe! Et dire qu'un de ces militaires peut tomber sous la balle d'un enfant! Cinq pieds huit pouces! Et carrés à proportion! Ça fend l'âme, rien que d'y penser.

Nous étions arrivés sur la place de la Concorde, où se trouvait le gros des renforts accourus des environs, des lanciers, des dragons, même des carabiniers. L'espace en était couvert; d'autres régiments occupaient les quais et les Champs-Élysées. Un si bel ensemble arracha à Malvina un cri d'admiration :

— Vive l'armée! dit-elle à haute voix, vive l'armée! Je ne sors pas de là. Enfin ils y ont songé; ça n'est pas malheureux. Jérôme, je commence à avoir confiance en ceux-ci. Ils sont dans la véritable politique. Qu'ils y ajoutent encore une trentaine de mille hommes, et je suis dans le cas de me rallier. Ah! le sabre! ils ont enfin compris que le sabre

avait son à-propos. Un peu tard peut-être! Raison de plus pour rattraper le temps perdu. Dieu! les jolis lanciers! Vois, Jérôme! comme ces banderoles font bien! La magnifique troupe! Quand on pense que nous avions ça à quatre lieues d'ici, et que cent va-nu-pieds, chefs de clubs ou autres, mettaient Paris sens dessus dessous! Et ce gouvernement provisoire, qui aimait mieux se laisser insulter jusqu'à la bride, plutôt que de rappeler ces braves gens! Oh! qu'à leur place je m'en donnerais! La belle et bonne revanche que je prendrais! Avec le plat de sabre d'abord, et puis, ma foi, si l'on se fâchait, eh bien! en avant la pointe! Vive l'armée! je ne sors pas de là. Elle nous sauve; on lui doit du retour! Vive l'armée!

L'enthousiasme de ma femme avait un caractère expansif qui pouvait être mal interprété. Je pressai le pas et l'arrachai au spectacle de la grosse cavalerie. Une diversion survint fort à propos. De l'un des quais débouchait un bataillon de garde nationale, accouru d'un département voisin. Il se composait d'honnêtes campagnards dont les visages, hâlés par le soleil, exprimaient la résolution. Au premier bruit, ce corps de volontaires s'était formé. Le hameau avait versé ses hommes dans le village, le vil-

lage dans le bourg, le bourg dans le chef-lieu de canton, de manière à réunir, de proche en proche, un contingent respectable. Dans un rayon de cinquante lieues, il en fut ainsi. Les villes et les campagnes envoyèrent leur élite militaire au secours de l'ordre menacé. Il en est qui franchirent une distance de cent cinquante lieues. En six jours, on eut aux barrières une armée de soixante mille hommes. Mouvement admirable et fécond! Pour la première fois la province se prononçait : elle déclarait à Paris, la main sur son épée, que désormais il ne ferait plus de révolution sans compter avec elle.

Le bataillon rural qui défilait devant nous n'était point irréprochable sous le rapport de la tenue; on aurait pu lui demander plus de cohérence et plus d'uniformité. La coiffure y variait à l'infini, depuis le casque du pompier avec une blouse pour assortiment, jusqu'à ces shakos évasés en tremblon qui se rattachent aux époques les plus orageuses de l'empire. L'armement n'y était pas moins inégal. Le fusil d'ordonnance figurait dans les rangs auprès de la carabine du Tyrol; une espingole même s'y était glissée. Tous les calibres et tous les pays. Quant au costume, on devine ce qu'il était. La blouse dominait; pour le campagnard, c'est le vêtement d'hon-

neur. Les sabots n'étaient pas rares; la circonstance les ennoblissait. L'ordre en sabots venait défendre Paris contre la rebellion en souliers. L'histoire doit une page à ce dévouement et à ce contraste. Ces braves gens apportaient d'ailleurs à la cause du pays un zèle sans limite et sans frein. Personne n'était plus prompt à en venir aux coups de fusil, et dans l'émotion d'un début, parfois ils s'en administraient entre eux. Mais ces oublis accusaient leur instruction militaire et point leurs cœurs. Qui n'a pas ses ombres ici-bas, et quelle institution peut se dire parfaite !

Ce défilé me fit du bien ; la vue de ces bons campagnards soulageait l'imagination. On oubliait leurs pantalons retroussés jusqu'aux mollets et leur accoutrement bizarre ; on fermait les yeux sur la manière dont ils emboîtaient le pas et sur la gravité avec laquelle ils portaient leurs têtes. Leurs mains brunes et calleuses réparaient cela. Après avoir ouvert le sillon nourricier, ces mains venaient raffermir la société ébranlée. Mains loyales, soyez bénies ! Je ne pouvais me lasser de suivre de l'œil ces bataillons irréguliers. A mon tour j'éprouvais un sentiment qui allait jusqu'à l'enthousiasme. J'avais un mot flatteur pour les shakos en tromblon ; les sabots m'arrachaient

des paroles d'encouragement. Il me semblait qu'on ne pouvait trop se prodiguer envers des hommes qui donnaient un si bel exemple. Pour sauver Paris d'odieuses fureurs, ces hommes avaient tout quitté, leurs champs, leurs vignobles, leurs regains ; ils avaient délaissé des travaux urgents, au risque de les voir souffrir de leur absence. De la part de villageois, c'était le plus rare des sacrifices, celui de leur intérêt.

Ma femme ne le prenait pas avec autant de chaleur que moi ; elle accordait trop aux apparences. Elle ne pouvait pardonner à cette milice élevée au sein des champs l'incohérence évidente de sa tenue. Elle ne jugeait pas l'esprit, elle ne voyait que les dehors. Selon son habitude, elle faisait ses réflexions à haute voix, et ces réflexions étaient de nature à jeter parmi ces volontaires quelques impressions de découragement. En vain essayai-je de la retenir ; elle m'échappait.

— Braves gens, excellentes gens ! s'écriait-elle. Je n'en disconviens en aucune façon ! Tous visages honnêtes ! Tous bons citoyens ! Mais tu as beau dire, Jérôme, je préfère les cuirassiers.

Je comprenais Malvina ; elle aimait ce qui porte en soi le caractère de l'harmonie et de la force.

A ce titre, les troupes régulières l'attiraient. Elle ne pouvait se lasser de cet imposant spectacle. Dès lors le repos de ses nuits fut assuré. Tant qu'elle n'avait eu pour garantie que les harangues du gouvernement provisoire, sa confiance avait été médiocre et son sommeil entrecoupé. Mais le jour où elle vit Paris inondé d'uniformes, et des bivouacs s'établir de tous côtés, elle se mit à réparer le temps perdu et à prendre sa revanche d'une suite d'insomnies. Un bataillon rural ne lui eût point produit le même effet. Elle ne comptait pas, à un degré égal, sur la solidité de cette troupe. En cela, peut-être obéissait-elle à une illusion du coup d'œil. Entre les légions champêtres et les bandes d'insurgés, la différence n'était pas assez sensible pour qu'au premier aspect on ne pût s'y tromper. Ce rapprochement la poursuivait et l'entraînait, à son insu, jusqu'à une injustice.

Cette excursion eut donc ce bon résultat de rendre à ma femme un peu de sécurité. De retour au logis, elle enleva ses armes de guerre de dessus le fourneau où elles reposaient. Les mesures de défense furent délaissées, les précautions frappées de désuétude. La marmite de siége passa au grenier. Ce n'est pas qu'il n'y eût encore, çà et là, des alertes,

des bruits inquiétants. La menace d'une émeute nouvelle planait toujours sur Paris. Vingt programmes circulaient. Tantôt des milliers de femmes devaient se porter vers l'Assemblée, les cheveux épars, les vêtements en désordre, lui demander la liberté des prisonniers, et, en cas de refus, la vouer aux furies. Tantôt il s'agissait d'une démonstration générale, à laquelle tous les grands foyers d'industrie devaient prendre part, de manière à mettre le gouvernement en échec sur divers points et à diviser l'action des troupes. Puis on parlait de complots dans le sein même de la force armée. Un jour c'étaient des rivalités de corps, un autre jour des mécontentements au sujet des vivres. Malvina écoutait ces récits sans en éprouver le moindre trouble, sans en concevoir la moindre appréhension. Depuis cinq mois, des rumeurs de ce genre pesaient sur Paris; elles flottaient dans l'air pour ainsi dire. Le mal était endémique, il fallait s'y accoutumer. C'est ce qu'avait fait Malvina : elle avait mis son âme au-dessus de ces fâcheuses impressions. Sa confiance s'explique par un mot; elle croyait aux cuirasses.

Il faut lui rendre cette justice, d'ailleurs; son esprit était de ceux qui ne demandent qu'un point d'appui. Elle était prête à se rallier, et sans hésiter

elle eût fait la moitié du chemin. L'opposition n'était ni dans ses principes ni dans ses goûts. Elle abandonnait cette politique aux impuissants et aux envieux. Encore moins avait-elle des préjugés au sujet d'un contact avec le pouvoir. Non, elle n'y apportait ni éloignement ni répugnance ; sans trop de peine, elle eût signé un pacte public et plongé ses lèvres dans la coupe empoisonnée des faveurs. Cependant elle y mettait de la dignité et entendait faire décemment les choses. Son premier gage fut de s'abstenir. Désormais elle se modéra sur le chapitre du blâme, et au besoin ne refusa pas un encouragement. De sa part, c'était beaucoup. Elle apportait au gouvernement nouveau cet avantage et cette force.

Ce gouvernement avait, comme un autre, ses travers et ses erreurs. La perfection n'est pas de ce monde. De ces erreurs, la plus grande était de s'entourer médiocrement. Faute de premiers sujets, volontiers il prenait des doublures. Peut-être les lui imposait-on. La qualité, le nombre, tout lui manquait. Pour y suppléer, il changeait le costume et variait l'emploi. Tel portait aujourd'hui le tablier qui le lendemain endossait la souquenille. C'était, pour les acteurs, un exercice peu recréatif, et pour

le public un spectacle plein de monotonie. Malgré soi on s'y lassait, on demandait la chute du rideau Il répugnait d'avoir sous les yeux les mêmes visages avec d'autres habits. Les voltiges de ces hommes d'état propres à tout faire lassaient la patience et indisposaient les esprits. On ne comprenait rien à cet échange perpétuel de fonctions, à ces entrées et sorties, accomplies dans le même cercle et rappelant les mêmes noms. A chaque instant on les voyait reparaître dans les colonnes du journal officiel, les uns pour monter, les autres pour descendre. Cette disette affligeait le cœur. En étions-nous vraiment réduits à cette extrémité? Etait-ce là des astres si lumineux que la France fût condamnée à n'en jamais voir luire d'autres?

Telles étaient les erreurs du gouvernement nouveau; si graves qu'elles fussent, l'éclat de ses services les faisait oublier. Il faut être juste envers lui : dans un combat décisif, il avait sauvé la patrie, il l'avait arrachée aux mains des barbares. Sans lui, les personnes et les fortunes eussent été mises en coupe réglée; un niveau redoutable eût pesé sur le pays. A l'heure où la responsabilité lui échut, elle était lourde à porter. Il s'agissait de gagner, dans Paris même, une victoire qui jamais n'y avait été

gagnée. Deux insurrections semblables étaient devenues des révolutions, et y engager son épée, c'était engager sa tête. Plus d'un brave eût reculé devant l'enjeu. Les chances d'ailleurs se présentaient mal ; la position était pleine d'embûches. Le gouvernement nouveau accepta la partie avec résolution et la conduisit avec honneur. Il tint au peuple et aux soldats un langage où respirait une vigueur antique. Il fit plus encore, il soutint sa victoire avec simplicité, et n'en usa pas comme d'un piédestal. On peut se montrer ingrat après l'événement, méconnaître ce qu'il y a d'élevé dans cette conduite ; mais, jugés à distance, des titres pareils reprennent leur valeur et une estime réelle s'y attache.

Ces dispositions étaient celles de Malvina ; jusqu'à nouvel ordre elle couvrait ce gouvernement de sa bienveillance, et consentait à n'en voir que les beaux côtés. Les cuirasses l'avaient séduite. Le seul reproche qu'elle lui fit, c'était de ne pas user suffisamment de sa force. Elle eût désiré une satisfaction plus complète pour tant de griefs accumulés. Telles quelles, elle acceptait néanmoins, à titre d'à-comptes, les petites réparations dont elle était témoin. Ainsi, le désarmement des rebelles lui parut une mesure digne d'encouragement. Seulement,

on n'y procédait pas, à son gré, d'une manière assez rigoureuse. A l'en croire, il eût fallu faire main basse sur toutes les armes tranchantes et enlever jusqu'aux couteaux. La tranquillité publique était à ce prix. Quand elle sut que des arrestations s'opéraient dans les quartiers populeux, elle ne se refusa pas à déclarer que l'autorité marchait dans une bonne voie. Par exemple, elle n'admettait pas que la mesure dût rester incomplète, et invoquait contre les coupables un luxe inouï de châtiments. Surtout elle réclamait une justice expéditive. Les conseils de guerre lui paraissaient trop lents et trop doux; elle leur reprochait de s'assujettir à des formalités puériles et de ne pas enrichir immédiatement les antipodes de criminels destinés à en faire l'ornement.

On le voit, Malvina se prononçait pour les moyens décisifs. A ce titre, l'état de siége avait son assentiment. Personne n'en comprenait mieux les douceurs, n'en demandait avec plus d'instance le maintien. Elle ne consentait pas à y voir un expédient passager; c'était assigner une part trop petite à un régime doué de tant de vertu. Volontiers elle en eût fait une institution permanente. Pourquoi pas, et où trouver un meilleur instrument? A l'emploi,

on avait pu en juger. Si le pavé retrouvait son niveau, n'est-ce pas à l'état de siége qu'on en était redevable? Hors de là, point de sécurité, point de repos. Cette population d'ouvriers, dévorée de la fièvre du combat, l'état de siége avait seul la puissance de la contenir. Seul il désarmait les haines et préservait Paris de terribles représailles. Dès lors il n'y avait plus à choisir. Tant d'avantages d'une part et de l'autre, quoi? Un simple préjugé. Puisque le gouvernement avait le bon esprit de s'en affranchir, évidemment Malvina ne pouvait se montrer plus scrupuleuse. Elle se déclara donc en faveur de l'état de siége et à perpétuité.

Il lui fut doux de voir que d'autres préjugés succombaient dans la même épreuve et par la même occasion. Ainsi, une révolution venait d'être accomplie au nom d'un droit contesté, celui de se réunir. Pour venger ce droit, on avait chassé un souverain et brisé un trône. A la bonne heure. Mais, dès le lendemain du triomphe, le droit de se réunir dégénérait en appel à l'insurrection. Les clubs s'en faisaient une arme, et la garde en main ils en dirigeaient la pointe vers le cœur de la société. Quel parti prendre? Retirer le droit, c'était désavouer la révolution. Le maintenir, c'était livrer le pays à d'é-

ternels désordres. L'alternative offrait plus d'un embarras. Il n'y avait de salut public qu'au prix d'un désaveu. Le gouvernement était placé entre un démenti et une trahison. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'hésita pas. Après avoir désarmé le bras, il désarma la pensée. Il traita les clubs militairement, et les fit fermer un à un. S'exécuter ainsi, c'était brûler ses vaisseaux et prendre ma femme par son côté faible.

— A la bonne heure, s'écria-t-elle, ils commencent à se former.

Ce gouvernement était destiné à triompher d'un second préjugé, plus invétéré encore. Je veux parler des franchises de la presse. Jusqu'alors, la presse avait joué le rôle d'une couronne de fer; y toucher portait malheur. Un trône de quatorze siècles y avait péri. De pareilles leçons ne s'effacent pas; elles laissent une date dans les âges. Aussi la presse semblait-elle désormais placée à l'abri et au-dessus de toutes les atteintes. Elle en abusa, comme on l'a vu. Des journaux à un sou envahirent le pavé avec des titres odieux et des doctrines plus odieuses encore. Ils sonnèrent le clairon et prêchèrent la croisade de carrefour en carrefour. Chaque feuille était un programme de rébellion ; chaque goutte d'encre

appelait des flots de sang. Que faire? Comment y obvier? Sévir, c'était se démentir encore, c'était condamner deux révolutions à la fois. Le pas était difficile, et néanmoins ce gouvernement le franchit. Il traita la presse aussi militairement que les clubs. Il supprima, confisqua, incarcéra, avec l'aisance et la grâce d'un visir. Plus que jamais Malvina se sentait gagnée.

— De mieux en mieux! dit-elle. Un préjugé de moins! un gage de plus! Ils se forment décidément.

Ce qui lui plaisait en cela, ce n'était pas de voir les gens déserter leurs propres principes et entrer d'une manière aussi délibérée dans la carrière des contradictions. Ce spectacle offrait peu d'intérêt. Encore moins prenait-elle goût aux ruines qui en étaient la suite, à ces déplacements de clientèle où la médisance apercevait un calcul. Ma femme ne descendait pas dans ces détails. Ce qu'elle y voyait c'était l'emploi de la force, le poids d'une main de fer. Or, ce procédé était le sien, elle n'en admettait pas d'autre. C'est là-dessus qu'elle mesurait la bonté des gouvernements. Plus ils s'appuyaient sur les cuirasses, plus elle faisait fond sur eux. Celui-ci entrait dans cette voie, il était bon de l'encourager. Elle n'y manqua pas, et lorsque la plaine de Saint-

Maur se couvrit de tentes, elle ne put se défendre d'un témoignage d'admiration.

— Enfin, s'écria-t-elle, voilà des hommes! Et aussi comme tout fléchit! Pas un qui bouge maintenant. Je te le disais, Jérôme; le Français a besoin d'être mené.



## CHAPITRE XLVII.

—o—

### Le grand œuvre.

Après le combat, l'Assemblée se remit aux affaires. Il était temps. Depuis cinq mois on vivait sous l'empire du hasard. Point de loi reconnue, point de régime régulier. Entre les institutions détruites et les institutions à créer, il existait une lacune que l'arbitraire seul pouvait combler. L'Assemblée avisait au plus pressé ; le reste s'en allait à l'aventure. En toute chose, le provisoire dominait. Les départements ne prenaient pas au sérieux des préfets échappés de la tabagie et qu'ils avaient connus sous le travestissement de commissaires. Ils doutaient d'une autorité confiée à de telles mains ; ils

l'entouraient d'un respect et d'un dévouement fort équivoques. Un acte solennel pouvait seul remettre les populations dans leur voie et donner à cette suite d'improvisations le caractère d'un établissement définitif.

C'est à ce besoin que la Constitution devait pourvoir. On s'en promettait de grands effets, et, en première ligne, l'apaisement des esprits. Ce n'est pas qu'il manquât de sceptiques pour augurer à ce nouveau pacte le sort de ses aînés. Mais les fidèles n'en étaient que plus résolus à fonder leur monument sur le granit et à construire pour l'éternité. L'Assemblée y songeait sérieusement ; elle y voyait son acte essentiel. Des discussions intérieures s'étaient engagées et sur l'ensemble et sur les détails ; les escarmouches précédaient la bataille. Déjà les opinions s'y dessinaient. Les uns voulaient circonscrire le débat, les autres s'efforçaient de l'étendre. Pour ceux-ci, c'était un champ ouvert à toutes les témérités ; pour ceux-là, un retour naturel vers les choses possibles. Chacun avait ainsi son thème et n'en déviait plus.

Pourquoi chercher? disaient les ardents. Pourquoi se mettre en quête d'évangiles nouveaux? L'ancien n'est-il pas là? Et qui aurait la prétention

de mieux faire? La chaîne des traditions est rompue; il s'agit simplement de la renouer. Nos pères ont tout dit, tout écrit. Inclinons nos fronts devant leurs œuvres immortelles. La Déclaration des Droits existe; à tout républicain sincère elle suffit. Elle est le résumé de la sagesse révolutionnaire. Tenons-nous-y, ne répudions pas ce legs précieux. N'en retranchons rien, ajoutons-y plutôt. L'esprit du temps pousse à des conquêtes nouvelles. Abondons dans ce sens. Parlons du droit au travail et de l'impôt progressif. Flétrissons la tyrannie du capital en des termes qui soient à la hauteur de nos colères. Dénonçons la propriété comme un fait abusif; signalons la richesse comme un fléau. Surtout point de limites à l'assignat; des chiffons sur une grande échelle. C'est par de tels moyens que nous embellirons l'œuvre de nos aïeux. Ainsi s'exprimaient les ardents, en ajoutant aux vertiges et aux illusions du passé les illusions et les vertiges de leur époque.

De la discrétion, répliquaient les modérés; elle n'a jamais rien gâté. Voyez le pays, il vous subit à regret et résiste à vos expériences. N'abusez pas de lui; il vous échapperait. Vous avez, dans un jour de surprise, mis la main sur ses destinées. Contentez-vous de ce succès et laissez le reste à l'avenir.

Assez de violences comme cela ; qui tend trop l'arc le brise. L'essentiel aujourd'hui, c'est de rendre aux âmes un peu de repos et d'assigner des bornes à l'esprit d'aventures. Que votre Constitution s'inspire de ce sentiment ; qu'elle s'adapte à nos mœurs, qu'elle ne les excède pas. Autrement vous rencontreriez des instincts rebelles. Il ne faut pas imposer aux populations plus qu'elles ne peuvent porter ; c'est un jeu plein de périls. Au nom de la République que vous avez fondée, sachez donc vous contenir ; ajournez vos visions à d'autres temps. Laissez le papier-monnaie à l'empirisme financier ; sortez de ce nuage sinistre que l'on nomme le droit au travail. Et comme un bâtiment a deux ancres, ayez deux chambres. Le salut public est à cette condition. Ainsi parlaient les modérés ; leur rôle était simple : ne pouvant arrêter le char, ils s'efforçaient de l'enrayer.

Cette attitude des partis se prolongea durant tout le débat. L'air resta le même ; les variations se multiplièrent à l'infini. Il y eut des discours d'éclat ; il y en eut de modestes. Les discours d'éclat ne se passaient pas sans quelques préparatifs ; ils exigeaient des frais de mise en scène. Plusieurs jours à l'avance le bruit s'en répandait ; on s'en entrete-

nait comme d'un événement. Un réservoir d'enthousiasme se formait alors pour s'épancher au moment décisif. L'heure venue, le héros de la séance gravissait d'un pas solennel les degrés de la tribune. Quel silence! quel recueillement! Que de regards attachés sur lui! Il parlait, et l'admiration se donnait carrière. Le programme l'avait prévu; un programme doit tout prévoir. Les amis, distribués sur divers points, secondaient l'orateur à la manière du chœur antique. Ils répondaient à sa pensée par des frémissements expressifs et les échos d'une acclamation bruyante. L'orateur s'y inspirait, s'y retrempait. Au moment où il quittait l'estrade, ses amis y répondaient par une manœuvre digne des plus grands tacticiens. Ils se précipitaient vers l'enceinte dans un désordre affecté. Bon gré, mal gré, ils voulaient que la séance fût suspendue. C'était un article du programme et un besoin de leurs cœurs. Les succès d'éclat se distinguent à ce signe. En même temps, ils formaient autour de leur héros un cercle épais et passionné. C'était à qui toucherait le premier cette main éloquente. Lui pourtant soutenait sa gloire avec goût; en guise de maintien, il se bouchonnait le crâne trempé de sueur. Rien ne manquait au triomphe, pas même les envieux.

Comme bouquet final, dans son numéro suivant, le journal du grand homme brûlait en son honneur un encens peu perfectionné, et le proposait à l'adoration des peuples. Ainsi s'écoulait un discours d'éclat; comme les roses, il durait un matin.

Dans ce tournoi de la parole, il y eut aussi quelques débuts. Les champions nouveaux furent admis à faire l'essai de leurs forces. De ces débuts, trois ou quatre à peine laissèrent un souvenir; le reste se perdit sans bruit. L'Assemblée accorda quelques prix de mémoire; mais ce fut tout ce qu'on put lui arracher. Bien des renommées vinrent se briser à cette tribune, économe de faveurs. Plus d'un succès fut expié par un échec. A ce spectacle, les aiglons étaient tentés de replier leurs ailes; mais la province ne l'entend pas ainsi. C'est vers les palmes oratoires qu'elle dépêche ses élus; elle ne veut pas qu'ils se trompent de destination. D'un œil ombrageux elle les suit dans les colonnes du journal officiel et se montre plus secourable pour leurs défaites que pour leur silence. Elle aime mieux les savoir ridicules que discrets. Une notoriété quelconque, voilà ce qu'elle exige et attend. De bon ou de mauvais aloi, peu importe. L'essentiel pour elle c'est de retrouver dans les papiers publics des noms chers à son

cœur. Elle n'exige pas qu'ils soient sublimes tous les jours ; au besoin même, elle se contente d'une petite lecture, exécutée à son intention, au bruit de mille entretiens et devant des banquettes vides. Le moindre objet lui devient un joyau.

Dieu sait combien cette disposition de la province engendre de misères au sein des corps délibérants ! De là les amendements oiseux et les motions bouffonnes. De là les discours frappant dans le vide et les mille stratagèmes des travaux intérieurs. De là bien des heures perdues et des tempêtes issues de l'ennui. Oh ! que la province serait mieux inspirée si elle exigeait de ses représentants précisément le contraire de ce qu'elle en exige ! Si, au lieu d'encourager les intempérances de la parole elle accordait des primes au silence ! Les lois y gagneraient, les débats aussi. Malheureusement cette réforme n'est pas mûre ; elle risque de ne l'être jamais ; les avocats y perdraient trop. En attendant, il fallait s'exécuter et fournir un discours. Les plus ambitieux parvenaient à placer un mot dans la Constitution ; les plus humbles s'élevaient aux honneurs d'un amendement retiré. Pendant deux mois nous eûmes ce spectacle. On ne saurait croire jusqu'où allèrent ces entreprises contre la patience de l'Assemblée.

Ce serait tout un chapitre, et il me conduirait trop loin. J'en suis seulement à me demander comment la loi constitutive parvint à se tirer sans dommage de cette avalanche d'amendements.

Dans le cours de cette discussion, une circonstance me frappa surtout. La foi manquait à cette Assemblée. Elle ne croyait pas à son œuvre ; elle en doutait au début, elle en douta jusqu'à la fin. Même achevée elle en doutait encore. Ce fut le propre de cette révolution, de ne mettre en jeu que des vanités et des intérêts. La conviction en était absente. Partout ce caractère se retrouva. Rien ne prit de grandes proportions, ni les actes ni les personnes. Dans le débat, point de solennité ; au lieu du recueillement, la turbulence. Quel respect pouvait s'attacher à un acte ainsi accompli ? L'antiquité savait mieux comment on frappe l'imagination des peuples. Le législateur dérobait à la foule les secrets et les douleurs de son travail ; quand la loi était prête, il descendait de la montagne au milieu de la foudre et des éclairs. Ici, au contraire, tout se faisait à découvert, en face d'un public ou hostile ou moqueur. La majesté du but s'effaçait devant la pauvreté des moyens ; la tenue nuisait au crédit de l'œuvre. Parfois les bouffons s'en mêlaient

et fournissaient un aliment de plus aux sarcasmes du dehors. C'est ainsi que la Constitution suivit son cours, et que, commencée dans l'incrédulité, elle s'acheva dans l'indifférence. Les présages n'étaient point heureux ; le ciel même y mit quelque rigueur. Quand la loi nouvelle fut promulguée en plein air, il lui fit un glacial accueil et couvrit son berceau d'un linceul de neige.

Divers épisodes traversèrent ces débats et y créèrent une diversion. Le plus mémorable fut celui où l'Assemblée abandonna deux de ses membres à la justice du pays. Je n'ai pas à raconter ce procès avec détail ; il me suffira de dire ce que j'éprouvai dans le couraut de la nuit où la sentence fut rendue. Nous étions aux tribunes, parmi les curieux, Malvina et moi. De dix-huit heures l'Assemblée ne quitta pas ses bancs ; à peine y eut-il un court intermède. Il régnait dans son attitude une solennité inaccoutumée. Cela s'explique. Derrière les deux prévenus, la révolution était en cause et rendait compte de ses écarts. Une enquête avait eu lieu ; elle jetait sur les actes et sur les noms une lumière sinistre. On pouvait voir en quelles mains le pays était tombé, faire la part de la perversité et celle de l'impéritie. C'était une terrible récapitulation. Des

hommes que la tempête avait poussés au gouvernail, il en était peu qui fussent à l'abri du blâme. A un degré plus ou moins fort, ils avaient tous trempé dans les mêmes violences et toléré les mêmes usurpations. Chez les uns il y avait calcul, chez les autres faiblesse. On en choisit deux, comme expression plus complète, l'un des désordres de l'idée, l'autre des désordres de la rue. Sur eux retomba l'expiation du passé.

La nature, qui se plaît aux contrastes, en avait mis un bien sensible entre les deux prévenus. L'un eût pu entrer dans la poche de l'autre. La structure était d'ailleurs assortie à l'emploi. L'agitation morale et l'agitation matérielle s'y maintenaient avec un caractère distinct. Même opposition dans les ressources oratoires; ici l'apprêt du rhéteur, là le ton familier de l'enfant du peuple. Ce fut dans ces conditions que l'affaire s'engagea. Au début, l'intérêt parut languir; mais le soir, sous les clartés des lustres, il se ranima. Dans les fatigues de l'insomnie, l'Assemblée puisait une majesté qu'en aucun moment je n'y avais vue. Les bancs étaient au complet, et à peine dans cette foule voyait-on quelques yeux se fermer et quelques têtes céder à l'accablement. Le soleil s'était couché sur la séance, il

se leva sur elle. La défense y eut le champ libre; l'accusation s'effaça. Celle-ci voulait aboutir, celle-là gagner du temps. Il n'était personne qui ne se préoccupât des auxiliaires du dehors pour les désirer ou les craindre. Cette pensée remplissait les esprits; elle domina les subtilités de la procédure. En dépit de tout, l'Assemblée était résolue à ne point se séparer que la question ne fût vidée. Elle le fut au moment où l'aube blanchissait les vitraux et éteignait les feux des lustres sous les flots d'une lumière sans cesse accrue. L'Assemblée se prononça catégoriquement. Elle dépouilla deux de ses membres du privilége dont ils étaient investis, et sans préjuger aucun grief, les livra à la juridiction ordinaire. Une arrestation devait en être la suite; ils s'y dérobèrent à l'envi et gagnèrent le sol étranger. Les héros de l'agitation voyaient ainsi s'éclaircir leurs rangs. Le même flot populaire qui les avait portés si haut les délaissait sans retour, et les jetait, comme autant de débris, sur les plages ingrates de l'exil.

Cet acte fut décisif; il était empreint d'une fermeté salutaire. L'émeute aurait pu l'envisager comme un défi; elle n'y répondit pas. C'était l'aveu formel de son impuissance. De deux côtés on

la frappait. L'Assemblée livrait ses chefs ; les conseils de guerre châtiaient ses soldats. Et pourtant aucune émotion visible ne suivit ces actes de vigueur. A peine s'y attacha-t-il quelques menaces. L'horizon s'était décidément éclairci ; on vivait dans une atmosphère plus sereine. Les clubs se taisaient ; la presse ne parlait qu'à travers un bâillon. Il n'y avait plus ni groupes ni chants dans les carrefours. Le régime militaire avait porté ses fruits ; l'instinct de Malvina ne l'avait pas trompée. Malheureusement la force morale ne s'accroissait pas dans la même proportion. De temps en temps, le pouvoir exécutif éprouvait des défaillances et venait demander à l'Assemblée des votes destinés à le raffermir. L'Assemblée les lui prodiguait en bonne mère ; elle y mettait de l'abandon. Dans ces jours d'épanchements, point de rancune qui ne fût oubliée. Le pardon couvrit tout, même l'institution de commis-voyageurs à l'usage des vraies théories républicaines. Le cas était grave, le grief sérieux, et néanmoins, au premier mot, on l'immola généreusement sur l'autel de la patrie. L'Assemblée avait le caractère bien fait.

Le ciel l'en récompensa ; peu de jours après, elle eut un spectacle choisi. De l'autre côté des mers,

il lui arriva des membres de couleurs assorties et qui manquaient à sa collection. La variété était grande, depuis l'ébène jusqu'à l'acajou. Nous assistâmes à cette entrée; rien de plus curieux. Les représentants de race noire s'assirent avec une gravité digne d'un teint plus clair. Ils s'exprimèrent avec bon sens et comme des personnes naturelles. Ce fut une découverte pour Malvina, qui s'obstinait à ne voir dans le nègre qu'un singe perfectionné. Pur préjugé d'enfance! Elle en revint sur-le-champ. La présence de ces noirs parlait d'ailleurs pour eux. Des blancs n'auraient pas eu tant d'esprit. Émancipés, ils eussent nommé leurs maîtres. Les noirs n'avaient pas commis cette erreur. Ils s'étaient nommés entre eux. Qui le sait? peut-être, au nombre des élus, en était-il qui, dans leurs jeunes ans, avaient porté leurs semblables en palanquin, ou agité sur les fronts créoles l'éventail en feuilles de latanier! Ingénieux délassement! stratagèmes profonds du génie! Ainsi Ésope aimait à jouer aux osselets!

Dès que les représentants noirs eurent occupé leurs siéges, Malvina ne les perdit plus de vue. Du haut des tribunes, elle les surveillait. Elle voulait s'assurer qu'ils se mouchaient comme tout le monde. Je ne la suivis pas dans cette étude; mon attention

était fixée ailleurs. On arrivait au budget. Pour la première fois ce mot reparaissait depuis l'avénement de la République. Involontairement je me souvins du concert de réclamations qu'il soulevait autrefois. Que n'avait-on pas dit de ce polype monstrueux ! Que n'en avais-je pas dit moi-même! Les années, en se succédant, y ajoutaient toutes quelque chose et n'en retranchaient rien. Les monuments historiques y figuraient encore sur le plus grand pied ; les palimpsestes n'y étaient point négligés. On avait toujours des allocations pour l'École des Chartes et pour ces temples duPéloponnèse que je croyais avoir perdus dans l'esprit des populations. Les existences parasites ont la force du roseau ; elles cèdent au premier souffle et se relèvent quand il s'apaise.

J'espérais bien que la République n'entendrait pas raillerie là-dessus, et qu'elle ferait justice de ces déceptions invétérées. Déjà un comité spécial avait relevé plus d'un abus et en avait fait justice. Il restait à savoir comment les ministres prendraient ces réductions et s'ils consentiraient à s'y associer. Sous l'ancien régime leur rôle était tracé. Tout ministre défendait ses millions comme une couveuse défend ses poussins, une lionne ses petits. Il livrait des combats acharnés à propos du moindre centime. Ainsi

le voulait l'institution. L'honneur et la parure d'un ministre , c'était son budget. Tant valait l'homme, tant valait la besace. Un ministre qui se laissait mettre au rabais était déshonoré ; celui qui arrachait mille francs à des chambres avares rentrait chez lui le front haut et le jarret tendu. Il n'avait pas perdu sa journée.

Dans ma candeur, je croyais que ces mœurs allaient changer. Il me semblait qu'un ministre de la République avait à jouer un tout autre rôle. Les anciens demandaient le plus possible ; j'estimais que ceux-ci demanderaient le moins possible. Je les voyais allant au-devant des réductions, les accueillant comme autant de bienfaits, bénissant ceux qui les mettraient sur la voie. Après tout, un ministre n'est pas un prince d'Orient, pour s'entourer de parasites et de flatteurs au prix de quelqués largesses. Il ne doit rétribuer que des services sérieux et dans la mesure de leur importance. Le fond où il puise est le fond commun ; le denier du pauvre a concouru à le former. Il est du devoir le plus strict de s'en montrer avare, de n'en rien distraire pour des emplois équivoques ou fastueux. L'abus touche à la prévarication. S'il en est ainsi en tout temps, combien plus en des jours de crise où la fortune pu-

blique voit ses ressorts se briser et sa marche s'amortir au choc terrible des événements !

Ains j'étais fondé à attendre des ministres nouveaux un autre langage et d'autres procédés. La pudeur l'exigeait ; on ne pouvait copier ce qu'on avait flétri, encourir le blâme qu'on avait prodigué. J'y comptais. Quelle fut ma surprise aux premiers mots que j'entendis ! Je crus rêver. Ministres de la veille, ministres du lendemain, c'était tout un. On eût dit que le sol n'avait pas tremblé sous nos pieds. Le dernier règne nous léguait une dépense de quinze cents millions; la République l'élevait à dix-sept cents. La France payait cher sa conquête. Quand vint le détail, la comédie d'autrefois recommença avec d'autres acteurs. Chaque ministre vint défendre ses petits. Quiconque voulait réduire ses allocations était son ennemi. Pour le plus mince article, il exhalait des soupirs à fendre le cœur et trouvait des accents éplorés. Sa douleur l'égarait et tournait insensiblement à la haine. Il vouait les comités épurateurs à l'exécration des siècles et à la vengeance des contemporains. Il les traitait de barbares au premier chef. Tant il est vrai que l'aspect des choses change avec la position et que l'opinion est surtout une affaire de perspective,

Un dernier espoir me restait, c'est que le ministre passerait condamnation sur les prodigalités notoires. Il est des choses dont on peut parler sans rire quand l'impôt est plantureux et le Trésor bien garni. De ce nombre sont l'école des Chartes et les monuments historiques, les palimpsestes et les temples à découvrir. On sait bien que ces objets n'existent que pour les gens qui vivent de l'institution. En temps prospère, on leur fait l'aumône, et tout est dit. Mais quand chaque pièce d'argent qui tombe dans les coffres de l'État représente au dehors une privation ou une misère, quand la banqueroute est aux portes et atteint le pauvre dans un dépôt sacré, prendre au sérieux ces hochets, les discuter avec sang-froid est une fort médiocre plaisanterie. On ne se raille pas a ce point du malheur. Je sais qu'il est des arguments au service de telles causes. Depuis vingt ans on les emprunte au même arsenal. Écoutez nos Mécènes. Une nation s'honore, disent-ils, en dotant d'une manière magnifique les sciences et les arts. Oui, mais les arts et les sciences s'honoreraient plus encore à tout tirer de leur fond et à ne point vivre en parasite. Le vrai talent n'a pas besoin de ces largesses, et il est trop fier pour y recourir. Elles portent donc sur les vo-

cations indolentes ou équivoques et instituent en leur faveur la pire des mendicités, celle des professions libérales.

On le voit, nous en étions au régime des palinodies. C'était un triste spectacle ; pour l'égayer, on eut recours aux violons. La République entreprit de faire danser les citoyens. La hardiesse était grande. Les cœurs n'inclinaient point à la joie ; il fallait y aider beaucoup. Ce fut le souci et l'honneur des dignitaires nouveaux. Rome avait eu des consuls plaisants ; l'Assemblée avait un président dameret. Il remplit Paris du bruit de ses fêtes. On en parlait huit jours à l'avance et huit jours après. Les dames de la veille y avaient des siéges d'honneur. Les sirops étaient sans mélange si la compagnie ne l'était pas. L'épaulette y abondait trop ; au besoin elle forçait les portes et prenait les buffets d'assaut. Un guerrier se joue des obstacles. Il faut être juste d'ailleurs ; l'ensemble ne laissait rien à désirer. L'hôtel était un vrai bijou ; il sortait des mains de l'artiste. Or et peintures, on n'y voyait que cela, distribué avec une harmonie exquise. Les fleurs rares tapissaient les avenues ; l'orchestre remplissait les salons de motifs charmants. Sous les feux des lustres, allait et venait une foule compacte.

Les hommes d'État du régime nouveau y brillaient d'un vif éclat. On y voyait aussi, dans leurs plus beaux aspects, les plénipotentiaires de vingt-quatre heures et ces révélateurs pensifs à qui quatre jours suffisent pour développer le plan d'un nouveau monde, tandis que Dieu en a mis sept à créer et à organiser l'ancien.

L'exemple était donné ; d'autres dignitaires le suivirent. On dansa dans tous les palais de la République. L'orgeat y coula à flots ; la limonade n'y fut point épargnée. Ailleurs pourtant on ne retrouva ni la même élégance ni le même tact ; n'a pas qui veut les instincts du gentilhomme. On reconnaît si vite les sorbets des parvenus ! Mille détails les trahissent. L'opinion n'hésite pas longtemps. L'un d'eux, entre autres, avait conservé dans les salons municipaux un buste qui les déshonorait. C'était une République coiffée d'un bonnet phrygien et qui avait tous les dehors d'une prostituée. Inauguré aux jours orageux, ce buste n'aurait pas dû leur survivre. Il demeurait néanmoins comme une réminiscence de fort mauvais goût. Ce spectacle blessait les regards et froissait les âmes. On s'en éloignait avec un sentiment de répugnance et de douleur.

Ainsi le gouvernement donnait à danser et le peuple payait les violons. Le gouvernement prodiguait les pâtisseries, tandis que trois cent mille individus recevaient, dans Paris seulement, le pain de l'aumône. Ce contraste arrachait aux partis vaincus de sourds rugissements; il indignait les cœurs spartiates. On dévorait la République sans qu'ils en eussent une part; était-ce tolérable? Quoi! pas une miette de ce grand festin! En février, ils ne l'avaient pas entendu ainsi. On leur changeait leur enfant. Ils n'avaient désiré pour elle ni tant de dorures ni tant de galons. Ils ne l'avaient pas vouée à un entourage de talons rouges. Telles étaient leurs plaintes, mêlées d'imprécations. Plus que jamais les camps se dessinaient, celui des babas, celui du brouet noir. Les vaincus ouvraient un compte aux vainqueurs et se promettaient de le solder d'une manière mémorable. Les vainqueurs jetaient un coup d'œil sur leurs régiments et n'opposaient aux fureurs des vaincus qu'un sourire de dédain.

En attendant les violons poursuivaient leurs ritournelles; rien n'était retranché des orchestres du gouvernement.

## CHAPITRE XLVIII.

### La Présidence.

Un article de la Constitution déléguait le pouvoir exécutif à un président, et en vertu d'une loi spéciale cette magistrature devait être conférée dans un temps prochain. Le jour décisif approchait. La nation était convoquée; le suffrage universel touchait à une dernière épreuve.

Il est, dans la vie des peuples, des moments solennels; celui-ci en était un. La France s'en allait, depuis neuf mois, à la recherche d'un monde inconnu. Elle le poursuivait à la lueur des éclairs et aux murmures de la tempête. Jusque-là ses efforts n'avaient pas été heureux. Rien ne s'était montré à

l'horizon sur quoi l'œil pût se reposer avec sécurité. Des visions traversaient l'espace ; des bruits étranges passaient sur les flots. On n'entendait que l'aboiement du gouffre et les voix de l'écueil. On ne voyait que génies malfaisants et présages sinistres. Une telle situation ne pouvait se prolonger sans péril. Il fallait trouver un abri, mettre un terme à cette vie de hasards. C'était le cri universel. Le besoin de repos dominait les esprits ; la patrie succombait de lassitude.

A ce titre, une certaine émotion s'attachait au choix d'un président. Chacun y voyait la fin d'un état précaire. Les perspectives variaient, les vœux aussi ; la conclusion était la même. Un président ! un président ! Dût-il en résulter une crise, un président ! Tout plutôt que cette agonie lente. Tel est le désir qui se manifestait avec un merveilleux unisson. Mais au delà, cet accord cessait. La question des noms propres divisait profondément le pays.

Je ne veux pas faire le procès à mon siècle ni trop exiger de lui. Je ne veux pas le flatter non plus. En aucun temps, il n'y eut moins de grandeur dans la vie publique. Le génie industriel y a pénétré pour la corrompre et l'avilir. Une révolution vient de sévir ; elle a brisé bien des existences. Où

est l'ambition qu'elle a réduite au néant ? Et combien n'en a-t-elle pas fait éclore ? Où est la vanité qu'elle a désarmée? Et que de petites vanités en ont pris motif pour se produire ! L'exemple est donc perdu ; l'homme ne sait plus s'abaisser sous la main de Dieu. L'adversité n'élève plus les âmes. Si de tels spectacles ne forcent pas les consciences à un retour, où trouver des avertissements plus efficaces ? Faut-il que le feu du ciel descende sur nos cités ou que des lacs de bitume s'entr'ouvrent pour les engloutir ?

Il y eut pourtant une heure où les ambitions et les vanités demandèrent grâce. Ce fut l'heure de la peur. Tant que l'émeute sillonna les rues et gronda autour des hôtels, personne ne se fût avisé de jouer le repos du pays sur une question de personne. On s'estimait trop heureux de trouver un refuge dans l'obscurité. L'audace ne revint qu'à la longue et avec le calme extérieur. La tranquillité du pavé ramena des prétentions incorrigibles. Ainsi les matelots s'agenouillent durant la tempête et blasphèment dès que le péril est passé. Alors tout reprit les allures d'autrefois. Dans cet immense bouleversement, on ne vit plus que des positions à conquérir ou à défendre. La politique redevint un débit d'orviétan ou un tour de gobelets. Les mêmes

artistes se remirent à l'œuvre et recommencèrent leurs exercices, sans y apporter la moindre modification. On refit le siége du pouvoir. A défaut d'assauts ouverts, on eut une guerre d'embûches. Les petites passions, les petits intérêts s'agitèrent de nouveau. L'intrigue releva sa tête odieuse. Rien n'était changé, ni les hommes ni les mœurs. Le sol avait tremblé en vain, et dans leur ardeur aveugle les ambitieux de profession ne voyaient pas quels signes sinistres étaient encore écrits dans les cieux.

Ce fut dans ces circonstances que s'engagea l'élection du président. Aucun acte ne pouvait être plus grave. Le salut public en dépendait. C'était le cas de s'oublier, de ne songer qu'à la patrie dont nos discordes déchiraient le sein. C'était le cas de se confondre dans un même choix, le choix le plus digne. La tâche était difficile; elle exigeait surtout de la bonne foi. Il fallait y procéder avec un cœur sincère et des mains pures. Il fallait mettre de côté les réticences et les calculs personnels. Il fallait ne voir en France qu'un parti, celui du bien public; qu'un drapeau, celui de la grandeur commune. A ce prix, tout s'aplanissait. L'élection cessait d'être une intrigue pour devenir un acte national. La politique renonçait à ses tours de gibecière et à ses

tréteaux ; elle entrait dans une voie où les mœurs devaient se relever et les âmes s'assainir par le spectacle de grands désintéressements.

Hélas ! de telles joies ne nous étaient point réservées. Trop de ferments impurs s'y opposaient. L'habitude reprit le dessus. Dans cette élection du président, chacun vit d'abord ce qui le touchait. Le meilleur était celui dont on avait le plus à espérer et le moins à craindre. Grands et petits dressèrent le même compte, se livrèrent au même calcul. Tous évaluèrent ce qu'ils pouvaient y perdre ou y gagner. Balance faite, l'opinion alla du même côté que l'intérêt. C'est l'esprit du siècle ; il répugne à un concours gratuit. Ce concours d'ailleurs variait à l'infini ; il était ou positif ou négatif. Ceux-ci avaient des préférences, ceux-là des répugnances seulement. Les premiers portaient un candidat à leur gré, les seconds n'en adoptaient un qu'en haine de ses compétiteurs. A plusieurs il ne fallait qu'un mannequin dont ils tiendraient les fils. Un petit nombre se déclarait pour le plus mauvais choix, afin de pousser les choses vers le pire.

Un sentiment cruel dominait tout cela ; c'était le dégoût de ce qui existait, le dégoût des hommes et des institutions. Aveu pénible et douloureux ! Le

scrutin semblait être le dernier recours des désespérés. Ils y arrivaient l'amertume dans le cœur et le fiel sur les lèvres. Ils y voyaient une revanche de tant de déceptions. Tous ceux que la foudre avait frappés s'armaient pour ces représailles. Ils se multipliaient par le mouvement et par le bruit. La révolution allait se trouver en présence de ses victimes, industriels déchus, fonctionnaires éconduits, hommes politiques en disponibilité. Leur vengeance était dans leurs bulletins. Ils devaient y inscrire le deuil de leurs positions ébranlées ou détruites. Les gazettes tranchaient sur le tout et n'étaient pas le moindre embarras du moment. Elles remplissaient le pays de leurs rivalités et de leurs rancunes. Les uns tenaient la proie, les autres la convoitaient. De là des morsures qui allaient au vif. Les fluctuations de l'abonnement y ajoutaient un venin de plus. Bref, dans cette arène allaient descendre des passions qui manquaient de sincérité. C'était une mêlée confuse où devaient dominer l'égoïsme et l'intrigue dans tous leurs raffinements.

Un point bien net toutefois, c'est l'accord tacite de traiter, après l'événement, la France en pays conquis. Quoi de plus naturel ! Est-il victoire qui n'apporte ses petits profits? La présidence, pour

beaucoup, était un véritable gibier; une part en reviendrait à quiconque aurait contribué à l'abattre. Le moindre piqueur en aurait un lambeau. On sait comme l'imagination va vite dans cette voie. Bien des gens dressaient déjà leur mémoire de frais et une liste de répétitions. Ils disposaient des emplois pour eux-mêmes, puis songeaient aux leurs et ne se refusaient pas à faire des heureux à leurs côtés. Du haut en bas de l'échelle, il en était ainsi. Tout figurait dans ces dépouilles opimes, depuis les portefeuilles de ministres jusqu'aux bureaux de poste et de tabac. Il y avait des prix pour tous les dévouements, les plus élevés comme les plus humbles. Chacun recevrait en raison de ce qu'il aurait donné. Le droit de conquête était évident; rien n'en pouvait amoindrir les conséquences.

Ce fut sous cette perspective de l'intérêt personnel que se présenta, sur bien des points et en bien des cas, l'élection du président de la République. En pensant à lui, beaucoup songeaient à eux. Là où le marché ne pouvait être formel, il était sous-entendu. Dans une certaine sphère, les choses se font d'une façon décente. Tel acte décisif crée ici un devoir, là un droit; c'est dans l'ordre. Un enfant bien élevé sait le respect qu'il doit à ses par-

rains. Voilà sur quel pied les hauts arrangements avaient lieu. Quant aux autres, ils se passaient de gré à gré, par les soins d'amis discrets et avec une liberté d'esprit bien digne d'un siècle sans préjugés.

Trois candidats, appuyés sur des partis distincts, étaient en présence. Je ne parle pas de ceux qui se résignaient à vivre d'emprunts et à glaner çà et là quelques voix égarées. De ces trois candidats, le premier avait cet avantage d'être tout porté au pouvoir. Il l'avait conquis en soldat, à la pointe de l'épée. Depuis lors il avait paru fléchir sous le poids de son laurier. Son plus grand tort était de s'être mal défendu d'obsessions fâcheuses. Il s'était livré aux médiocres et aux impuissants; un tel voisinage est contagieux. Plus libre, il eût mieux réussi. Il avait dans les allures et dans les traits quelque chose de brusque et de sec qu'il tenait de la profession autant que de la nature. Son sourcil trop fourni exprimait une dureté que démentait son regard. Sous ces dehors se cachaient d'ailleurs un cœur loyal et un esprit ferme jusqu'à l'obstination. Sa parole était brève et d'un laconisme sentencieux; ses manières avaient un cachet de simplicité militaire. L'ensemble ne manquait ni de dignité ni de goût. Il y avait là toute l'étoffe d'un président et d'un président éprouvé.

Trois mois plus tôt, cette élection n'eût pas rencontré d'obstacle. Ceux même qui s'y opposaient aujourd'hui y eussent alors donné les mains. Mais les républiques font litière des popularités. Dans leur sein tout éclat s'expie. Puis, investi du pouvoir, le vainqueur de juin l'avait fait incliner dans le sens de ses amitiés. Il acquittait, aux dépens du pays, une dette d'origine. On ne lui pardonna pas cette faiblesse de son intelligence ou de son cœur. Le jeu était trop dangereux. Quatre ou cinq noms se partageaient les fonctions publiques. Noms purs, je veux le croire, mais bien plus incapables que purs ! Le gouvernement voyait ainsi son prestige s'éclipser. Avant tout, c'est le talent qu'il faut aux peuples ; le talent seul se fait obéir. L'exercice de la puissance ne se justifie que par la supériorité. On méconnut une loi si constante. Aussi le déclin commença-t-il bientôt pour cette étoile à peine levée, et au moment de l'élection elle pâlissait déjà. Il ne pouvait plus être question d'une acclamation unanime, mais d'un partage et peut-être d'un partage inégal.

Le second candidat était plus nouveau sur la scène ; il n'avait pas eu le temps de se déprécier à l'emploi. Un lointain mystérieux le dérobait aux

regards, et comme les dieux d'Opéra, il attendait un signal pour descendre de son nuage. Ces jeux lui plaisaient. A tout prendre c'était moins un homme qu'un nom. Le nom était grand, il avait rempli le monde. Il avait passé dans toutes les brises et frappé tous les échos. Il était inscrit sur le Kremlin et sur les Pyramides; il vivait dans la mémoire des générations. A ce nom, les vieillards s'inclinaient avec respect. Le malheur l'avait sacré plus encore que la gloire. Il résonnait comme une fanfare dans les champs italiens, et comme une plainte sur les grèves solitaires de l'Océan. A peine venait-il de s'éteindre, que la légende s'en emparait et le rejetait vers les temps héroïques. Voilà ce qu'était le nom.

Quant à l'homme, rien ne le rattachait aux âges fabuleux. Son aspect prêtait peu aux illusions de la mythologie. A la rigueur il se serait plutôt rapproché du caporal prussien; mais ce sont là des particularités qu'il convient d'ensevelir dans les derniers replis de l'opinion. Un président possible est toujours digne de respect. A quoi bon, d'ailleurs? Le peuple avait au fond du cœur une image qu'il était impossible d'en déloger. C'était l'œil de l'aigle sous un front bombé et le visage impérieux sous le

chapeau historique. Plus les bottes à l'écuyère et le lorgnon. Le peuple voyait l'homme à travers ce prisme. Il le voyait les mains croisées derrière le dos et plongeant les doigts dans ses goussets transformés en tabatière. Il le voyait haranguant ses braves et leur tirant l'oreille en manière d'encouragement. C'était sa manière à lui d'habiller et de comprendre ce nom. Chimère opiniâtre! Rien au monde n'aurait pu la lui enlever.

Quel contraste pourtant entre le nom et l'homme, entre l'homme et le nom! L'œil ne lançait point d'éclairs, bien s'en faut ; le visage ne rappelait guère la coupe impériale. On cherchait vainement le profil du César et cette lèvre pleine à la fois de grâce et de majesté. Rien ne prêtait à la magie du souvenir. Évidemment il n'y avait point de code civil dans ce cerveau, ni d'Austerlitz au bout de ce bras. Ce n'était point là ce pied qui se posait si fièrement sur l'Europe! Ce n'était pas cette voix qui résonnait jusqu'au bout de l'univers! Ce n'était pas ce regard qui mesurait l'espace et portait au loin le commandement. Le destin n'avait pas chargé ce front de lignes glorieuses et fatales. Il ne l'avait pas éclairé d'un reflet de génie, même collatéral. Nul héritage apparent, nul indice d'une grandeur de

race. Et pour tout titre, des campagnes dignes de risées, des exploits bouffons. Le néant en un mot et pis peut-être.

Et néanmoins un certain engouement s'en mêlait. La puissance du nom était la plus forte. Il est des couches de la société où il n'en pénètre qu'un par siècle, mais ceux qui y arrivent n'en sauraient être extirpés. Ils y règnent sans partage. C'est le phénomène qui se manifestait : le culte de la notoriété suscitait des fanatiques. Dans les veillées d'hiver, ce nom était le premier cité, il formait le principal ornement des épopées champêtres. Peu importait qu'il eût coûté une jambe à l'un et à l'autre un bras ; il n'en était que plus cher. On s'y attachait en raison des maux endurés par lui. Puis on en attendait tant de choses. Ce nom était un talisman comme on en voit dans les contes orientaux ; il devait faire découvrir des trésors cachés. Un fleuve de milliards allait se répandre sur les campagnes. Chaque hameau en aurait une part ; toute famille de braves en serait soudainement enrichie. Plus d'impôts, d'ailleurs, plus de taxes, au moins pour dix ans. Les boissons circuleraient en franchise; les commis de la régie seraient remerciés. La France deviendrait un pays de Cocagne. Ainsi se combi-

naient, dans un même but, la religion du souvenir et l'esprit de calcul. Ces bons villageois n'étaient pas fâchés de tirer parti de leurs croyances. Aussi devaient-ils marcher en masse vers le scrutin. C'était la légion de l'ignorance et de la crédulité. Derrière elle se tenait, comme guide et comme appoint, la légion des ambitieux qui savaient d'une manière plus précise sur quel talisman ils allaient mettre la main.

Restait un troisième candidat, celui que poussaient les opinions ardentes. Longtemps elles avaient hésité dans leur choix. Au sein de cette église, les schismes étaient nombreux. Les uns voulaient qu'on en vînt sur-le-champ aux candidatures les plus significatives. Pour la foi commune, des martyrs gémissaient dans les fers, d'autres en étaient réduits au pain de l'exil. C'était sur eux qu'il convenait de réunir les suffrages populaires, à titre de protestation. Les autres se refusaient à ces moyens décisifs; ils préféraient user de tactique. A leur sens, le candidat devait être choisi en dehors des héros de la captivité. Et ils citaient des noms qui avaient donné des gages au peuple et qu'entourait un certain éclat. Là-dessus grand conflit et choc de systèmes. Tous eurent leur mot, même ceux qui plongent

profondément les doigts dans les poches du voisin. On balança longtemps entre le prince du Camphre et le prince de la Circulaire. Ce fut le prince de la Circulaire qui l'emporta.

On ne pouvait choisir un candidat plus florissant. Il avait cet avantage de n'avoir point de programme personnel, ce qui lui laissait la liberté d'esprit de les comprendre et de les accepter tous. Son opinion était un terrain neutre où les autres pouvaient se confondre. Son âme était sans préjugés. Il ne repoussait ni la triade, ni les queues douées d'un œil. Seulement il ne s'y livrait pas. Il se faisait de l'Icarie une idée assez juste pour n'avoir pas le désir d'y aller. Mais il tolérait ce goût chez autrui. Si, de sa personne, il ne culottait pas des pipes, il était dignement représenté dans cet art par ses lieutenants. Ainsi il touchait par un point aux divers éléments de son parti ; ils aboutissaient à lui comme les rayons aboutissent à la circonférence. Il en était l'expression et le résumé. Sa chance était grande, son rôle glorieux. Il allait monter sur le pavois révolutionnaire; il allait réunir les suffrages de tous ceux qui portent dans leurs barbes un certain idéal et brisent les vitres au profit de l'avenir.

Il faut néanmoins en faire l'aveu ; ce grand parti

n'était plus que l'ombre de lui-même. Depuis trois mois il avait essuyé un notable déchet. Le régime des cuirasses altérait profondément son humeur ; il n'avait plus ni la verve ni la jactance d'autrefois. Non qu'il ne parlât encore de tout anéantir ; on ne perd pas en un jour de mauvaises habitudes. Mais la chose se passait en propos et perdait de son prix en se répétant. Il y avait encore de l'agitation, mais une agitation sur place, comme celle de l'écureuil. A la guerre des pavés succédait la guerre des journaux. C'était un jeu moins terrible. D'ailleurs la grande armée de l'émeute n'existait plus ; les régiments s'étaient dispersés, il n'en restait que les cadres. Les clubs même s'en allaient à l'abandon ; la vogue n'était plus de ce côté. Cela s'explique. Les premiers sujets avaient disparu ; la place restait livrée aux doublures.

Cette situation jetait dans l'âme des chefs un profond accablement. Avoir tenu une si belle proie et la sentir s'échapper ! Avoir eu une partie si sûre et la perdre ! C'était à s'étrangler de ses propres mains. Une République qu'ils comptaient dévorer en famille ! Tant de positions et tant d'honneurs ! Ils en étaient inconsolables. Leurs regrets n'avaient d'égal que leur appétit. Le désespoir les inspira.

Encore un effort, se dirent-ils, et ils risquèrent leur dernier enjeu. De là une autre campagne de banquets. Les banquets avaient ouvert la révolution, et ils allaient la clore ; ils devaient en être la tombe comme ils en avaient été le berceau. La seconde représentation fut loin de valoir la première ; la scène avait changé, les ordonnateurs aussi. Ils promenèrent de barrière en barrière les mêmes convives et les mêmes toasts. On but trente fois : *à l'abolition du salariat*, et autant de fois : *à la tyrannie du capital*. Le capital et le salariat n'en furent point ébranlés. Le parti seul en reçut une profonde atteinte. Il put se compter et voir à quels hommes il en était réduit. Perspective douloureuse! Il se sentait condamné à périr sous des discours ridicules et de mauvais vin.

C'est ainsi que se présentait l'élection du président et que se dessinaient les candidatures. Le spectacle était nouveau; il piquait la curiosité. Je m'y attachai avec un tel intérêt que je perdis de vue mon intérieur. Cependant il s'y passait des faits significatifs. Malvina venait d'accorder à son chapeau grenat les honneurs de la vétérance. Elle s'était coiffée à neuf et dans un goût parfait. Rapproché de l'état de nos finances, cet acte ne manquait pas

de gravité. Il fut suivi d'excès plus grands encore. Je n'en pouvais croire mes yeux. Ma femme s'était pour ainsi dire transformée. Son esprit d'ordre l'abandonnait; nos dernières ressources s'épuisaient à vue d'œil. C'était tantôt un colifichet, tantôt un autre; un jour, une robe; le lendemain, un nœud de rubans. Il était peu dans mes habitudes de faire des observations à propos d'emplettes; on m'avait mis sur ce pied. Cependant un jour je ne pus me contenir.

— Comme te voilà brave! lui dis-je. Peste! le joli mantelet!

— De quoi? répliqua-t-elle. Qui ne risque rien, n'a rien.

— A ton aise! repris-je. Ce n'est point un reproche que je te fais.

— Et quand même? dit-elle. Soyez paisible, mon chéri, ajouta-t-elle en me caressant la joue du bout de son gant; on en rendra, des comptes. Embrasse-moi et tourne les talons.

Evidemment il se préparait quelque chose de mystérieux. Ma femme sortait tous les matins en toilettes éblouissantes. Simon lui servait de cavalier. Il arrivait à l'issue du déjeuner et embarquait Malvina pour des destinations inconnues. D'autres

fois il s'enfermait avec elle, et alors commençaient d'interminables entretiens. Rien n'en transpirait. Seulement je pus voir que madame Paturot continuait à honorer ce gouvernement de sa confiance. Elle en faisait l'éloge à tout propos ; elle en parlait en des termes parfaitement sentis. Il avait conquis ses bonnes grâces.

Les choses se maintinrent ainsi durant quelque temps. Les sorties de Malvina étaient de plus en plus fréquentes. Entre elle et Simon s'échangeaient des regards qui témoignaient d'un accord secret. Je ne m'en affectai pas autrement. Mes principes là-dessus étaient très-fermes. J'attendais. Enfin le mot de l'énigme me fut donné. Un jour le meunier vint dîner avec nous ; on avait fait quelques frais pour lui. Nous avions des plats de choix, et qui ne sortaient pas du fourneau domestique, un dessert d'un goût somptueux, et quatre bouteilles d'un vieux Médoc que n'eût point méprisé un connaisseur. Ma femme s'était parée afin de mieux faire les honneurs de sa maison. Sa personne respirait une solennité inaccoutumée. Je ne savais que penser de ces airs et de ces apprêts, lorsqu'en m'asseyant à table j'aperçus une dépêche qui reposait sur mon couvert. Je m'em-

pressai de l'ouvrir et qu'y vis-je? Un brevet en mon nom.

J'étais appelé aux fonctions d'inspecteur général de la civilisation arabe dans le nord de l'Afrique. La République me faisait ces loisirs.



## CHAPITRE XLIX.

**En Afrique.**

J'étais donc nommé inspecteur général de la civilisation arabe dans le nord de l'Afrique. La conduite de Malvina recevait une explication.

Le nord de l'Afrique était devenu, depuis dix-huit ans, le siége d'un problème plein d'intérêt. Nous y possédions une conquête dont il y a lieu de s'enorgueillir beaucoup, si l'orgueil ici-bas se mesure aux sacrifices. Comme bague au doigt, on y avait mis le prix. Comme spéculation, on aurait pu choisir un terrain plus heureux. La France y tenait d'ailleurs et à bon droit. Les préférences d'une mère s'adressent à l'enfant qui lui coûte le plus de

soins. De telles faiblesses sont dignes de respect; elles procèdent du sentiment plus que du calcul. La France en usait ainsi vis-à-vis de sa conquête; pour en assurer le maintien, elle n'épargnait ni les hommes ni l'argent. Une autre s'y fût rebutée. Sa tâche ressemblait à celle que poursuivent aux enfers les filles de Danaüs. Elle jetait des millions dans un gouffre qui les dévorait sans profit.

Ce n'est pas qu'on n'eût imaginé des systèmes pour alléger ce fardeau. Les systèmes sont ce qui manque le moins. Il y en avait de militaires, il y en avait de civils; il y en avait de simples, il y en avait de mixtes. Des flots d'encre coulèrent à ce sujet. Les uns conseillaient de restreindre l'occupation à quelques villes du rivage; de telle sorte qu'on n'eût pu cueillir une violette hors des murs qu'avec l'agrément des naturels. Les autres se montraient plus généreux; ils accordaient un certain territoire, mais à la condition de le défendre par un fossé plein d'eau, où l'on eût élevé des carpes aux frais de l'état. Ces plans ingénieux n'avaient qu'un tort, celui de changer les rôles. Ils consacraient la souveraineté du vaincu et l'assujétissement du vainqueur. C'était le séquestre dans la conquête, un emprunt fait aux Chinois. Le bon sens public y

répugnait. De là d'autres combinaisons. Pour un plan condamné, il en naissait vingt. Les échecs sont l'aiguillon du génie. Cette terre d'Afrique défrayait tous les genres d'émotions. Elle eut des épopées, elle eut des idylles. Un instant elle toucha au plus bel idéal des temps modernes, celui du soldat laboureur. Sans la dyssenterie et la fièvre, peut-être cette création imaginaire eût-elle passé dans les sphères du monde réel. On ne put aller au delà d'un échantillon.

Tel était le terrain sur lequel j'allais me rendre. Une circonstance récente venait d'y ajouter un prix de plus. Paris, depuis quelques mois, était plein d'existences déclassées et de misères affreuses. Il fallait y pourvoir. Le travail reprenait lentement, l'aumône était insuffisante. On s'arrêta à un projet d'émigration. Elle offrait ce double avantage d'ouvrir aux malheureux une issue pour fuir le besoin, et de délivrer le pavé de la république d'un élément de désordre. Le sol ne manque point aux bras; celui d'Afrique les appelait. Nul théâtre n'était plus propre aux exploitations. Il unissait la fécondité à l'étendue. C'est sur l'Afrique que l'on jeta les yeux. Des fonds furent votés, des enrôlements ouverts. Les émigrants se présentèrent en foule. Toutes les

semaines il en partait un convoi. Je doute qu'on ait jamais vu un spectacle plus rempli d'émotions. Le quai était couvert de femmes et d'enfants. On échangeait des adieux au milieu des larmes. La présence des autorités donnait à ces départs un certain éclat, et le clergé y accourait pour les bénir. Ainsi le hasard venait de résoudre le problème qui tenait depuis si longtemps l'art et la science en échec. De tous ces plans de colonisation, un seul avait abouti, la colonisation par la misère. Les rêveurs ont beau dire ; c'est la grande école du génie humain.

Mon devoir était d'étudier ces émigrations et de les suivre ; je n'y manquai pas. J'avais accepté ma mission avec orgueil et voulais la poursuivre avec conscience. Rien de ce qui touchait le nord de l'Afrique ne me fut désormais étranger. Je m'entourai d'ouvrages qui traitaient de ce sujet. Je désirai connaître à fond les naturels que j'étais chargé de civiliser. A l'aide d'un effort suivi, je m'identifiai à eux, pénétrai le mystère de leurs mœurs, vécus sous l'abri de leurs tantes. Je devins arabe ou peu s'en faut. Ce n'est pas tout; à ces esprits indomptables, il fallait s'imposer par quelque bienfait. On sait comment Triptolème a réussi. Ce succès troublait mon sommeil. J'entrepris d'arracher à la na-

ture un de ses secrets. Il m'eût été doux d'apporter à mes administrés une grande révélation agricole. A défaut, je comptais me rabattre sur les procédés connus. Qui le sait? Un rien suffirait peut-être, l'usage de la herse ou du râteau. L'Arabe se contente de peu. L'essentiel était de m'en rendre maître, de le fasciner, de m'emparer de son esprit. Ce point gagné, tout allait de soi. Je promenais les tribus de surprise en surprise. Avant tout je les mettais au régime de mes combinaisons. Il m'en manquait sept, il est vrai; mais dans un pays primitif, chez un peuple pastoral, ces lacunes étaient sans importance.

Dans cet ordre d'idées, il me survint une inspiration. L'un des embarras du jour consistait en quatre ou cinq docteurs dont j'ai déjà raconté les prouesses. Ils avaient composé leur spécifique et jetaient de hauts cris parce qu'on n'en usait pas. A tout prix, ils réclamaient des sujets à traiter et des expériences à faire. C'est là-dessus que je me pris à réfléchir. Évidemment le nord de l'Afrique était un théâtre naturel pour ce genre d'opérations. On y trouvait des races à peine sorties des mains de la nature et exemptes de préjugés. La terre y était vierge comme les cœurs. Elle ignorait, sur bien

des points, les servitudes de la propriété. L'être y foulait un sol libre. Que de précieuses combinaisons! Quel heureux concours de circonstances! Mon esprit se plaisait à les énumérer. Comment ces grands docteurs n'avaient-ils pas vu que c'était là leur sphère, leur élément, leur point d'appui? Comment avaient-ils négligé une si belle occasion de se produire? Évidemment, de leur part, c'était un simple oubli. Il suffisait de les remettre sur la voie. Ils voleraient vers la contrée de leurs rêves, et Paris en serait délivré. Je m'y rendrais aussi, et à l'envi nous poursuivrions notre œuvre. A vrai dire, je n'étais pas fâché d'essayer mes combinaisons près des leurs; elles n'avaient rien à redouter d'un rapprochement.

Plus j'y songeais, plus cette impression devenait profonde. Il me semblait que ces penseurs tournaient le dos à la destinée et manquaient leur avenir. Les avertir était un devoir strict, impérieux. J'y cédai et me déterminai à quelques démarches. J'avais un titre pour le faire, et, dans tous les cas, mon excuse était dans mes intentions. Le premier que j'allai voir passait pour un illustre parmi les sectes qui brisent des vitres au profit de l'avenir. Il en était l'expression la plus philosophique. Masque connu d'ail-

leurs. Ce qui frappait dans sa personne c'était une absence complète de linge. Je veux croire que ce qui manquait au dehors se retrouvait au dedans. Avec lui, il n'y avait pas à se gêner; il était bon homme par-dessus tout. Point de fiel, pas même de passion révolutionnaire. Il n'eût pas écrasé un puceron. Mortel parfait, s'il n'avait eu une marotte. Je l'abordai avec rondeur et me mis à l'aise avec lui :

— Pontife, lui dis-je, vous êtes un grand sage; mais vous n'y voyez guère loin. Sortez donc un peu de votre brouillard et examinez ce qui se passe. Vos actions baissent; vous n'avez plus qu'un succès de gaieté. Le Français est ainsi; il aime à rire. Que s'ensuit-il? Qu'on ne rend pas justice à vos moyens. C'est affligeant; mais qu'y faire? Cela s'est vu dans tous les temps. Le métier de penseur n'est pas tout profit. Lycurgue y perdit un œil; estimez-vous heureux d'avoir encore les deux vôtres.

— Bah! me dit-il en riant.

— Oui, pontife; vous êtes un génie méconnu. Je vous citais Lycurgue. Le jour où il baissa, il quitta sa patrie. Agissez comme lui. Tout juste, voici un pays qui vous tend les bras. L'Afrique! un terrain entièrement neuf. L'Afrique et vous, vous

êtes faits pour vous comprendre. Allez de ce pas chercher votre passe-port. Vous voulez que tout marche par trois ; il y a là-bas des populations qui sont idolâtres de ce chiffre. Vous avez un faible pour l'azur, l'or et le pourpre : on vous prodiguera ces couleurs. Vous aimez enfin le peuplier, vous le célébrez comme merveille végétale. Ne disputons pas des goûts. L'Afrique est en mesure de satisfaire celui-ci. Le peuplier y prospère. Allez-y cultiver ce produit. On vous en saura gré. Plantez-en beaucoup ; voyez-en naître à profusion. Mettez-y tout le temps qu'il faudra. Seulement ne les cultivez pas au bruit des pétards et ne les coiffez pas du bonnet rouge. L'épreuve en est faite ; ce traitement ne leur vaut rien.

Pendant que je débitais cette tirade, mon philosophe avait l'esprit ailleurs. Il songeait sans doute à son système de gouvernement ; il songeait surtout au cylindre et au cône qui y figurent à titre d'institutions fondamentales. Cette méditation pouvait le conduire loin. J'y coupai court et lui prenant les deux mains :

— Eh bien ! pontife? ajoutai-je, le cœur vous en dit-il ? L'Afrique nous appelle ; en êtes-vous ? Voulez-vous que je vous aide à faire votre valise ?

Ce mot l'arracha à son extase ; il dirigea sur moi un regard onctueux, et exhalant un gémissement profond :

— Moi, quitter la France? s'écria-t-il ; la philosophique France? La patrie de Diderot et de Mably ? Jamais. Que deviendrait-elle si je lui manquais ?

J'eus beau insister ; il me fut impossible de tirer autre chose de lui que cette conclusion superbe. Force fut de se rabattre d'un autre côté. En fait de chefs de sectes, on pouvait choisir : l'article n'était pas rare. Je me présentai chez l'un de ceux qui exploitaient le bonheur du genre humain de mille manières, en journaux, en livres, en almanachs, et qui, à bout de voie, l'avaient mis ingénieusement en commandite. C'étaient des gens d'affaire, ce qui n'excluait pas une certaine manière de porter la tête à la façon des demi-dieux. Ces grands airs ne m'en imposèrent pas ; j'allai droit au but :

— Monsieur, dis-je à ce membre de la secte par actions, il est temps de s'exécuter. Autrement on vous accuserait de berner le public. Voilà quinze ans que vous annoncez une combinaison où chaque citoyen aura à manger par jour vingt-cinq livres de nourriture. Vous en prenez prétexte pour traîner

sur la claie ceux qui pensent que l'estomac n'a pas été institué pour une si violente destination. Vous en faites des gens sans cœur et des ennemis du peuple. Rien de mieux ; vous êtes dans vos Statuts. Ces exécutions plaisent à vos porteurs de coupons. Mais au fond qu'est-ce que cela prouve ? Vous fendriez tout le monde en quatre que votre combinaison ne s'en porterait pas mieux. C'est là qu'il en faut revenir. Où en êtes-vous ? Où sont vos résultats ? Cinq essais, cinq échecs, tel est votre compte net. Il est court, mais concluant. A cela vous dites : C'est à refaire ; je n'y étais pas. Mais soyez-y donc, et que ça finisse. Tenez, monsieur, je vais vous faire une proposition. Partez avec moi.

—Partir, dit le sectaire avec dédain. Et pour où?

— Pour l'Afrique, repris-je. Vous la mettrez sens dessus dessous, si cela vous plaît. C'est une contrée qui se prête à tout. Au fait le théâtre est digne d'un homme de votre valeur. Vous êtes pétri de talents ; vous les déploierez. Par exemple, cette fois il faudra pénétrer au fond des choses. Vous y serez ; c'est le cas de donner l'essor à vos moyens. N'y épargnez pas la façon, et en avant le grand jeu ! Qu'on sache ce que vaut au juste votre combinaison et ce qu'il faut penser de vos vingt-cinq livres d'aliment.

Au besoin employez-y la queue avec l'œil au bout. Que la séance soit mémorable. Calculez d'ailleurs qu'on vous abandonne un pays nouveau et des hommes n'ayant jamais servi. Vous travaillerez là-dessus comme sur de la cire. En outre, du terrain à discrétion et des masses de pierres à bâtir. En allez-vous construire, des palais! En allez-vous élever, des colonnades! Il y a des plaines magnifiques et des vallons charmants. Vous choisirez. Et, si vous m'en croyez, mettez tout cela en coupons. La foi faiblit; il n'y a que la commandite qui sauve.

— Monsieur ! dit le sectaire piqué.

— Il n'y a pas d'affront, repris-je. Ce que vous en faites est pour le peuple. Ce motif justifie tout. Vous accoucherez un jour du parfait bonheur. Voilà votre excuse. Raison de plus pour accepter ma proposition. L'Afrique vous appelle ; suivez-y mes pas! L'occasion est unique ; profitez-en.

Le membre de la secte en actions rejeta en arrière ses cheveux inspirés; et portant la main sur sa barbe aux filons d'argent :

— Moi! s'écria-t-il, moi, quitter la France! la généreuse France! pays de contributions volontaires et de versements sociaux. Allons donc! Il faudrait que je fusse un bien vil ingrat !

Les réponses se suivaient et se ressemblaient. L'accueil que je rencontrais était peu varié. Il en résulta chez moi un certain découragement. Je me consultai pour savoir si je pousserais jusqu'au bout l'expérience. Une considération m'y détermina. Des sectes qui brisaient les vitres au profit de l'avenir, je n'avais pas vu celle qui y procédait avec plus d'éclat. En débarrasser le pavé eût été un coup de maître. J'en allai voir le chef, un esprit inexorable et railleur, qui maniait le sophisme comme une épée de combat. Il en frappait d'estoc et de taille, à tort et à travers, et pour le seul plaisir d'en vérifier la trempe. Faute de quelqu'un à démolir, il se fût démoli de ses mains. Jamais on ne vit caractère plus mal fait ; il ne souffrait pas de voisins, il voulait être seul de son espèce. Malheur à qui approchait de son râtelier ! Il avait la dent prompte et cruelle à l'excès. L'épreuve me piqua.

— Un mauvais coucheur ! me dis-je. Eh bien ! essayons. Le mérite n'en sera que plus grand.

En l'abordant, je me tins sur la défensive ; la précaution était de trop. Il n'essaya pas de me dévorer. Au contraire, son accueil fut charmant. Il n'était terrible que la plume en main. L'encre l'enivrait. Dans l'entretien, il prit des airs aima-

bles. S'il avait des griffes, il les retirait. Ce n'était ni le même homme ni la même humeur. Je lui fis mes ouvertures :

— Citoyen, lui dis-je, je vais vous parler sans détour, vous êtes fait pour me comprendre. Vous n'avez pas l'humeur égale, bien s'en faut. Pourquoi cela? C'est qu'il vous manque quelque chose. Le phénomène n'est pas nouveau. Les mauvais caractères viennent des fausses positions. Quel est le remède à cela? Changer d'air. Il n'y en a pas deux. Demandez-le aux médecins; il est des climats pour tous les tempéraments. Le vôtre souffre ici; il tourne à l'aigre. Venez avec moi; l'Afrique vous remettra. Je réponds de la cure.

— L'Afrique? me dit le sophiste étonné.

— Oui, citoyen, l'Afrique. L'air y est parfait. Pour l'avoir plus sain, vous vous enfoncerez dans la montagne. Nous avons le petit Atlas, qui abonde en sites délicieux. Vous y boirez du lait de chamelle. Vous y mènerez une vie dont la Bible peut vous donner un avant-goût. Vous y serez libre d'herboriser, de clouer des insectes sur un carton, de recueillir des minéraux, d'errer dans les déserts en ami passionné de la nature. Telle est la base de votre traitement. Je sais d'ailleurs qu'il est prudent

de ménager la transition. Il ne faut pas que le changement soit trop brusque. Vous êtes naturellement brutal, passez-moi le mot. Eh bien, vous avez là-bas des indigènes sur lesquels vous pourrez dauber. Ce sera une manière de vous entretenir la main. D'ailleurs l'Arabe est subtil, et vous ergoterez avec lui. Il se rattache, pour le galimatias, aux meilleures époques de l'art. Vous n'y perdrez pas votre peine.

— Vraiment? dit le sophiste.

— Puis, citoyen, vous avez ici des objets qui répugnent à votre constitution. La propriété, par exemple, vous porte sur les nerfs. Vous n'en pouvez supporter le spectacle sans agacements; elle trouble votre économie. En Afrique, vous serez délivré de ces ennuis. L'Atlas compte peu de propriétaires. Une idée plus loin, se trouve le Sahara, où votre système règne dans toute sa pureté. Vous y serez dans votre élément, dans votre domaine. Ce spectacle est de nature à vous remettre le cœur; il vous guérira de vos idées noires. Vous vous assurerez que le globe n'est pas voué en entier à cette infâme propriété, et que la nature en cédant se ménage toujours des réserves. Vous découvrirez le Grand Désert, citoyen, cette découverte est digne

de vous. Puis à l'imitation de celui-là, vous en ferez d'autres. Qu'en pensez-vous? Il y a là une idée.

— En effet, dit le sophiste.

— Ce n'est pas tout, repris-je en lui décochant un dernier trait. Vous portez dans vos flancs l'avenir de l'humanité, et on vous méconnaît. Vous expiez le tort de devancer votre siècle. Ainsi vous avez institué une Banque d'Échange. Qui y donne, dites-moi? Quelques rogneux tout au plus. C'est le sort des choses de génie. Le Français est naturellement routinier. Vous trouverez chez les Bédouins beaucoup plus de satisfaction. Cette race a l'esprit ouvert; elle goûtera votre système. La tradition y prête, les mœurs n'y répugnent pas. Un peuple pasteur doit aimer l'échange; il en a éprouvé les bienfaits. Il lui arrive parfois de troquer un bœuf pour un chameau et un porc pour deux moutons. Ce phénomène n'est pas sans exemple au sein de ces solitudes. Voilà donc l'échange sauvé, et, quant à la banque, vous vous en tirerez en homme qui les connaît toutes. Eh bien! vous décidez-vous? C'est assez encourageant.

— Eh! Eh! répliqua le sophiste.

— Un dernier mot! ajoutai-je. Et prenez-le en bonne part. Vous n'êtes pas le seul mortel d'avenir

qu'on veuille emballer pour l'Afrique! On songe aussi à plusieurs de vos confrères dans l'industrie des mondes à l'envers. Vous n'avez jamais été clément pour eux; souffrez que l'on prenne quelques précautions en leur faveur. C'est une affaire d'utilité publique. Chacun de vous aura un établissement à part, sans communication possible. Autrement vous vous dévoreriez sans merci. On chercherait vos systèmes et on n'en trouverait plus que les queues. Pas de ça. Autant de cantons que de mondes à l'envers, et une couronne de chêne à celui qui aura le mieux réussi. Vous le voyez; la combinaison est complète. En êtes-vous? Un oui ou un non.

— Mais, citoyen, vous êtes pressant, dit le sophiste que mes instances embarrassaient.

— Oui ou non, répétai-je en voyant arriver sur ses lèvres un refrain familier.

— Moi quitter la France? s'écria-t-il, en cédant à une dernière impulsion. La vieille France! pays des capitalistes et des propriétaires! A d'autres! Et qui donc se chargerait de les anéantir? Je reste.

C'était le troisième refus que j'essuyais et en des termes à peu près identiques. Un autre eût quitté la partie. Je fis un suprême effort. Il me restait à voir le vétéran de l'agitation populaire. La

démarche n'avait rien d'excessif; elle se rattachait à un commerce qui lui était habituel. Il avait une entreprise d'émigrations. Des colons s'inscrivaient chez lui et il les expédiait, francs de port, vers un pays fabuleux. Il était naturel que je lui fisse des ouvertures au sujet de sa petite industrie. La question était des plus simples. Ses clients n'avaient pas à se féliciter du lieu de leur destination. Ils y souffraient des morsures des maringouins quand ils n'y étaient pas scalpés par les sauvages. J'allais proposer à l'entrepreneur une localité où il n'y aurait ni sauvages ni maringouins. L'offre était généreuse. Je n'y mettais qu'une condition, c'est que le patron suivrait les clients. Pour l'y décider, je lui fis du nord de l'Afrique un tableau que n'eût pas désavoué un naturaliste. Je lui citai les cultures qui devaient y réussir et m'étendis sur les avantages personnels qui l'y attendaient. Le sujet m'inspirait; j'y mis de l'éloquence. Mon homme était un sournois de la pire espèce; il m'eût été doux de lui voir vider les lieux. Il fut inébranlable. Il prétendit que son absence ferait un trop grand vide dans le pays et deviendrait l'objet d'un deuil public. Aucune instance ne put le tirer de là.

Ainsi j'allais d'échec en échec. En vain m'étais-je

prodigué jusqu'à l'adulation ; je n'en recueillais que des mécomptes. Tous ces chefs de partis se croyaient nécessaires à la marche des choses ; on n'eût pas brisé de vitres sans eux. Ils préféraient continuer leur industrie sur les lieux que courir les chances des opérations lointaines. Mes plans avortaient. Faut-il le dire? ce résultat laissait un vide dans mon esprit. Je ne pouvais y songer sans ennui. A tout prix je cherchais des victimes ; je voulais enrichir l'Afrique de quelques hôtes de choix. J'entrepris Simon et lui montrai en perspective une suite de moulins à établir sur les crêtes du Sahel. Il me répondit qu'il avait assez du sien et qu'il appartenait à l'Assemblée. En désespoir de cause, je me rabattis sur Oscar et le pressai de mon mieux.

— Viens avec nous, lui dis-je. Toi qui adores le paysage, tu en verras de merveilleux. C'est la nature dans toute sa grandeur. Tu réussis le rocher ; nulle part ils n'ont autant de caractère. Et des lions! nos artistes vont les chercher là. Ces animaux y posent comme des moutons. Les beaux cartons que tu vas rapporter! La belle collection de sites d'Afrique! Tu viens, n'est-ce pas, tu viens?

Pendant que je le pressais ainsi, Oscar avait pris une pose où le dédain s'unissait à la majesté.

On y pouvait lire la conscience de destins supérieurs. Sa lèvre exprimait l'ironie, et sa barbe, scrupuleusement peignée, avait l'éclat des plus beaux jours.

— Moi! dit-il d'un air dégagé, que je quitte la France? en ce moment? quand la partie se joue à mon profit? Voilà une étrange proposition. Jérôme, un mot, un seul mot. Il y a trente-sept ans révolus que je cours après la fortune. Jusqu'ici elle a eu le pied plus leste que moi. Enfin je la tiens. Rien ne peut plus me la ravir. J'y aurai la main. Vais-je prendre ma revanche! Trente-sept ans révolus de misère, juge donc. Puis, mon fils, je vais te confier un secret. Nous touchons à de grandes choses. Pas plus tard qu'hier, j'ai commandé mon habit de chambellan. Un frac de cour avec des clefs d'argent sur le collet et des passementeries du plus beau dessin. Je serai merveilleux là-dessous. Le mot est donné. Nous reprenons la grande tenue. Comme au bon temps. Il y aura un archichancelier et des bottes à l'écuyère. Et puis faut-il tout te dire? je redeviens le peintre ordinaire de Sa Majesté.

— Vrai! m'écriai-je. Sans charge!

— Aussi vrai qu'il y a un soleil levant. J'ai une promesse auguste.

— Tu m'en diras tant.

Je restais seul, je n'avais plus à compter que sur moi. Pour effacer de ma mémoire cette suite de déceptions, je m'occupai de mes préparatifs de voyage. J'appartenais à l'Afrique ; elle remplit mes pensées et occupa la dernière semaine de mon séjour. Il me semblait glorieux de concourir à sa prospérité et d'élever de mes mains l'édifice de sa grandeur. Aussi ne regardai-je aucun détail comme indigne de moi. Je me procurai une collection de graines de semence et fis l'emplette d'instruments de labour. De son côté Malvina y ajoutait quelques patrons du dernier goût et une collection complète du journal des modes. C'était autant d'éléments de civilisation.

Je quitte la plume. Aussi bien n'aurais-je aucun goût à poursuivre ce récit. Ma main est lasse et mon cœur triste. J'aurais voulu, après cette longue nuit, pouvoir reposer mes yeux sur une lueur naissante. Les événements ne l'ont pas permis. Les symptômes sont encore orageux. Il y a toujours des frémissements dans l'air et des nuages dans le ciel. Un doute mortel glace les âmes. Ja-

mais le pays ne fut plus divisé, plus hésitant. On ne sait où placer ses répugnances et ses affections. Deux noms se trouvent en présence; lequel choisir? Leur position est celle des héros d'une fable bien connue : l'un des deux a tiré la République du feu; reste à savoir qui la croquera. C'est le problème.

Je serai loin quand on le résoudra : les gorges de l'Atlas m'en offriront d'autres. Aucun théâtre n'est plus propre à la méditation. C'est dans la solitude que Dieu a mis les joies sans ombre et les sociétés sans défauts. Un pressentiment me dit que j'y trouverai les sept combinaisons qui manquent à la mienne. Si j'y parviens, je porterai cette découverte à la connaissance de l'univers.





# TABLE DES CHAPITRES.



Typ Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

